

D1

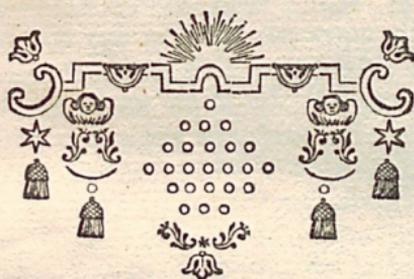
2385 $\frac{i}{30}$



00 Ja

M É M O I R E S
D' E U P H É M I E .

PUBLIE'S PAR M. D' A R N A U D .



A A M S T E R D A M ,
C h e z D . J . C H A N G U I O N .

M . D C C . L X I X .

M E M O I R E S
D U P U B L I C M E N T

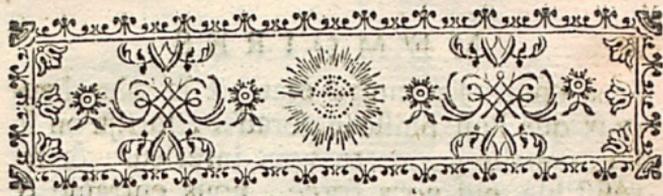
Par M. D'ARNAUD.



A M S T E R D A M
C H E Z J. G. S C H A E P P E N

M D C C L X I X





M É M O I R E S D' E U P H É M I E .

OUI, ma chere fille, car ma tendre amitié me permet de vous donner ce nom & de prendre avec vous celui de mere, oui, vous aurez ce fidele tableau de mes malheurs, que vous me demandez avec tant d'instance; hélas! vous le trouverez inondé de mes larmes; la source en est intarissable. La seule chose qui me fait supporter la douleur de revenir sur le cours de la vie la plus infortunée, c'est que cette image de mes peines pourra vous être de quelque utilité; mes revers vous instruiront; ils vous feront descendre en vous-même, examiner avec une attention réfléchie, si le desir de vous consacrer à Dieu dans les mortifications du cloître, est une vocation bien déterminée, si l'impulsion du bras céleste se fait sentir dans le pieux transport qui vous anime.

A 2

Sans

Sans contredit, notre état est le plus heureux que l'on puisse embrasser, lorsqu'on se sent appellé par cette voix intérieure & irrésistible qui nous force, nous entraîne & nous arrache à tous les songes & à toutes les illusions de la terre. Mais sommes-nous retenus encore par ces liens funestes; portons-nous aux autels une ame offusquée de ces ténèbres que la grace seule peut dissiper: quelle guerre intestine, quels pénibles combats nous nous préparons à soutenir! Qu'une pareille situation est un tourment affreux, & que nous offensois ce maître suprême, à qui nous devons un compte exact de nos moindres sentimens!

Vous me croirez, ma chere enfant; je n'ai nul intérêt à vous déguiser la vérité: je touche au moment terrible où cette vérité se laisse voir sans nuages; c'est en quelque sorte des bords de la tombe que je vous écris. Tous les cœurs sensibles se ressemblent à peu près, & par malheur pour le mien, il est en droit de donner des conseils aux autres: il n'y en a jamais eu de plus tendre & de plus douloureusement affecté. Je mourrai contente, si vous profitez de ma triste expérience. Les infortunés doivent goûter une espece de consolation, quand ils peuvent empêcher qu'on ne s'expose aux épreuves qu'ils ont essuyées. Il me semble que je recommence avec vous la carrière de la vie, & l'idée que mon exemple pourra vous préserver des cruels événements dont j'ai été la victime, répand

pand de l'adoucissement sur mes derniers jours.

La Bretagne m'a vû naître. J'apportai au monde quelques-uns de ces avantages humains qui n'ont que peu de valeur à des yeux éclairés par la religion ou même par la seule raison; de la noblesse, un extérieur agréable, cette vivacité qu'on appelle de l'esprit, voilà les premières chimères qui purent m'en imposer; elles me furent cependant encore moins préjudiciables qu'une sensibilité extrême qui se fortifia & s'accrut avec l'âge. Il n'y a point de faibles mouvements pour les cœurs de cette trempe; tout y prend le caractère énergique des passions; ils s'enflamment avec d'autant plus de facilité, qu'ils attachent de la vertu à persévérer dans leurs penchans. J'avois beaucoup de tendresse pour ma famille; je sentis qu'il pouvoit être encore des affections plus vives, & qui remplissent davantage ces desirs insatiables qui nous tourmentent. Il ne faut point se le dissimuler: il n'est que l'amour qui porte avec soi cette plénitude de sentimens, & qui fixe l'inquiétude de ces desirs rarement satisfaits. Quel bonheur pour une ame susceptible de toute l'étendue de cette passion, quand un Dieu même en est l'objet! qu'alors elle est suivie de plaisirs purs & inaltérables! Mais ma destinée étoit d'errer longtems dans les routes trompeuses du monde, & je devois servir d'instruction aux esclaves insensés des attachemens terrestres.

Un des amis de mon pere nous présenta le chevalier de St. Albion comme un parti qui pouvoit me convenir pour la fortune & pour la naissance ; ce fut à mes yeux ses moindres qualités. Une physionomie noble & intéressante, des graces sans affectation, une taille élégante & majestueuse, le sentiment même qui parloit par sa bouche, un air d'honnêteté & de vertu répandu sur toute sa personne, ce charme enfin qui nous attire, nous subjugue, & qu'on ne peut définir: voilà ce qui me frappa tout à coup, & ce qui décida de mon cœur pour la vie. Il sembloit que la nature eût choisi de tout tems St. Albion pour être mon époux; nous avions les mêmes inclinations, la même sensibilité; nos ames furent bientôt enchaînées l'une à l'autre par des liens dont peut-être je traîne encore les restes jusque sur le tombeau qui va m'engloutir. Faibles créatures que nous sommes, pouvons-nous bien nous connaître, & distinguer la véritable cause de nos sentimens? Hélas! Je frémis de m'interroger, de porter la lumière dans ce cœur expirant, & déchiré par mille blessures! Malheureuse! Est-il bien vrai que ce soit Dieu seul qui fait couler tes larmes?

Les parents du chevalier & les miens étoient d'accord; mon pere surtout ne desiroit rien tant que ce mariage; il m'aimoit tendrement, c'étoit dans son sein que j'allois me consoler des duretés de ma mere; mon frere étoit tout ce qu'elle voyoit,

tout

tout ce qui l'occupoit; elle lui eut sacrifié
 mon pere même: avec de telles disposi-
 tions, il est aisé de juger qu'elle m'étoit
 peu favorable. Mon mariage cependant,
 malgré tous les obstacles qu'y apportoit ma
 mere, n'avoit pu se différer; je touchois au
 moment qui devoit sceller mon bonheur.
 Jamais St. Albou ne m'avoit paru plus digne
 d'être aimé; il réunissoit tous les agre-
 mens, toutes les vertus. Le jour est fixé où ces
 nœuds si chers doivent se former. La veil-
 le de ce jour heureux, je sens une mélanc-
 colie subite s'emparer de moi; quand j'au-
 rois dû me livrer à la joie, je m'abandon-
 nois à la plus profonde tristesse; je m'en-
 fonçois dans un morne accablement; mes
 regards se partageoient entre mon pere &
 le chevalier, & par un mouvement involon-
 taire, des pleurs couloient dans mon sein;
 une voix secrete y gémissoit sourdement.
 Le soir, avant que de me retirer, j'em-
 brassé mon pere, je lui demande plusieurs
 fois sa bénédiction; je revenois sans cesse
 dans ses bras; il sembloit éprouver le mê-
 me trouble: nous pleurions ensemble. En-
 fin nous nous quittons, comme si cette sé-
 paration devoit être éternelle, & je me
 traîne à mon lit avec une épouvante que je
 ne pouvois repousser. Envain je me disois
 que mon sort alloit être lié à celui d'un
 homme adoré, qui n'avoit d'autre desir que
 de me rendre la plus heureuse des épouses,
 qui seroit le plus tendre ami de mon pere;
 cette perspective si flatteuse que j'envi-
 A 4 geois,

geois, faisoit place, malgré moi, à des images lugubres, à des pressentimens funèbres. Fatiguée de ce tumulte d'idées sombres & sinistres, je cède au sommeil.

Je n'ignore point qu'ajouter foi aux songes est une de ces faiblesses de l'esprit humain, que rejette absolument la raison: mais le mien a tant de rapport avec les tristes événemens de ma vie, qu'il m'est indispensable de vous en parler; je le mets à la tête de mes infortunes; c'est par ce songe effrayant que j'entre en quelque sorte dans cette longue carrière de disgraces, où la mort est prête à terminer mes pas.

Je me promenois dans un jardin spacieux, j'en admirois la beauté. Ce spectacle change. Je ne vois plus qu'un désert, qu'un lieu de désolation; je suis retirée de la tristesse que m'inspiroit ce séjour, par de longs gémissemens qui redoublent ma terreur. Je me trouve dans une église d'une hauteur immense, & toute tendue de noir; on y récitoit l'office des morts. Un autel de marbre blanc s'élevoit au fond de l'édifice; il étoit éclairé d'une lampe d'où dégouttoit du sang, & au-dessous de laquelle se lisoit une inscription que je n'ai jamais pû me rappeler; tout ce dont je me ressouviens, c'est que cette inscription m'épouvanta. St. Albou me donnoit la main, il étoit pâle & en habits de deuil. Un inconnu nous annonce qu'on nous attend à l'autel pour nous marier; à peine y sommes nous arrivés, qu'on déploie sur nous un
lin-

linceul funéraire qui enveloppoit aussi le prêtre; l'anneau qu'il met à mon doigt se brise en plusieurs morceaux. La foudre tombe; je demeure sans connaissance. Je r'ouvre les yeux: je roulois dans une fosse profonde, & un monceau de terre s'ébouloit avec bruit sur ma tête; j'appellois St. Albon: une porte s'ouvre; un spectre hideux s'avance & me crie d'une voix sépulcrale: suis-moi; il me conduit par un long souterrain; il disparaît. Je parviens à un caveau: j'y apperçois un homme enchaîné, qui pleuroit, les deux mains étendues sur une tête de mort. J'étois ensevelie dans une piece de drap noir, & cependant je marchois vers un cimetiere au milieu d'un lugubre convoi; le mort qu'on portoit se leve du cercueil, me presse dans ses bras; le froid qu'il répand dans mon sein, produit une impression si forte que je m'éveille en sursaut.

Mes sens disputoient encore contre les traces de ce songe horrible: j'entends ouvrir ma porte; la peur me saisit; je demande qui peut entrer à cette heure dans mon appartement. On me répond: venez promptement, mademoiselle; il n'y a point de tems à perdre; monsieur votre pere veut vous voir. — Mon pere me voir! — Oui, mademoiselle, ne différez point, il se meurt.

Je veux interroger le domestique: il étoit déjà loin. Je vole chez mon pere. Quel spectacle me frappe! mon malheureux pere

succombant sous une attaque d'apoplexie, & expirant entre les bras d'un prêtre & d'un médecin; ma mere pleurant à ses côtés, & mon frere aux pieds du lit, regardant ces objets de terreur d'un œil assez indifférent, & comme préparé au désastre qui nous menaçoit. Ah! c'est vous, ma fille, me dit mon pere d'une voix embarrassée & presque éteinte; venez, ma chere Constance, approchez; je n'ai plus que quelques momens à vivre; je veux que ce soit vous qui me fermiez les yeux. Madame, ajoute-t-il, en se tournant vers ma mere, si je puis me flatter d'avoir encore après ma mort quelques droits sur votre amitié, daignez vous intéresser au bonheur de notre chere fille; hâtez son mariage. Mon fils ne me défavouera point; il ne doit pas être jaloux des marques de bontés que vous accorderez à sa sœur; je vous en conjure: faites-lui oublier ma perte; qu'elle me retrouve en vous. A ces mots, je tombe, en fondant en larmes, dans le sein de mon pere, qui faisoit des efforts pour se lever & pour m'embrasser; j'étois mourante avec lui. Je fors de cet abîme de douleurs pour entendre s'écrier: il n'est plus! Je retombe dans mon anéantissement, & j'en reviens pour sentir davantage toute l'horreur du coup qui venoit de m'accabler.

En effet, je perdois tout dans ce pere si chéri. C'est alors que je commençai à entrevoir le funeste avenir qui m'attendoit. Je ne pouvois me cacher que mon maria-

ge

ge déplaçoit à ma mere; elle étoit maîtresse de tous les biens, & mon frere avoit toute sa tendresse. La présence du chevalier adouciſſoit ma tristesse sans la dissiper; mon estime égaloit mon amour; je trouvois l'ami le plus zélé, le plus respectable dans le plus tendre des amants; il n'avoit point employé la séduction pour me plaire: c'étoit son cœur sensible & généreux, qui m'avoit charmée; j'ose dire qu'il étoit un assemblage des perfections humaines, & je me déſois enfin de l'espérance flatteuse, qui m'avoit trop abusée, de posséder un époux si accompli: j'avois éprouvé que le ciel se plaît à trahir nos vœux à l'instant même qu'il paraît nous favoriser le plus. Ma mere ne tarda point à réaliser mes craintes. Mademoiselle, me dit-elle, peu de jours après ce triste événement, songez à m'obéir, préparez-vous à un voyage qu'exige la décence; ce soir, vous ne ferez plus ici. Je veux repliquer: on m'impose silence, & je retourne à mon appartement, incertaine si j'existois encore.

Eh bien! m'écriai-je, mes pressentimens étoient-ils fondés? avois-je tort de regarder la mort de mon pere comme la source de toutes mes afflictions? O mon pere, vous n'êtes plus! vous n'êtes plus! le ciel ne m'a laissé la vie que pour vous pleurer éternellement; & pourquoi ne m'a-t il pas précipitée avec vous au tombeau? mon cercueil du moins seroit près du vôtre... Voilà donc le sort qui m'étoit réservé? ...

Où

Où est St. Albon ? où est-il ? que vais-je devenir ? je ne le verrois point ? je m'éloignerois de ces lieux, sans être assurée qu'il m'aimera toujours, que notre amour triomphera des obstacles ! il y faut renoncer.. Non, St. Albon ne fera point mon époux.. il ne fera point mon époux!..

Je m'arrache à l'excès de mon désespoir, pour essayer si j'aurai la force d'écrire au chevalier. Déjà ma main tremblante avoit tracé quelques lignes; ma mere entre avec fureur, & me demande ce que je fais: mon embarras me trahit; elle surprend ce billet commencé & le déchire en m'ordonnant de la suivre; je me jette à ses pieds. — Ma mere, où voulez-vous me conduire ? Du moins, avant mon départ, que je voye, un instant, un seul instant, l'époux que vous me destiniez. N'est-ce pas vous & mon pere qui m'avez permis de lui donner ce nom ? N'aviez-vous point flatté mon pere expirant.... Ma mere, vous ne m'entendez point; vous ne voyez point ma douleur; j'embrasse vos genoux, je les arrose de mes larmes; plongez-moi dans un cachot; donnez-moi la mort, la mort la plus cruelle; mais que je voye encore St. Albon, que je lui dise encore.... Ne suis-je plus votre fille? Déchirez donc mon cœur; reprenez la malheureuse vie que je vous dois.... Quel est mon crime? Vous m'avez été toujours chere; oui, ma mere, je vous ai toujours aimée, malgré vos rigueurs.... Est-ce vous qui me percez le sein?

J'é.

J'étois mourante à ses pieds que je ne voulois point quitter. C'est donc là, mademoiselle, répond ma mere, le fruit de la sage éducation que vous avez reçue? Vous avez abusé de l'aveugle tendresse de votre pere? & depuis quand une fille de votre âge a-t-elle le droit de céder à ses caprices, aux égaremens de son cœur? Qui vous a dit que j'approuvois votre mariage avec St. Albon? Les tems sont changés, mademoiselle; je suis maîtresse de votre sort, & ma volonté doit déterminer tous vos sentimens. Je n'ai point d'éclaircissemens à vous donner sur ce que je déciderai à votre égard: il vous suffit d'apprendre, en ce moment, que mon dessein est que vous m'obéissiez sans réplique. Aussitôt des domestiques me portent expirante, dans un carrosse, où ma mere étoit déjà montée avec mon frere; tous deux pendant près de cinq jours m'accablent de leur inhumanité. Nous arrivons aux portes d'un couvent; c'est-là, mademoiselle, me dit ma mere du ton le plus dur, le nouveau séjour que je vous ai choisi. Souvenez-vous que je réglerai ma conduite sur la vôtre, & que votre destinée est entre vos mains: ce furent ses dernières paroles; elle ne me laissa pas le tems de lui répondre; nous étions entrées dans le couvent; j'étois transportée dans un monde inconnu, enfermée dans une espece de prison, loin de la maison paternelle, loin de tout ce qui pouvoit m'attacher à la vie, loin

loin du chevalier ; & tous ces coups de foudre m'avoient écrasée à la fois.

Quelle image effrayante, lorsque revenue de ce tumulte de chagrins imprévus, je pus me rendre compte de mon horrible situation ! Je ne voyois autour de moi qu'un abîme immense de maux ; il ne me restoit pas même la dernière ressource des infortunés, cet espoir consolant, le seul ami qui nous suive jusqu'au tombeau. J'étois partie sans avoir vu St. Albon ! je me croyois certaine, oui certaine que je ne le verrois plus, qu'il cesseroit de m'aimer . . je repoussois toute idée moins affligeante. Ah Dieu ! & l'ame ne succombe point à de pareils assauts !

Mon premier mouvement fut d'aller me précipiter aux pieds d'un crucifix que je trouvai dans ma chambre ; je l'embrassai en versant un torrent de larmes ; je lui adressai une prière étouffée dans les sanglots.

Ah ! ma chère fille, c'est bien dans le malheur qu'on sent l'existence d'un Dieu ! l'infortune se jette avec transport au-devant de ce suprême consolateur ; elle le voit, lui parle, lui offre ses peines ; elle éprouve qu'elle n'a point d'autre refuge, d'autre ami sur la terre, non, il n'y en a point d'autre. Mon Dieu, Mon Dieu, lui criois-je du fond de mon cœur, je n'ai d'appui, de parents que vous, que vous seul, ô mon Dieu ; prenez pitié d'une malheureuse qui ne vous demande que la mort.

Deux sœurs converses entrent & fouillent dans

dans mes poches, en rejetant ce procédé sur des ordres précis de ma mere. On m'ôta un crayon, des lettres du chevalier, qui étoient l'unique adoucissement à mes maux; on ne me laissa de livres que l'Imitation de Jesus-Christ. Que la religion, ma chere amie, a d'onction & de douceur dans ce livre admirable! il n'y a point de traité de morale, point de philosophe ancien ou moderne, qui approche de cet excellent ouvrage; on diroit qu'un Dieu de bienfaisance l'a dicté. Qu'il m'a été utile dans le cours de ma vie, & combien de fois a-t-il reçu comme un fidèle ami, le dépôt de mes larmes!

Cependant un souvenir trop cher, loin de s'affaiblir, prenoit chaque jour un nouveau degré d'intérêt. St. Albon n'avoit jamais eu plus d'empire sur mon ame; je lui confiois mes peines, comme s'il eût été présent; je lui répétois les sermens d'un amour éternel; je lui demandois si le sien ne s'étoit pas rallenti, & je finissois tous ces entretiens par ne point douter que le chevalier ne m'eût oubliée. Il semble que la sensibilité s'attache plus aux images funestes, qu'aux promesses d'un fort flatteur; on diroit que le malheur est l'état naturel de l'homme; c'est toujours sur cette triste perspective que retombent ses regards, & les miens ne cessoient de s'y fixer.

Je passai plusieurs années dans un accablement qui différoit peu de la mort. Je ne recevois aucune nouvelle de ma mere. Ma
dou.

douleur, mes vives sollicitations, rien n'avoit pu fléchir la sévérité du cloître. Tout m'étoit étranger; tout se retiroit de moi; c'étoit dans moi-même qu'il me falloit chercher des consolations que je n'y trouvois point. Enfin, ne pouvant plus supporter cet horrible fardeau de mes chagrins, je conçois le dessein de m'affranchir de l'esclavage. Cette résolution d'abord m'effraya; je ne me dissimulai pas les suites qui en résulteroient, la difficulté d'employer des moyens honnêtes de subsister, la nécessité de me soumettre à toutes les épreuves humiliantes qu'entraîne l'infortune, plus que tout cela, les soupçons inévitables auxquels je m'exposerois. Je m'écrie: non, je n'exécuterai point ce projet qui me couvre de honte à mes propres regards. Quelle est mon espérance? De recouvrer ma liberté? Et pourrai-je vivre un instant, si je suis déshonorée? Que dira-t-on de moi? On me croira coupable; je serai condamnée à un avilissement éternel; je mourrai dans le désespoir, & mon opprobre me survivra; peut-être que St. Albon lui-même ... s'il alloit me soupçonner...

Un moment après, j'embrassois des idées contraires. — Mais je suis une misérable prisonnière qui brise ses fers; il n'y a que la fuite qui puisse m'arracher de cette espèce de tombeau, où, selon les apparences, je dois être ensevelie pour toujours; je ne vois pas enfin St. Albon; du moins je sçaurai s'il vit encore, dussé-je apprendre qu'il
ne

ne m'aime plus... Je m'arrêtai à cette dernière idée, qui bien-tôt eut détruit toutes celles qui s'opposoient à un parti aussi violent. Que m'importe, me disois-je, ce qu'on pensera de moi? la vertu dépend-elle du bruit public? Ne me suffira-t-il point d'avoir mérité le témoignage de ma conscience? Que me fait le jugement, le cri de l'univers entier, si la voix de mon cœur n'a rien à me reprocher? J'aurai l'estime, j'aurai la tendresse de St. Albon; il sçaura que lui seul m'a pu déterminer à cette démarche.

Voilà, ma chere fille, où nous conduisent les passions; l'excès de leur déreglement, est de s'efforcer de couvrir nos fautes d'un voile specieux.

L'amour l'a donc emporté sur la bien-séance, le devoir, l'honnêteté, la religion! Je fais des cordes de mes draps, & je descends par ma fenêtre dans le jardin; j'y avois déjà fait quelques pas: un chien s'élança; je tombe en poussant des cris affreux, & je perds l'usage de mes sens. En revenant à moi, je me trouvai dans les mains de plusieurs religieuses, qui étoient accourues au bruit: elles me traînent chez la supérieure, qui ordonne que je sois enfermée plus étroitement & condamnée au pain & à l'eau, jusqu'à ce qu'on écrivît à ma mere, & que sa réponse décidât de mon sort.

Rendue à ma prison, je m'endormis, si l'on peut le dire, dans l'accablement de mes maux. Cet anéantissement attaché aux

B

gran-

grandes douleurs, feroit-il un bienfait de la nature, ou plutôt de l'Être suprême, qui veille sans cesse à notre conservation? Il vouloit sans doute me punir; il permit que je fusse réveillée de cette létargie par de nouveaux coups de tonnerre. Une des sœurs converses qui me servoient, me fait signe qu'elle avoit quelque chose à me communiquer; j'ai l'adresse d'écartier pour un moment sa compagne: aussitôt toute mon ame vole au-devant d'un billet que cette fille tire de son sein: à peine m'en suis-je saisie, que j'ai déjà lu ces mots qui me renversent à terre comme frappée de la foudre. „ Il
 „ vous est resté, mademoiselle, des amis
 „ qui ne cessent de s'intéresser à votre sort.
 „ On ne sçait comment vous préparer à
 „ l'événement dont il faut, de toute nécessité,
 „ que vous soyez informée; vous
 „ êtes dans l'asyle de la religion: c'est elle
 „ qui vous soutiendra contre ce revers inattendu...
 „ Le chevalier de St. Albon n'est plus digne de votre tendresse... son cœur
 „ a changé; en un mot, mademoiselle, il s'est élevé entre vous & lui une barrière
 „ insurmontable... le chevalier vient de se marier...” On continuoit dans cette lettre de me plaindre, & de me donner des conseils; on m'exhortoit encore à la fermeté & à la religion; il ne m'échappa qu'un cri: le chevalier est marié! Ensuite je ne parlai plus, je n'entendis plus; il n'y avoit que mon cœur qui existât pour sentir tout l'excès du désespoir. Je restai plusieurs semaines.

mai.

maines dans ce déplorable état. Si je formois encore quelques vœux, c'étoit pour être délivrée promptement d'une existence qui m'étoit odieuse. J'allois expirer: je touchois à ce moment où l'on goûte une sorte de satisfaction à quitter la vie, comme un malheureux, qui, gémissant sous un fardeau, se trouveroit soulagé, s'il venoit à en être débarrassé. Une voix, qui ne m'étoit pas étrangere, se fit entendre à mon oreille; je lève les yeux: je reconnois ma mere, ma mere, l'auteur de tous mes maux; la nature avoit encore des droits sur mon cœur presque éteint: je l'embrasse avec transport. Il m'a donc trahie! il en a épousé une autre!... ces mots me font à peine échappés, que je retombe sans force sur mon lit. Que voulez-vous dire, ma fille, me répond ma mere? St. Albon n'a point été marié... Je me relève. — St. Albon m'aimeroit encore? ... Hélas! poursuit ma mere, puisses-tu l'oublier! il faut se résigner à Dieu; il tient nos destinées dans ses mains. Non, le chevalier n'est point marié, ajouta-t-elle avec un profond soupir, mais ... — Achevez, ma mere, qu'allez-vous m'apprendre? — St. Albon... — Eh bien! St. Albon... — Est-ce que tu ne m'entends point? Mon embarras t'en dit assez. St. Albon... Ma fille... Il n'est plus. — Il n'est plus! — Il est mort, il y a déjà quelque tems; & aussitôt elle me presse contre son sein.

Ma mere passa une quinzaine de jours avec moi; je n'avois à la bouche que le nom du

chevalier ; chaque instant que je me trouvois seule , je voulois me percer le cœur ; l'instrument homicide étoit sur ma poitrine : la religion venoit m'arrêter la main. Hélas ! si ce n'étoit à l'Être suprême qu'est réservé le droit de prononcer sur nos jours , pourquoy supporterions-nous une existence importune ? Quelle ressource pour les malheureux , que de pouvoir se jeter dans les bras de la mort !

Ma mere écrivit à une de mes tantes paternelles. Cette respectable parente ne tarda pas à se rendre auprès de moi ; elle fut touchée de mes maux : elle m'emmena avec elle dans une petite terre , où elle s'étoit retirée loin du monde ; son revenu médiocre lui suffisoit pour soutenir l'état borné qu'elle avoit embrassé. Ma mere m'avoit fait entendre que mon frere étoit sur le point de se marier , & que j'avois peu de bien à espérer ; je n'eus pas de peine à concevoir qu'il falloit que je renonçasse à rentrer dans la maison qui m'avoit vû naître.

Ma tante employoit tous les moyens de me consoler ; je pleurois librement devant elle ; j'avois perdu St. Albon ; tout m'étoit devenu insupportable ; je voyois par-tout l'ombre du chevalier ; je l'entendois gémir & me reprocher sa mort. Je me redisois souvent : c'est moi , c'est moi qui l'ai précipité dans cette tombe , où je brule de le rejoindre ; notre séparation lui aura couté la vie , & ne sçais-je pas combien il est affreux d'être privé de ce qu'on aime ? St. Albon ,
quoi !

quoi! tu n'es plus! & je n'ai point recueilli tes derniers soupirs! tu n'as pas reçu les miens! je ne suis point expirée à tes yeux! je mourrai, je mourrai après toi! j'ose vivre encore, & tu n'existes plus!

Il n'y avoit que Dieu seul qui pût guérir de si profondes blessures: je résolus de recourir à lui. Je priai ma tante de souffrir que je m'ensevelisse dans un couvent, & que j'y fusse attachée par un lien éternel: cette digne parente persista longtems dans ses refus; j'obtins enfin son consentement; ce fut elle-même qui me conduisit à l'abbaye de**; je l'engageai à garder le silence sur ma démarche, & surtout à ne point en instruire ma famille qui paraissoit s'intéresser si peu à mon sort. Ma tante céda à cette nouvelle demande. Que vous dirai-je, ma chere fille? Mon noviciat expiré, je pris le voile; j'avois mesuré toute l'étendue de mon tombeau: je m'y plongeai vivante; mes vœux, mes vœux furent prononcés; quel mot! quelle image! je promis enfin à Dieu de n'aimer plus que lui. Concevez tout ce que m'imposoit ce serment terrible; eh! combien de fois s'est-il élevé contre moi!

Ma tante fidelle à l'observation de sa promesse, n'étoit point accompagnée de domestiques, lorsqu'elle venoit me voir; sa présence & son entretien étoient un soulagement au chagrin dévorant qui me consumoit. Une maladie subite m'enleve cette chere bienfaitrice, & elle emporte avec el-

le dans le cercueil, le secret de ma nouvelle situation & de ma retraite.

Cette perte me causa une affliction qui me fit sentir que la douleur est sans bornes. Je ne tenois plus à la société que par ce lien, & il venoit d'être rompu. Mon état étoit précisément celui d'un être malheureux qui jusqu'alors auroit eu la tête élevée hors du précipice, & qui, à cette affreuse nouvelle, y seroit retombé pour jamais.

Me voilà donc seule livrée à tous les ennemis qui étoient au dedans de moi-même! Que je m'étois trompée, quand j'avois cru trouver la paix aux pieds des autels! hélas! en changeant d'habit, avois-je changé de cœur? avois-je pu faire des serments qu'il n'étoit pas en mon pouvoir de remplir? comment donner à Dieu une ame où dominoit le souvenir d'un homme? St. Albon n'étoit plus: mais il vivoit encore pour un amour qui se nourrissoit de ses larmes. Il m'échappoit des regrets sur le sacrifice de ma liberté, sans pouvoir me dire pourquoi je les formois; quand j'avois perdu tout ce qui auroit pu en être l'objet, quel autre bien, quelle autre situation convenoient plus à mes malheurs que l'obscurité du cloître, & une espece de mort perpétuelle? dans quel sein m'étoit-il permis de répandre des pleurs, si ce n'étoit dans celui de Dieu, & cependant mes jours n'étoient qu'un tissu de parjures & d'infidélités envers lui; St. Albon en quelque sorte lui déroboit l'hom-

ma-

mage que tout ce qui respire doit à ce suprême bienfaiteur. Que le cœur humain est enveloppé d'épaisses ténèbres! & si l'on avoit le secret d'y lire, qu'on trouveroit peu d'hommes qui ne fussent point coupables! je l'étois, sans doute, quand sous un maintien religieux, je conservois en moi des sentiments si opposés à la véritable piété.

Les gens du monde n'imaginent pas qu'une passion dont l'objet est détruit, puisse subsister & même s'augmenter; ma fille, ce n'est que dans la retraite que l'on aime ainsi; le cœur n'y connaît point cette dissipation qui le fait errer dans ses goûts, & qui lui ôte de ses forces en multipliant ses desirs; une ame isolée, solitaire, se concentre dans une affection, en fait son unique pensée, son seul aliment, s'y attache toute entière; c'est pour elle qu'il n'y a ni tems, ni espace, que l'objet absent prend tous les charmes de l'objet présent, que les morts revivent, que les images se réalisent; c'est dans l'ombre & l'effroi du silence que la sensibilité vient à bout de surmonter tous les obstacles, & qu'elle déploie toute l'étendue de ses facultés. Hélas! cette sensibilité faisoit mon éternel supplice; c'étoit un vautour qui dévorait mon cœur sans cesse renaissant pour lui servir de pâture. Rien n'avoit pu affaiblir la violence de mes maux; toujours criminelle envers Dieu, toujours consumée pour St. Albion d'un amour aussi insensé que coupable, me jettant en pleurant aux pieds des autels, les embrassant

avec fureur, y portant toute la sincérité, toute l'ardeur du vrai repentir, & rentrant dans mon ame pour me retrouver encore plus tendre & plus condamnable; tel étoit l'excès des tourments que j'avois à souffrir, & qui ne devoient avoir de fin que celle de ma vie.

Une religieuse, qu'on nommoit Sophie, voulut bien partager ce fardeau de mes peines secretes; elle pleuroit avec moi, & es-
fayoit de me consoler; son ame pure & exempte de faiblesse, jouissoit de sa premiere innocence; c'étoit une glace que le moindre soufle n'avoit jamais ternie; son premier soupir s'étoit élancé vers Dieu; elle lui avoit consacré toutes ses pensées, tous ses sentiments; elle joignoit à son goût pour la religion une profondeur de raisonnement qui prêtoit de nouvelles forces à sa piété; arrivée à cet âge où l'on voit tout avec les yeux prévenus de l'illusion, elle avoit eu le bonheur d'envisager le monde tel qu'il est en effet; il lui paroissoit une carrière immense de faux plaisirs, d'apparences trompeuses, de misères réelles, de vicissitudes contraires qui emportent à la mort, sans qu'on ait eu le tems de vivre un moment, & elle avoit jugé que les attachements humains, quelques flatteurs qu'ils nous semblent, n'ont jamais la douceur & la vérité de cette ardeur, de cette flamme si épurée qui nous élève vers le Souverain des êtres, nous concentre dans un amour sans trouble, sans remords, toujours

jours désirant , toujours satisfait , & toujours vertueux. Cette noblesse de sentiments & cette délicatesse de morale n'empêchoient point Sophie de regarder autour d'elle , & de plaindre les infortunés que les passions égarent sur la terre ; elle voiloit les défauts d'autrui avec soin ; sévère jusqu'à la dureté pour elle-même , & indulgente à l'excès pour ses compagnes , elle avoit sçu concilier la sainteté de la religion , & la sensibilité de la nature. J'osai verser les larmes de l'amour profane dans ce sein brulant de l'amour divin. O ma chere Sophie , daigne me tendre les bras du haut des cieus , où sans doute tu as reçu la récompense que tu méritois , daigne encore me protéger , m'aimer , prendre pitié d'une sœur malheureuse qui a tout à craindre de l'éternelle justice ; aplanis-moi le chemin du tombeau , ce chemin qui m'effraye. Hélas ! il faut avoir vécu comme toi pour ne pas redouter la nécessité de mourir.

Cette amie respectable , en me condamnant , me plaignoit avec bonté ; le charme de ses exhortations suspendoit mes chagrins , & sembloit me faire goûter pour quelques instants les douceurs de la paix intérieure ; c'étoit un rayon consolant qui luttoit contre l'obscurité d'une nuit profonde ; elle m'eut rendue maîtresse de cette funeste passion qui m'attachoit encore au souvenir du chevalier , si ce miracle n'eut pas appartenu à Dieu seul.

Sophie un jour entre dans ma cellule avec

précipitation ; elle s'affied en versant des larmes. Qu'avez-vous, lui dis-je, ma chere bienfaitrice ? pourquoi cette douleur imprévue ? Ah ! ma fille, me répond-elle, je viens d'avoir sous les yeux l'exemple le plus touchant des calamités dont la terre abonde. Laissez-moi un moment reprendre mes esprits ; je suis pénétrée de ce spectacle. O malheureux humains ! n'est-ce pas assez d'être faibles ? pouvez-vous être barbares & dénaturés à ce point ?

Ma curiosité augmente ; je presse Sophie de la satisfaire. Je ne sçais trop, poursuivit-elle, si j'aurai la force de vous apprendre ce prodige d'inhumanité. Elle garde quelque tems le silence & continue ainsi : votre sensibilité, ma chere Euphémie, va être mise à une cruelle épreuve : mais il est si doux de pleurer sur le sort des malheureux & de les plaindre, que je me reprocherois de ne vous point faire partager tout ce que j'ai senti !

J'étois au parloir. Une de nos sœurs converses est venue de la part d'une inconnue me demander un entretien secret. Quelques moments après a paru une dame d'un certain âge ; tout annonçoit en elle l'adversité ; il étoit cependant aisé de s'appercevoir qu'elle s'efforçoit de conserver la dignité du malheur ; l'intérêt qu'elle excitoit, n'avoit rien de cette compassion qui souvent humilie l'objet qui la fait naître. Je me suis empressée de faire asseoir cette dame & de l'interroger sur les moyens de consolation
qu'il

qu'il étoit en mon pouvoir de lui donner ; elle m'a répondu par un torrent de pleurs ; j'en ai été attendrie jusqu'à pleurer moi-même. Madame, lui ai-je dit, versez vos larmes dans un sein qui vous est ouvert ; ne me cachez rien ; parlez ; c'est un avant-goût du bonheur suprême de pouvoir soulager les infortunés ; j'ai peu de facultés , mais mon cœur même sera à vous. Madame, a-t-elle interrompu au milieu des sanglots & en me ferrant les mains, je n'implore point de secours honteux : je ne réclame que des sentimens de pitié dont je n'aye point à rougir. Je me suis informée, madame, à des personnes obligeantes qui habitent ce couvent ; on vous a nommée, & je n'ai point appréhendé de m'offrir à vos yeux pour vous prier, s'il étoit possible ... (& là elle a baissé la tête avec une espece de confusion & en balbutiant) pour vous prier de me placer auprès de quelque dame en qualité de domestique. A ce mot, elle a pensé suffoquer dans l'abondance de ses pleurs.

O ma chere Sophie , m'écriai-je au milieu de ce récit, il faut lui épargner un tel abaissement ; il est des secours plus cruels que le malheur même...

Ecoutez-moi, poursuivit Sophie, pensez-vous que votre amie n'ait pas votre délicatesse ? Madame, ai-je répondu en lui tendant les bras, vous ne ferez point réduite à cette extrémité ; on tachera de vous obliger d'une façon plus convenable. Elle ne m'a point

point donné le tems d'achever, & a repris vivement : je n'accepterai pas d'autres bienfaits ; je ſçaurai deſcendre aux emplois les plus bas, me cacher dans la pouffiere ; j'ai ſi peu de jours à vivre ! Il faut dévorer ma douleur, me courber ſous la main de Dieu.. madame, il me chatie juſtement ; j'ai mérité ſes coups.. A peine a-t-elle prononcé ces dernieres paroles, qu'elle change de couleur, & perd connoiſſance ; mes ſecours la font revenir. Elle reprend : ah ! madame ; pourquoi le ciel nous a-t-il défendu d'attenter à notre vie ? que je me débarraſerois avec joie de la mienne ! mais je reſpecte la ſuprême Providence qui m'a frappée ; oui, je le répète, c'eſt ſa juſtice même qui me punit, & elle eſt aſſez vengée. — Eh, madame, quelles ſont donc vos diſgraces ? n'y auroit-il pas moyen d'y remedier, ſans intéreſſer la délicateſſe d'une vanité permife aux yeux du monde ? — Oui, madame, repart-elle avec un profond ſoupir, j'ai pu avoir quelque vanité, & c'eſt ce qui me rend mes revers plus difficiles à ſupporter. Je ſuis née, madame, bien éloignée de l'état déplorable où vous me voyez. Je ſuis femme de condition, j'ai eu un rang, des richesses, de l'éclat, & je ſerois trop heureuſe aujourd'hui de trouver une place de femme de chambre. (Ce mot lui perçoit toujours le cœur.) Encore une fois, lui ai-je dit, vous ne ſervirez point, madame.. Il eſt inutile, repliqua-t-elle, de me parler d'autres bienfaits, je ſçaurai .. je ſçaurai mou-

mourir.. — Mais vos adversités sont-elles d'une nature à ne pouvoir être adoucies? — J'ai perdu mon bien, madame, toute consolation, toute espérance; j'ai tout perdu, & ce qui augmente mes maux, c'est qu'ils partent d'une main .. d'une main qui me fut bien chere... Croiriez vous, madame, que le cruel, que le barbare, qui m'a plongé dans cet abîme de misère .. c'est mon fils .. c'est mon fils! .. — Votre fils! — Oui, madame, mon fils .. mon fils que j'ai nourri de mon propre sein, mon fils que j'ai préféré à toute ma famille, mon fils pour qui j'ai oublié mes devoirs, la nature, Dieu même. Je ne vous entretiendrai point de mes faiblesses & de mon idolâtrie pour cet ingrat; restée veuve, je lui ai sacrifié tous mes droits, tous mes biens; il s'est marié: sa femme a achevé d'endurcir ce caractère monstrueux. J'ai essuyé, madame, des outrages, des opprobres; rien n'a pu émouvoir ces deux cœurs dénaturés. Ne me refusez point, leur disois-je, la grace, l'unique grace que je vous demande à genoux; laissez-moi expirer dans un coin de ce chateau: mais que du moins ma cendre soit réunie à celle de mes pères! J'ai si peu de tems, mon fils, à vous importuner de mes gémissemens! mon cher fils, souvenez-vous que je vous ai allaité... souffrez que mes derniers regards se fixent sur un lieu qui a été mon berceau, qui a été le vôtre, où je vous ai élevé dans mes bras..

bras. Ah! mon fils, étoit-ce à vous d'être mon bourreau?

Mes sollicitations, mes prières, mon désespoir, tout fut inutile. Enfin, madame, le mari & la femme m'ont forcée de quitter ce séjour, qui m'étoit si cher, où je voulois mourir; ils m'ont abandonnée à l'adversité, au besoin. . . quel mot, madame! & mes amis ont tous suivi leur exemple.

Je ne pus m'empêcher de m'écrier une seconde fois: ma tendre amie, il faut secourir promptement cette mere affligée. Hélas! j'eus une mere! quel monstre que ce fils! où est cette infortunée? que je la voye, que j'effue ses larmes! Vous n'avez entendu, continue Sophie, qu'une partie de ses peines: elle est d'autant plus malheureuse, qu'elle est déchirée de remords. Non, m'a-t-elle dit, ce n'est pas assez d'être la plus infortunée des femmes, j'en suis encore la plus criminelle. La plus criminelle, ai-je répliqué avec étonnement! eh bien, madame, jetez-vous dans le sein de la Bonté divine. Elle m'en a repoussé pour jamais, répond l'inconnue; eh! comment appaiser le cri de ma conscience, ce cri éternel qui m'accuse, qui me condamne? C'est dans mon cœur qu'est la source intarissable de mes larmes, c'est-là qu'est mon supplice. J'ai offensé la nature, le ciel. Comment tout ne seroit-il pas déclaré contre moi? Je ne puis me ré-

con-

concilier avec moi-même ; rien , madame , ne peut réparer l'énormité de mes fautes.

A ce dernier mot, sa douleur augmente ; je lui parle avec plus de tendresse ; je lui remets devant les yeux le ciel toujours prêt à pardonner , Dieu comme un bon pere qui ne se lasse point d'ouvrir ses bras à ses malheureux enfans ; je lui représente que le remords a des droits sur sa justice , que son amour & sa miséricorde sont infiniment au-dessus de sa sévérité , que s'il est le plus puissant, le Souverain des êtres , il est aussi le meilleur. Je sçais, madame , interrompt-elle , que Dieu met sa grandeur à faire éclater sa bienfaisance : mais quelques inépuisables que soient sa clémence & sa bonté , il est des forfaits.. Je repars avec vivacité : il n'en est point, madame , que le repentir n'efface à ses yeux. Quoi ! madame , repliqua-t-elle , vous croyez que Dieu peut pardonner à la plus barbare des meres ? J'eus une fille, madame..

J'interromps Sophie : elle eut une fille?..

Sophie reprend : Et j'ai causé tous ses maux , poursuit cette mere digne de pitié ; elle m'aimoit malgré ma barbarie , & comme la plus cruelle des marâtres , je lui ai toujours fermé mon sein..

Je n'en puis entendre davantage , dis-je à Sophie ; il faut absolument que je lui parle ... Ma chere amie ! si ma mere éprouvoit un sort aussi affreux , quel plaisir je goûterois à lui pardonner ! Généreuse Sophie , hâtez-vous..

A peine prononçois je ces derniers mots, qu'on vient avertir ma compagne que l'abbesse la demande, & que cette étrangere qu'elle avoit déjà vue, desiroit encore l'entretenir. Sophie rentre avec précipitation: ma chere Euphémie, voici cette dame... Cette dame, m'écriai-je! .. Madame, dit mon amie à l'inconnue en se tournant de son côté, je vous laisse avec une autre moi-même; n'hésitez point à lui confier vos peines; elle y fera sensible.. je reviens, je reviens.

Elle nous quitte. Je continue vivement: Approchez, madame, approchez; ne craignez point; oui, je brule de vous connaître, d'ouvrir mon cœur à vos larmes, d'adoucir ... Que vois je? ma mere! & je tombe évanouie. En effet, c'étoit ma mere ... c'étoit ma mere qui arrosoit mes mains de ses pleurs. Je reprends l'usage des sens. Quoi! c'est ma fille, me dit-elle! je retrouve ma fille liée par des nœuds éternels! Ah! voilà mon ouvrage! — C'est vous, ma mere! c'est vous! à ce point malheureuse! .. mon amie m'a fait part de toutes vos infortunes, & .. Ma mere, dans quel état! .. je vous en aimerai davantage .. ô frere barbare!

Elle entre avec moi dans les détails de son affreuse situation; sa voix étoit étouffée par les sanglots. Je ne cessois de dire: oui, ma mere, oui, ma tendre mere, je mettrai tous mes efforts à vous consoler, à vous soulager; ne parlons plus de ce frere

re

re dénaturé. Eh! quoi, ma chere fille, reprenoit-elle à chaque instant, tu peux m'aimer! j'ai fait tous tes maux! — Ah! ma mere, je mourrai dans votre sein.. — Toi, mourir, ma fille! tu es malheureuse! — Ma mere... je n'achevai point; le désordre étoit dans mon ame; il ne m'est pas possible d'exprimer le bouleversement que j'éprouvois. Je voulois.. je voulois parler à ma mere, de St. Albion: je n'en eus pas la force; je devois respecter sa misere: c'étoit par les coups que je souffrois; & quand j'étois assez heureuse pour lui être de quelque secours, étoit-ce à moi de lui rappeler un événement qui l'humilioit à mes yeux? c'auroit été r'ouvrir ses blessures. Si elle eût joui de sa fortune, sans doute je n'aurois pas eu cette discrétion. Que le malheur a d'empire sur les ames sensibles, & qu'on lui doit d'égards! Je poussai le sacrifice jusqu'à détourner ma mere d'un entretien qui eut amené nécessairement le récit de mes peines; je me contentai de lui apprendre que ma tante m'avoit laissé, en mourant, une petite rente qui me procureroit les moyens de la soulager; j'ajoutai que je joindrois à ce faible revenu le travail de mes mains.

Je l'instruisois des arrangements que je prendrois pour la retenir dans l'abbaye où j'étois alors: tout à coup elle pâlit, ne parle plus qu'à peine; je la vois expirante. Qu'avez-vous, ma mere, lui dis-je toute effrayée? Ma fille, répond-elle d'une voix

C

étein-

éteinte, seroit-ce à vous que je cacherois tout l'excès de ma misere? vous voyez ma nourriture depuis plus de huit jours; (elle me montre un morceau de pain noir) il est arrosé de mes larmes; je suis déjà tombée en faiblesse en présence de votre amie; ma fille .. je succombe de faim.

Quels traits me percerent, me déchirent! Je ne pus que lui dire, suffoquée par les sanglots: ma mere.. & je courus à ma cellule, j'en rapportai de quoi soulager sa faim. Ce fut à mon retour que mon ame se fixa toute entiere sur l'horreur de cette situation. Une femme de ce rang, ma mere, mourant de faim! Comment n'aurois-je pas oubliée ses torts à mon égard, quand je la voyois réduite à cette affreuse extrémité? Elle vouloit tenir son nom caché, & qu'il n'y eût que moi seule dans le secret, parce que l'orgueil, disoit-elle, s'insinue quelquefois jusques dans ces retraites qui doivent être l'azile de l'humilité, & qu'il y regne avec plus de hauteur que dans le monde; elle imaginoit que cette attention de sa part me flatteroit, comme si j'avois pu rougir d'une mere infortunée!

Non, ma mere, lui dis-je avec transport, je ne déguiserai pas la vérité; je m'honorerai de porter le nom de votre fille; vous êtes malheureuse: vous en êtes plus respectable, plus chere à mon cœur; la honte est pour ces lâches, pour ces inhumains qui n'osent aimer des parents que le malheur

heur poursuit ; l'infortune ajoute encore à vos droits sacrés.

Sophie rentre dans ce moment. Je m'élançai vers elle. — C'est ma mere, ma tendre amie . . . J'ai retrouvé ma mere! . . . Ah! que vous avez augmenté mon amitié, ma reconnaissance ! que je vous ai d'obligation d'avoir montré tant de sensibilité pour cette mere, dont le sort est si à plaindre!

Sophie étoit demeurée immobile de surprise: elle se livre ensuite à tout l'excès du sentiment; elle m'embrasse, & baise les mains de ma mere que nous faisons entrer dans l'intérieur du couvent; j'obtins de l'abbesse qu'elle resteroit avec moi. Je passois les nuits à des travaux à l'éguille, dont j'ajoutois le produit à cette petite rente dont je vous ai parlé, & que j'employois à l'entretien de la comtesse. Qu'il est doux de conserver la vie de ceux dont on l'a reçue! Il semble que notre amour pour eux augmente, lorsque nous pouvons leur être utiles; & qu'alors on sent tout le charme & tout l'attendrissement attachés aux noms de fille & de fils!

Je ne cessois de regarder ma mere: je laissois couler des larmes. Elle m'avoit interrogée plusieurs fois sur la cause de cette sombre tristesse que je m'efforçois de lui cacher: mais qu'il en coûtoit à mon cœur, qu'il se dédommageoit de cette cruelle contrainte, par les tourments se-

crets qu'il me faisoit souffrir ! que le nom de St. Albon fut souvent prêt de m'échapper ! Il y avoit des momens où j'aurois désiré que ma mere eût pénétré le sujet de mon chagrin. Non, mon adorable bienfaitrice, disois-je à ma chere Sophie, non, je ne puis étouffer un amour insensé ; la présence de ma mere n'a fait que prêter de nouveaux aliments à ce feu qui me consume ; sa société auroit dû adoucir mes ennuis ; le plaisir de l'avoir obligée, l'extrême envie que j'aurois de la consoler, ces sentimens sans doute me touchent & m'occupent : mais je n'entends point parler de St. Albon ; comment peut-il avoir perdu la vie ? m'aura-t-il nommée en expirant ? il m'aimoit, il n'aura pu survivre au regret de notre séparation : l'amour est une passion qui a tant de violence ! Euphémie, me répondoit cette amie si respectable, vous devez croire que mon attachement faisoit toutes les occasions de se montrer : mais seroit-ce vous obliger que de flatter & d'entretenir votre faiblesse ? c'est à moi de vous armer contre vous-même, voilà les devoirs de la véritable amitié. Je vous aime, Euphémie, vous n'en doutez pas : mais votre honneur m'est encore plus cher que vos jours, & vous devez regarder cet effort comme l'excès même de la sensibilité ; j'aurois pu dans les entretiens que j'ai avec votre mere, m'éclaircir sur ce qui concerne le chevalier ; j'ai banni de mon esprit jusqu'à l'idée d'en parler : je veux
que

que tout vous estime, que votre mere même vous croye plus forte, plus courageuse que vous n'êtes. Eh! ma chere Euphémie, songez-vous à quel point vous offendez le ciel? songez-vous que votre cœur ne doit être rempli que de l'amour divin? Je sçais tous mes devoirs, m'écriai-je, je connais, je vois tous mes crimes, oui, tous mes crimes; mes remords ne me font point grace, ils sont moins indulgens que vous, Sophie, & je ne puis m'empêcher d'être coupable!

Que vous dirai-je? malgré Sophie, malgré le ciel, malgré moi, cette passion aussi chimérique que criminelle étoit au moment d'éclater; je laissois voir à ma mere cette ame fatiguée de combattre; je lui révélois tout; j'allois parler de St. Albon.

Ma mere avoit essuyé trop de chagrins pour que sa santé ne fût pas altérée; mes soins, son entiere résignation à Dieu, rien ne pouvoit dissiper la mélancolie répandue sur ses jours; elle tombe malade; sa maladie augmente; jamais elle ne m'avoit paru plus digne de ma tendresse; j'allois répandre mes craintes & mes inquiétudes dans le sein de Sophie, & je revenois auprès de ma mere pour essayer de la consoler, moi qui avois tant besoin de consolation. Elle demande un jour à rester seule avec moi. Ma fille, me dit-elle, j'ai un secret à vous confier; c'est un fardeau pour mon cœur que je ne veux point emporter dans la tombe. Ces premiers mots

exciterent ma curiosité. Je sens, ma fille, continua-t-elle, que je touche à cet instant terrible qui va nous séparer pour jamais.. Ce n'est pas à toi de répandre des larmes: c'est moi qui dois expirer dans les regrets, dans les sanglots. Ma fille, quel compte j'aurai à rendre au Juge suprême! puisse ma mort satisfaire sa justice! que je l'ai offensé, ma chère Constance! je ne puis me dissimuler que j'ai été la plus barbare des meres, que c'est moi qui a causé tous tes malheurs.. Ah! ma mere, ne parlons point de mes malheurs; parlons de vous, de votre santé: voilà tout ce qui m'occupe; le comble de mes maux seroit de vous perdre. Constance, répond-elle en s'appuyant sur un bras, tu ne sçais pas tous mes crimes. J'ai surpris le sujet de cette profonde douleur qui te détruit; l'amour, ma fille, est encore dans ton cœur! Alors je tombe dans son sein en pleurant amèrement. Elle poursuit: tu donnes des pleurs au souvenir du chevalier! pourrois-je, avant que d'expirer, goûter la consolation d'apporter quelque adoucissement à tes peines? seront-elles moins violentes, si je t'apprends que St. Albon n'est point mort.. — Il n'est point mort! Un cri m'échappe avec ce mot: toute mon ame vole au-devant de ce que je vais entendre. Non, il n'est point mort, continue ma mere. Elle veut achever: il lui prend une faiblesse; elle essaye vainement de me parler; elle me fait quelques signes que je ne puis com-
pren-

prendre ; enfin , ma chere amie , le ciel , qui ne se laissoit point d'éprouver ma sensibilité , m'enleve ma mere ; elle expire peu d'instants après dans mes bras. Sophie entre & me trouve mourante & sans connaissance ; je reviens de cet accablement. — Ma mere n'est plus ! le chevalier n'est point mort ! c'est tout ce que mon horrible situation me permet de dire..

Je restai plusieurs jours dans un état qu'il est impossible de représenter. On imagine-roit qu'en ce moment tous les coups m'avoient frappée ; moi-même , je croyois avoir épuisé ma malheureuse destinée : j'étois cependant réservée à des disgraces encore plus accablantes.

L'image de St. Albon vivant , venoit se joindre à celle de ma mere , & je l'avouerois à ma honte , le premier de ces objets aborboit mon ame. Ma mere n'avoit mes larmes qu'après le chevalier ; une foule de sentimens opposés m'agitoit. Je me disois : quoi ! St. Albon n'est point dans le tombeau ! il respire ! je n'ai point à pleurer sa mort ! Ah ! tous mes maux sont finis ; il voit la lumiere : il m'importe peu d'en être bientôt privée pour jamais . . . Si du moins il sçavoit combien je l'aime , que c'est pour lui que je meurs ! Ensuite j'ajoutois : il vit , & il ne s'informe pas si j'existe , quelle est ma situation , si je brule encore ! .. il m'aura oubliée ! .. Je finissois par me livrer à toutes les fureurs de la jalousie : je m'écriois : oh ! il en aime une autre ; une autre

est son épouse, son amante.. Mon ame étoit ramenée sans cesse sur ce dernier tableau, & qu'il me déchiroit le cœur! Le dirai-je? il y avoit des instans où je doutois si je n'aurois pas mieux aimé St. Albon parmi les morts, que St. Albon jouissant de la vie: des larmes données à sa mémoire, avoient une certaine douceur que ne pouvoient avoir des pleurs que peut-être faisoit couler le soupçon de son infidélité; car je cherchois en vain à m'en imposer: si mon cœur hésitoit encore, mon esprit ne balançoit plus à croire que le chevalier m'avoit trahie; l'idée la plus favorable qu'il m'étoit permis d'embrasser comme une illusion qui trompoit ma douleur, c'étoit qu'il ignoroit mon sort. Bientôt je repoussois toutes ces affreuses images. — Eh bien, qu'il vive! qu'il soit heureux! son bonheur me suffit; est-ce à moi de connaître un semblable supplice? ô mon Dieu, mon Dieu, une ame qui t'aime uniquement, est-elle exposée à de pareilles agitations?

Ce n'étoit donc pas assez de tous mes tourmens: la jalousie étoit venue me consumer de ses feux; cette furie impitoyable me poursuivoit par-tout; je la portois dans mon sein, jusqu'au sanctuaire; j'implorois vainement un remede contre ce fatal poison. Sophie, malgré son extrême piété, ne se lassoit point de me plaindre & de me représenter mes devoirs; elle employoit la voix de l'amitié, celle de la religion; elle me montroit un Dieu infini dans sa clémence

mence, mais cependant fatigué d'offrir au coupable un pardon qu'il s'obstine à ne point mériter.

On parloit beaucoup à notre abbaye d'un religieux célèbre par le nombre de conversions qu'il avoit opérées: je conçus le dessein de le voir, & de reclamer les secours contre une malheureuse passion que le tems ne pouvoit détruire. Sophie approuva mon projet; elle écrivit à ce religieux: il répondit qu'il se rendroit incessamment auprès de nous. Ah! ma chere amie, dis-je à ma bienfaitrice, je brule de voir cet homme respectable; Dieu peut-être l'a destiné pour marquer un terme à mes peines; je lui avouerai tout, ma chere Sophie, je lui avouerai tout; il lira dans mon cœur; il connaîtra toutes mes blessures: eh! me refuseroit-il sa compassion? Qui la mérite plus que moi? s'il alloit me rappeler à la tranquillité, à la religion! si je pouvois enfin étouffer ce sentiment, la source de toutes mes afflictions, & de toutes mes faiblesses!

Ce religieux arrive; on l'appelloit Théodose. Sophie me conduit dans une chapelle peu éclairée; j'avois mon voile baissé, & je marchois en tremblant. Mon pere, dit mon amie, voici ma sœur pour laquelle j'ai sollicité votre appui; elle en a besoin, & elle est digne de recevoir vos conseils. Mes conseils, répond Théodose, seront sincères: je desire qu'ils produisent un heureux effet; j'ose avancer que la vérité mê-

me les dictera, & j'y ajouterai la conviction de l'expérience. Le ton de voix de ce religieux jetta dans mon ame un trouble dont je ne pouvois démêler la cause. Sophie nous laisse seuls ; il me fait asseoir à quelque distance de lui. Je reste un peu de tems sans ouvrir la bouche ; enfin je prends la parole au milieu des larmes. — Ces pleurs, mon pere, sont moins le fruit du repentir que d'un sentiment peu fait pour mon état ; je m'en accuse sans cesse devant Dieu, & je ne lui offre que d'impuissans remords. Mon dessein est de vous déclarer toute l'étendue de mes fautes, de vous en montrer le principe, les progrès, la violence : vous daignerez me prêter des armes pour me vaincre. Oui, mon pere, vous voyez une femme malheureuse, une femme coupable, indigne de porter ce bandeau sacré, révoltée contre la raison, l'honneur, contre Dieu, Dieu lui-même ; l'amour le plus profane & le plus criminel me dévore.. Vous aimez, interrompt Théodose avec vivacité & en gardant le silence quelques minutes ! ma sœur, je vous condamne, & je vous plains. L'amour est la plus dangereuse des passions ; hélas ! c'est peut-être celle qui nous égare davantage ; mon devoir me deffend de vous le dissimuler : l'amour est pour vous un crime qui vous attirera toute la colere du ciel ; Dieu seul doit être l'objet de vos pensées, voilà votre unique époux. Ne vous aveuglez point : on ne peut lui être infidele impunément ;

ment; & si nous écartions la religion, & que nous ne voulussions nous en rapporter qu'aux lumieres de cette raison humaine si bornée dans ses connaissances; je vous demanderois quel est votre espoir? — Mon espoir, mon pere, mon espoir est . . . de mourir déchirée de regrets, de douleur, de remords, odieuse à moi-même, redoutant de lever les yeux vers le ciel que j'offense . . . Ah! mon pere, ramenez-moi à Dieu; je brule d'y retourner, & je n'en ai pas la force; aidez-moi, aidez-moi; que mes regards ne s'abaissent plus sur le monde, sur ce monde où j'ai trouvé mes maux, ma ruine. . . — Puislé-je, ma sœur, combattre un penchant si funeste, deffiler vos yeux, vous faire envisager la vérité, le sort terrible qui vous attend! Que l'homme est malheureux, quand il ne sçait point s'armer contre son propre cœur! Ma sœur... je l'ai éprouvé.

Théodose accompagne ces mots d'un profond soupir; il poursuit :

Je ne puis vous épargner le récit des circonstances de cette passion malheureuse. — Cette passion, mon pere, est née en quelque sorte avec moi; j'aimois un jeune homme qui avoit pour moi la même tendresse; il aspiroit à ma main; nos familles étoient d'accord; ma mere ensuite s'opposa à notre mariage, elle m'apprit la mort de mon amant: j'avois tout perdu, je l'aimois plus que jamais; je renonçai à la société; je m'enchaînai à Dieu par des nœuds, qui me

cou-

coûtent bien des larmes, & depuis j'ai appris que cet objet de mon amour éternel, de mes fautes, étoit vivant.

Je compris par le ton de Théodose, que ces dernières paroles l'avoient troublé. Ma sœur, répliqua-t-il avec un embarras qui le trahissoit ... ma sœur ... de semblables revers ... je connais une personne qui en a essayés d'aussi cruels, oui, d'aussi cruels... voici de quelle façon elle s'est conduite: privée de tout ce qui pouvoit l'attacher sur la terre, elle a couru dans les bras du suprême consolateur; elle lui a offert ses larmes; elle repousse une image qui vient toujours la désoler: mais elle ne cesse de pleurer devant Dieu, & Dieu en aura pitié.. Croyez-moi, ma sœur, tout change, tout varie, tout meurt autour de nous, tout meurt! & en élevant nos pensées à Dieu, nous nous unissons à lui, nous jouissons d'avance des douceurs de l'immortalité. Ah! ma sœur.. — Vous pleurez, mon père! eh pourquoi ces pleurs? — Pourquoi ces pleurs? vous me rappelez .. ma sœur, armons-nous tous deux de fermeté; c'est à moi d'avoir plus de courage que vous, de vous tracer le chemin où désormais vous devez marcher. Il faut donc vous subjuguier, briser votre cœur, ne plus détourner les yeux sur ce monde qui passe, qui se détruit; n'ayez vos regards fixés que sur ce grand tableau devant lequel s'évanouissent tous les autres objets, l'éternité, ma sœur, l'éternité: voilà tout ce que vous devez en-
vi-

visager; songez qu'il est un terme à la vie, & que nous renaissions pour une félicité durable, ou pour des tourments sans fin; contemplez-vous sans cesse étendue sur le lit de mort, relevant votre paupiere appesantie pour voir fumer le flambeau funéraire, pour voir votre linceul se déployer... C'est alors, ma sœur, que nous voudrions n'avoir jamais aimé que Dieu. — Eh bien, mon pere, que faut-il faire? parlez, parlez; ordonnez. — Ce qu'il faut faire, ma sœur? chasser loin de vous tout ce qui vous retracerait la plus faible idée de cet amour criminel; oublier tout; vous consacrer toute entiere à l'unique soin de plaire à Dieu, ne vivre que pour lui, que pour lui seul.

J'écoutois ce religieux avec attention; ses discours passoient dans mon ame, s'y imprimoient en caracteres de feu; je m'écrie: mon pere, je vous obéirai; oui, je vous obéirai; je vais m'arracher le cœur, remettre dans vos mains un monument de tendresse, l'ouvrage de mon amour, que j'ai composé d'après une image trop profondément gravée dans ma mémoire: le voici ce fatal portrait que j'avois caché jusqu'ici à tous les yeux, que j'ai tant de fois arrosé de mes larmes, à qui j'ai tant de fois adressé mes soupirs, mes gémissements; mon pere, il faisoit toute ma consolation: mais il faut tout vous sacrifier, s'immoler entièrement à Dieu... qu'il prenne donc ma vie.

Aussitôt je donne à ce religieux le portrait

trait de St. Albon, que j'avois retiré de mon sein. Théodose ne l'a pas plutôt reçu, que j'entends un cri, & presque en même tems le bruit d'une chute; je leve mon voile: j'apperçois ce religieux étendu sans connoissance sur la terre: je vole à lui pour le secourir; je reconnais... St. Albon... St. Albon lui-même; il tenoit encore mon portrait d'une main tremblante.

Laissez-moi, ma fille, m'arrêter quelques instans sur cette situation si frappante pour la triste Euphémie: elle remplit encore mon ame.

Je n'eus pas la force de prononcer une parole; je tombai évanouie; revenue à moi, je vis le chevalier à mes pieds. C'est vous, s'écrie-t-il! c'est vous, ma chere Constance! quoi! vous vivez! vous vivez! levez donc les yeux sur l'amant le plus tendre, le plus fidele & le plus infortuné... Non, je n'ai jamais cessé de t'adorer, je te retrouve! tu vis! & tu es liée aux autels!.. je romprai tous ces nœuds. — Que dites-vous, St. Albon? quel est votre égarement? oui, je respire, mais pour mourir mille fois à chaque instant, mais pour n'être jamais à vous; St. Albon.... j'appartiens à Dieu, nous l'offensons; ah! étoit-ce là le secours que j'attendois?

Le chevalier, transporté de fureur, éclatoit en sanglots, en menaces; toute l'impétuosité des passions l'agitoit; je partageois la violence de ses mouvements; je parlois de mon amour, de mes devoirs; j'ac-

j'accusois la terre, le ciel; mon ame étoit emportée par des orages successifs, de la religion à la tendresse, du repentir à de nouveaux parjures; j'appris à St. Albou tout ce que j'avois souffert depuis notre séparation; que j'avois reçu une lettre d'un caractere inconnu, où l'on m'annonçoit qu'il étoit marié; que ma mere ensuite étoit venue me dire qu'il avoit perdu la vie; qu'enfin quelques moments avant que d'expirer, elle m'avoit déclaré que la nouvelle étoit fausse. St. Albou à son tour me dit qu'on avoit employé le même artifice pour le tromper; ma mere m'avoit fait passer pour morte; frappé de cet événement imprévu, plongé dans la douleur la plus sombre, il s'étoit déterminé tout à coup à quitter le monde, & à embrasser l'état monastique, persuadé qu'il n'y avoit que Dieu seul qui pût occuper dans son cœur la place que ma mémoire y avoit toujours conservée. Il m'avoua qu'il s'étoit abusé, quand il avoit pris pour de purs sentimens de religion, cette sensibilité qui n'avoit cessé de l'animer; il éprouvoit, continua-t-il, que jamais l'amour n'étoit forti de son cœur; son ame en me retrouvant, avoit repris toute la fureur des passions; il se rejettoit sur l'abominable trahison qu'on nous avoit faite; il prétendoit que nous pouvions nous affranchir de nos fers; jugez, ma chere fille, de l'excès de notre aveuglement: il me proposoit de m'emmener en Hollande, au bout de la

ter-

terre, s'il le falloit; tous les lieux, ajoutoit-il, me sont égaux, pourvu qu'il me soit permis de vivre avec tout ce que j'aime; tu embelliras les climats les plus sauvages; je n'ai vu que toi dans l'univers; toi seule suffiras à mon bonheur; que dis-je? je te devrai d'éternels plaisirs; la vertu ne sera point séparée de notre amour. Dieu nous avoit faits l'un pour l'autre: je l'adorerai dans toi, dans toi que je nommerai ma tendre amie, mon épouse; non, je ne crois point que notre union soit un crime aux yeux de ce bienfaiteur suprême; il la bénira, il acceptera nos vœux & nos hommages; n'appréhende pas que la misère empoisonne nos jours; Constance, aime-moi, & je me soumettrai à tout avec joie; si tu vis, si je te suis toujours cher, il n'est point d'état vil à mes yeux; je déchirerai le sein de la terre, je l'arroserai de mes sueurs, de mes larmes, je n'en rougirai point; on sçaura que je suis prêt à tout faire, à tout souffrir pour l'amour, pour Constance...

Je voulus surmonter ma faiblesse, opposer au chevalier l'honneur, mon devoir, le ciel, lui montrer plus de courage que je n'en avois en effet. Refuses-tu de me suivre, poursuit-il? as-tu cessé de m'aimer? je me jette à tes genoux; vois mon désespoir: il égale mon amour; c'est te dire à quel point la fureur me transportera, si je ne puis te toucher; parle, quel est ton dessein?

Je lui marque encore la plus forte ré-
pu-

pugnance au sacrifice qu'il exige de moi; cependant je lui demande quelques jours pour me décider. Quelques jours, me répond-il? ce soir, à minuit, je t'arrache de ces lieux, ou je me perce le cœur de cent coups de poignard; toi-même tu l'auras conduit dans ce cœur qui n'adore que toi; si tu évites ma vue, j'ordonnerai qu'on apporte mon cadavre à tes pieds; ton inhumanité du moins ne te défendra point de lui accorder des larmes. — St. Albon, que dites-vous? ce que j'ai résolu de faire, continue-t-il, telle est ma destinée, si tu hésites un seul instant.

Hélas! livrée à vingt combats différents, partagée entre Dieu & un homme, cédant enfin à cet éternel tyran de ma vie, à mon amour, je donnai ma parole, je promis tout; & St. Albon, le soir même, devoit, par une issue secrète qui aboutissoit à une chapelle souterraine, se rendre auprès de moi; j'abandonnois pour jamais le cloître, l'honneur, la religion; tous mes liens étoient rompus: voilà où m'avoit entraînée ma passion!

Quelle journée pour moi! quel bouleversement dans mon ame! Sophie n'avoit pas eu de peine à s'appercevoir de mon trouble: tout me trahissoit & déceloit mon agitation; cette respectable amie me demanda la cause de cette émotion surnaturelle; j'eus la force de me taire; elle étoit bien éloignée d'imaginer que l'auteur de ce désordre affreux étoit ce Théodose dont elle m'avoit

vanté le zele & les lumieres; je comptois les heures, les minutes; j'attendois avec impatience le fatal instant, & je le redoutois comme celui de la mort même; je voulois tout dévoiler à Sophie, & je rejettois ensuite cette résolution; je ne sçavois à quelle idée, à quel sentiment m'arrêter. D'un côté j'entendois la religion me rappeler dans son sein comme une mere tendre qui gémiroit après son fils unique qui voudroit l'abandonner; je voyois Dieu se lever, prendre la foudre, m'en écraser: de l'autre côté, c'étoit le corps tout sanglant de St. Albon qui frappoit mes regards; il me monroit son cœur déchiré, son cœur palpitant; il me disoit: contemple ton ouvrage; voilà ce cœur qui t'a aimé; c'est sous tes coups qu'il a perdu la vie.

Il étoit décidé que l'amour feroit à jamais mes crimes & mes malheurs: il l'emporte. Dix heures venoient de sonner; toute la communauté reposoit. Je passe devant la cellule de Sophie; je ne pus m'empêcher de m'arrêter quelques moments à sa porte, de me dire à moi-même: je trahis donc aussi mon amie! elle, dont la tendresse étoit si pure, qui ne m'entretenoit que de la vertu, de cette vertu à laquelle je renonce pour toujours. Tu dors, Sophie! ah! le crime ne connoît point le repos.

Je me rends donc à cette chapelle que j'avois indiquée à St. Albon. Dans route autre circonstance, la terreur eut glacé mes sens. Cette chapelle étoit consacrée à la
fé-

fépulture de l'ancienne maison de *** ; c'étoit un amas de vieux tombeaux mutilés par le tems , & sur lesquels mon imagination allarmée me représentoit la mort affise. A peine eus-je fait quelques pas dans ce réduit sombre , que la peur combattit encore davantage un amour trop audacieux. Je sentoís la terre trembler & mugir sous mes pas ; je voyois s'entrouvrir ces mausolées , les pierres de ces fépulcres s'agiter , se lever , les morts qu'ils renfermoient en sortir dépouillés de leurs linceuls , croître , s'aggrandir , toucher de leurs fronts pâles & livides la voute de la chapelle ; je les voyois venir à moi , m'arrêter ; ils me reprochoient d'un ton lugubre ma démarche sacrilege ; ils m'entrañoient avec eux dans la tombe ; j'entendois de tous côtés retentir une voix sombre & menaçante : malheureuse ! tu vas donc perdre le fruit de dix ans de vertus qui t'avoient tant couté ! tu vas te livrer au deshonneur , à l'opprobre ! tu trahis tout ! tu mourras de misere & de honte ; tu réclameras ce Dieu que tu outrages : mais il ne t'écouterá plus , il ne sera plus tems de l'implorer ; il te frappera , & ses châtimens ne finiront jamais. Je répondois dans le fond de mon cœur : mais on a surpris notre crédulité ; c'est la trahison qui nous a liés par ces nœuds sacrés ; nos ames ne sont-elles pas l'ouvrage de la divinité ? elle nous avoit unis , avant qu'on eût abusé du ministère de la religion ; je retrouve mon pre-

mier époux ... Ton premier époux , me disoit cette voix funèbre qui me poursuivoit ! eh ! n'as-tu pas engagé ta foi à celui qui brise tous les nœuds , & dont les liens sont indissolubles ? qu'est-ce qu'un homme , l'univers , tout ce qui existe , devant Dieu ? Mon ame n'opposoit à cette conviction qu'un seul sentiment qui revenoit toujours m'épouvanter : si je ne cede point à St. Albon , si je ne le suis pas , il se donnera la mort ; je le perdrai !

J'errois dans ce caveau , accablée de ma situation ; j'appuyois ma tête sur ces tombeaux ; je m'en relevois pour regagner l'escalier qui conduisoit à notre couvent ; je revenois , j'allois vers le souterrain par où St. Albon devoit s'introduire dans cette retraite ; je retournois à ces tombeaux ; je demourois immobile , anéantie ; je tombois sur mes genoux ; j'implorois le ciel. Minuit approchoit ; je me sens toucher la main : est-ce vous St. Albon ? Que voulez-vous dire , me répond une voix que je reconnais ? Je me trouve expirante dans les bras de Sophie. — Eh ! ma sœur , quel est votre dessein ? à cette heure ? dans ce lieu écarté. — Mon dessein. . Sophie. . mon dessein ... je vous ai trompée ; j'allois vous fuir ; m'arracher à mon état . . . pour toujours , suivre St. Albon qui m'est rendu , que sçais-je , mourir , mourir loin de vos yeux.

Mon ame étoit surchargée de douleurs & de remords : je l'épanche toute entiere dans le sein de mon amie ; je lui apprends , au
mi-

milieu des sanglots qui me suffoquent, mon projet, mes combats, mes résolutions, mon désespoir. Oui, lui disois-je, j'ai revu le chevalier; je suis coupable de tous les crimes; Dieu ne peut plus me pardonner; fuyez-moi, généreuse Sophie, fuyez-moi; fuyez une malheureuse femme qui veut courir à sa perte, se deshonor. . . . Vous ne vous deshonorerez point, reprit Sophie avec cette fermeté & cet ascendant que donne la vertu; je vous connais; vous pouvez vous égarer; mais l'honneur & la religion vous parleront toujours; vous reviendrez à votre devoir, à la probité; vous me suivrez. — Que je vous suive! & sçavez-vous que je plonge un poignard dans le cœur de St. Albon, si, dans ce moment même, il ne m'emmene point? & . . . je l'aime plus que jamais! — Vous n'irez point, Euphémie, vous n'irez point vous couvrir d'un opprobre éternel. — Mais St. Albon.. — Je le verrai, je lui parlerai, je vous répons de ses jours. Alons, venez avec moi; craignez qu'on ne s'apperçoive de votre fuite; votre trouble m'avoit allarmée; en vain vous me le cachez. J'ai couru à votre cellule; l'amitié m'a donné des soupçons; je vous ai cherchée par-tout; je suis venu jusqu'ici; n'y demeurons pas plus longtemps. Appuyez-vous sur mon bras.

Je faisois quelques pas, & je m'arrêtois. — Ah! malheureuse amie, qu'allons-nous faire? permettez du moins que je le voie,

que je lui dise un mot, un seul mot. — Vous ne le verrez point .. cessez de résister à l'amitié, à Dieu qui vous parle par ma voix, qui vous ramene en son sein; je vous l'ai dit, c'est moi qui le verrai, qui le rappellerai à son état, à la vérité, au ciel qu'il veut trahir... C'est ici, ma tendre amie, qu'il faut s'immoler, qu'il faut que votre amour s'épure; aimez St. Albon, mais aimez sa vertu, son honneur, l'éternité de biens qui l'attend, s'il sçait dompter une passion qui l'entraîne vers la terre; un triomphe si éclatant vous élèvera tous deux vers le ciel, que l'homme doit ravir à force de combats & de victoires sur lui-même. Marchons.

Il sembloit en effet que Dieu m'imposoit ses loix par la bouche de Sophie; elle m'entraîne désolée, mourante, noyée dans un torrent de larmes; je m'écriois: cruelle amie! je ne le verrai plus, je ne le verrai plus! .. vous nous percez le cœur à tous deux. — Je vous aime peut-être plus que moi-même, repliquoit Sophie, mais votre réputation & votre honneur me sont encore plus précieux que vos jours; je préférerois votre mort à une existence criminelle, n'en doutez point. — Et m'interdirez-vous encore la consolation de lui écrire? qu'il reçoive de moi une lettre, une lettre où soit toute mon ame. C'est à vous, continue la courageuse Sophie, de lui prescrire ce qu'il vous doit, ce qu'il se doit à lui-même: servez vous de l'empire que vous
avez

avez sur son cœur, pour le rendre à Dieu, le maître & le juge de l'un & de l'autre; ordonnez-lui une absence éternelle, bannissez-le pour jamais de vos yeux, de votre ame. L'effort est grand, sans doute, & je l'attends de mon amie... (elle m'embrasse)... Crois-tu, ma chere sœur, que je ne sois pas sensible à tes peines? elles me font mourir comme toi: mais considère toute l'horreur de la démarche où t'emportoit une aveugle passion! Je vais voir St. Albon; je lui parlerai; je lui porterai ta lettre, je lui porterai tes pleurs; il m'écouterà; il aura pitié de ta situation; il t'aime; voudroit-il ton deshonneur? — Eh bien, céleste amie, divine bienfaitrice, disposez de mon cœur, déchirez-le, regnez-y, faites y regner Dieu, la religion; je vais écrire à St. Albon, dites-lui bien... que je l'aime, que je l'adore.. non, dites-lui que je meurs de mon repentir, qu'il m'imite, qu'il n'offense plus ce Dieu... Sophie, dictez-moi.. comment lui annoncer? Sophie, aurai-je la force de lui apprendre que je ne dois point l'aimer?

Voici quelle fut ma lettre.

„ Que direz-vous de moi, St. Albon? Au
 „ lieu de vous voir, de tenir ma promesse,
 „ de céder à un malheureux penchant, je
 „ vous écris, je vous annonce que l'hon-
 „ neur, que la religion l'emporte & cette
 „ lettre est la dernière que vous recevrez
 „ de moi. J'étois sur les bords du précipi-
 „ ce, j'en ai envisagé toute l'horreur, &

„ je vous entraînois dans ma chute. Qu'al-
„ lions-nous faire? Nous exposer à tous les
„ revers, à toutes les humiliations, suites
„ nécessaires de notre démarche criminelle;
„ mourir dans la honte & dans la douleur,
„ ou traîner loin de notre patrie, méprisés
„ de tous les honnêtes gens, une vieilleſſe
„ languiffante, & confumée de remords
„ inutiles; cesser enfin de nous aimer, par-
„ ce que l'amour ne ſçauroit ſubſiſter où
„ l'eſtime ne peut être, & il nous ſeroit
„ impoſſible de nous eſtimer, après avoir
„ trahi des engagements auffi ſaints que les
„ nôtres. Oublions que nous nous ſommes
„ vûs; mourons, s'il le faut, aux pieds des
„ autels: mais apprenons à nous dompter,
„ & que Dieu ſeul regne dans notre ame;
„ St. Albon, on ne doit point réſiſter à ce
„ rival, qu'il triomphe entièrement de
„ nous! que votre image ... ô ciel! .. oui,
„ St. Albon, votre ſouvenir même eſt un
„ crime .. n'ai-je pas été aſſez longtems
„ coupable? Imiter-moi, quand c'étoit à
„ vous à me donner l'exemple; imitez-moi;
„ ne ſongez qu'aux maux que je vous ai
„ cauſés, ou plutôt ne vous rempliſſez que
„ de vos devoirs; ne voyez dans Conſtan-
„ ce qu'une infortunée .. dont vous ne de-
„ vez point être le complice. .. Ah! j'étein-
„ drai dans des torrens de larmes ces feux
„ ... je les éteindrai.. Que diſ-je? St. Al-
„ bon, n'appercevez point le trouble de
„ mon ame; ne voyez point les pleurs qui
„ arroſent ce billêt .. ſi je vous ſuis che-

„ re .. quel mot m'est échappé! Souvenez-
 „ vous que vos jours sont les miens, que si
 „ vous y attentiez, ce feroit mon cœur
 „ que vous perceriez; vivez pour me plain-
 „ dre, pour me pleurer .. non, chevalier,
 „ vivez pour m'oublier, pour vous repen-
 „ tir. Nous ne nous reverrons donc plus!
 „ Adieu .. adieu pour toujours .. Ah! cruel
 „ devoir! Malheureuse! ne te lasseras-tu
 „ point d'offenser le ciel? St. Albon ...
 „ surtout conservez vos jours.”

J'expirois dans les sanglots; je voulois en écrire davantage; eh! comment aurois-je pu confier au papier tous les sentiments qui m'agitoient? Sophie s'empara de cette lettre. Arrêtez, lui dis-je, je n'ai point assez épanché mon âme, mes pleurs .. Ah! que je lui parle, que je lui parle, Sophie; vous ferez présente à notre entretien; pensez-vous que c'est pour la dernière fois ... Non, répond mon amie, vous ne le verrez point; cette lettre suffira pour le toucher; reposez-vous sur moi du soin d'exprimer vos regrets, vos remords: Euphémie, c'est la seule vertu qui vous reste à tous deux; ne repoussez point le repentir; c'est un effet de la grace, & Dieu ne s'est point encore éloigné de vous; je vais.... Je vous suivrai, m'écriai-je... Sophie ne me dit que ce mot: Euphémie: mais elle le prononça d'un ton si imposant, qu'elle m'enchaîna en quelque sorte à la place où j'étois; tant la vertu a d'empire sur l'humaine faiblesse! Je m'abandonnois au désespoir. — Eh bien!

cruelle, je vous obéirai; vous ferez satisfaite; je ne verrai point St. Albon; vous me retrouverez expirante; je n'existerai plus. Allez plutôt lui annoncer ma mort; allez, barbare, vous applaudir à ses yeux de votre inhumanité... Ah! respectable amie, pardonnez, pardonnez à mon égarement; Sophie, je sens tout le prix de vos bienfaits: mais l'amour... Je ne connais rien, je ne vois rien que St. Albon. Je ne sçais ce que je résoudrai .. ce que je dois.. Vous ne voulez point que je vous accompagne! Attendez-moi ici, répond Sophie. Enfermez-moi donc dans cette cellule, répliquai-je avec fureur; puissiez-vous me cacher, m'ensevelir dans le centre de la terre! Si vous ne me retenez, je ne vous promets point ... j'irai, je volerai sur vos pas.. Je n'ai plus de raison; l'honneur, le ciel, tout se tait dans mon ame, hors ce malheureux amour.

Sophie m'embrasse, tire sur elle la porte qu'elle avoit eu la précaution de fermer à la clef. — Elle est partie! elle va voir St. Albon! hélas! que va-t-elle lui dire? En ce moment il m'attend, il m'attend! j'étois à lui pour jamais, & pour jamais je m'en sépare! ah! Dieu, Dieu! quel plus grand sacrifice exigerois-tu?

J'étois étendue sur la terre que j'inondois de mes larmes: qu'est-ce que la mort auprès de semblables situations? tous les tourments, tous les déchirements de cœur, je les éprouvois en cet horrible instant; je for-
mois

mois des cris inarticulés. Sophie rentre; je me relève avec transport: — Qu'a-t-il dit?.. vivra-t-il? .. m'aimera-t-il? .. a-t-il bien promis de ne me plus aimer, de m'oublier? Sophie, est-il bien vrai qu'il épargnera ses jours? Elle me rend un compte exact de son entretien avec St. Albon; il s'étoit trouvé dans la chapelle à l'heure indiquée; son étonnement à la vue de Sophie qu'il avoit prise d'abord pour moi, sa douleur, son désespoir, la promesse qu'il avoit faite, puisque c'étoit moi qui lui imposois cette loi, de rester attaché à son état, de retourner au sein de Dieu, de vivre enfin, tout me fut rapporté fidèlement; Sophie ne prononçoit pas un mot qu'il ne me perçât le cœur de mille traits. Jouissez de votre triomphe, lui dis-je; vous devez être contente: il ne me reste plus qu'à mourir.

Sophie avoit une piété trop véritable, une amitié trop vive & trop pure, pour ne me point pardonner tous ces transports que m'arrachoit l'excès de mon égarement; elle ne me répondoit que par un redoublement de zèle, que par des soins de la plus tendre amie; elle pleuroit avec moi; ma vie n'étoit plus qu'une langueur continuelle; le tombeau étoit tout ce que je voyois, tout ce que j'espérois. Je reçois une lettre de Hollande, j'y lis ces mots:

„ Je vous avois promis de respecter une
 „ existence qui est bien plus la vôtre que la
 „ mienne; j'ai tenu ma parole; je vis, mais
 „ pour être le plus malheureux des hommes,

„ VOUS

„ vous adorant plus que jamais, & con-
„ vaincu que je n'étois point aimé, puis-
„ que vous avez pu refuser de faire mon
„ bonheur. J'ai le chagrin d'avoir tenté
„ une démarche inutile, de m'être desho-
„ noré aux yeux du monde entier, à mes
„ propres regards; j'ai été forcé de quit-
„ ter mon état; j'ignore par quelle fatalité
„ mes supérieurs ont été instruits de mon
„ projet: ils ont sçu tout; ils ont sçu aus-
„ si que vous avez eu assez de vertu pour
„ triompher d'un amour, qui ne finira
„ qu'avec ma vie. Jouissez de cette fer-
„ meté que j'admire, & qui m'est si funes-
„ te: pour moi, je suis bien loin de vous
„ imiter; mon unique occupation est de
„ penser à vous, de me remplir de votre
„ image. N'allez pas croire que la crainte
„ du châtement m'ait fait prendre le parti
„ de m'affranchir d'un joug que vous m'a-
„ vez rendu odieux; j'ai appréhendé avec
„ raison, lorsque je serois privé de la li-
„ berté & soumis aux punitions imposées
„ par nos statuts, de ne pouvoir être infor-
„ mé si vous viviez, si vous daigniez me
„ plaindre. Eh! me refuseriez-vous la pi-
„ tié? votre devoir, le ciel vous interdi-
„ roient-ils un faible témoignage de com-
„ passion? Je ne vous parlerai plus d'un
„ sentiment né avec nous, qui ne de-
„ voit nous quitter qu'au dernier soupir;
„ non, je ne vous en parlerai plus. Sans
„ doute, il y a des douceurs attachées à
„ la pratique de la religion, à l'observa-
„ tion

„ tion de ses loix ; je ne puis plus goû-
 „ ter ce bonheur. Ah ! c'en est fait ; mon
 „ destin est de sentir toute l'énormité de
 „ ma faute , & de ne pouvoir y remé-
 „ dier. Fasse le ciel que vous retrouviez
 „ ce repos auquel il ne m'est plus permis
 „ d'aspérer ! Oubliez - moi . . Eh ! qu'est-il
 „ besoin que je vous invite à me bannir de
 „ votre cœur ? dois-je douter de votre in-
 „ différence ? Ma tendresse cependant étoit
 „ si pure , si vive , si désintéressée ! Ah !
 „ Constance , offense-t-on le ciel lorsqu'on
 „ aime ainsi ? Du moins écrivez-moi ; sou-
 „ tenez-moi ; parlez-moi de mes devoirs ,
 „ de la vertu , de nos malheurs ; écrivez-
 „ moi ; songez que mon ame vole déjà tou-
 „ te entiere au-devant de ces lettres si dé-
 „ sirées. Vous aurez moins horreur de mon
 „ infidélité , lorsque vous vous ressouvien-
 „ drez que l'artifice a tissé les liens qui
 „ nous enchaînerent l'un & l'autre ; que
 „ c'étoit la douleur de vous avoir perdue
 „ qui m'a pu conduire dans le cloître. Vous
 „ vivez , je vous ai revue , & je ne puis
 „ vous posséder ! Y auroit-il encore pour
 „ moi de nouveaux malheurs à craindre ?
 „ Constance , dussiez-vous me haïr , me dé-
 „ tester . . . que je n'aye point votre mort à
 „ pleurer .”

Il y avoit encore quelques lignes qu'on ne
 pouvoit lire , & qui étoient effacées par des
 larmes. De quels nouveaux coups je fus
 frappée ! Lisez , dis-je à Sophie , en lui re-
 mettant cette lettre ; y a-t-il pour moi une
 four.

source inépuisable de douleurs ? O mon Dieu ! si j'ai pu t'offenser , ne m'as-tu point assez punie ? Voilà donc St. Albon , condamné à traîner des jours souillés d'opprobres , le partage d'un apostat ! & c'est moi qui l'ai poussé dans ce précipice effroyable !

Je voulois me donner la mort ; j'avois perdu toute idée de religion ; j'étois tombée dans un sombre désespoir ; mon ange tutélaire , Sophie me rappelloit par degrés à la vie , à cette piété si consolante ; elle me pressoit d'envoyer à St. Albon une lettre où tout mon pouvoir fût employé pour l'engager à rentrer dans le cloître. Mais , disois-je à mon amie , si St. Albon alloit subir une punition ! si j'étois la cause qu'il souffrît un seul jour , un seul instant ! Ne craignez point , me répondoit Sophie ; on recevra St. Albon avec douceur : la religion n'inspire point d'autres sentiments ; ramené par le repentir , il fera assuré de l'indulgence de ses supérieurs ; ils berneront sa peine à quelques remontrances dictées par le zèle. Envisagez tout ce que le chevalier vous devra , l'honneur , l'estime de ses compatriotes , bien plus , le retour à la vertu , à la religion , le bonheur de rentrer en grace avec ce maître suprême , infini dans ses vengeances comme dans ses bontés. Ouvrez les yeux , ma chere Euphémie : frémissez du châtiment terrible qui menace ce malheureux , s'il meurt affranchi du joug que Dieu même nous impose.

fe. C'est alors qu'il faudroit le pleurer, & toutes vos larmes, ma sœur, ne l'arracheroient point à un supplice éternel.

Vaincue par les discours de Sophie, j'écris donc à St. Albon; elle me conduisit la plume, & ne m'accorda pas la moindre expression qui eût pu réveiller un amour trop malheureux; je ne parlois au chevalier que de ses devoirs, que de l'obligation où il étoit de se rendre à ses liens sacrés. Cette lettre me paraissoit dure: qu'elle étoit loin d'exprimer les transports qui m'agitoient! Sophie y joignit une des siennes. Je comptois les jours, les heures jusqu'au moment où je devois recevoir la réponse. Ah! me disois-je, j'étois bien persuadée que cette lettre affligeroit St. Albon; je lui aurai causé la mort! Si j'avois pu lui tracer un mot, un seul mot... s'il sçavoit que je l'aime encore... cruelle Sophie! vous n'avez pas mon cœur!

Je passai plusieurs années dans un tourment qui ne peut se concevoir. Souvent j'accablois de reproches mon amie; c'étoit elle qui m'avoit dicté cètte lettre fatale; ensuite je la priois de m'excuser. Je connoissois trop l'acharnement de mon malheur pour être incertaine sur le sort du chevalier; je ne doutois point qu'il n'eût perdu la vie, & que ce ne fût moi qui lui eusse porté le coup mortel.

Sophie & moi, par un événement étranger au récit de mes infortunes, nous fûmes transférées dans ce couvent; je rends gra-
ces

ces au ciel de m'y avoir conduite: je vous y ai connue; j'ai pu vous adresser mes derniers soupirs: car je regarde, ma fille, l'écrit que je vous envoie, comme les restes d'une ame qui est prête à me quitter.

Le changement de demeure n'en avoit point apporté à mes sentiments; & dans quels lieux aurois-je pu me soustraire à cette funeste passion? Je me promenois seule, un soir, dans notre jardin; la rêverie m'avoit entraînée au bout d'une allée obscure: la mélancolie cherche toujours les endroits les plus sombres; le chagrin auroit-il ses plaisirs, & l'ame trouveroit-elle de la douceur à se pénétrer du sujet de ses peines, & à pleurer sur elle-même? Vous sçavez que nos murs touchent à ceux du couvent des religieux de ***. Je suis tout à coup épouvantée par des gémissements, que je ne pouvois distinguer; je croyois me tromper: j'avance: le bruit augmentoit à mesure que j'approchois; bientôt des sons plus articulés frappent mon oreille; j'entends distinctement ces paroles: „ Je ne demande point qu'on me dé-
 „ livre de ma prison; tout ce que j'im-
 „ ploie de l'humanité, c'est de faire par-
 „ venir une lettre à son adresse ...” J'aperçois de la lueur à travers les pierres qui se mouvoient: la frayeur me saisit; je veux fuir; un mouvement plus fort que moi, & que je n'aurois pu définir, me ramene; je prête mon secours pour écarter ces pierres; plusieurs se brisent & roulent

à la fois ; quelle image me frappe ! un homme enchaîné au milieu du corps , dans un cachot éclairé d'une lampe ; près de la muraille étoit une table sur laquelle il y avoit quelques livres & une tête de mort. Je n'ai point réclamé votre secours , me dit ce malheureux , pour me sauver de ce tombeau ; j'y veux mourir ; daignez seulement vous charger de cette lettre . . . Je ne le laisse pas achever ; je pousse un cri affreux , & je tombe à ses pieds. Je r'ouvre les yeux. — St. Albon , c'est vous ! Il leve la tête. — Constance ! St. Albon , (En effet c'étoit lui-même) ne put prononcer que mon nom ; sa bouche étoit demeurée entr'ouverte , ses yeux égarés ; il me tenoit les bras.

Ah ! ma chere fille , quel spectacle ! Quoi ! m'écriai-je , c'est vous , cher infortuné ! Que vois-je . . . Votre ouvrage , me répond-il ; il n'importe , je bénis dans vos coups , ceux de la Providence. Constance , c'est Théodose que vous retrouvez ; St. Albon n'existe plus ; Dieu triomphe enfin. Je vous avois tracé avec mon sang même cette lettre où je vous reprochois votre inhumanité , où je vous représentois que la religion ne défendoit point que vous fussiez sensible à ma cruelle situation.

Je prends cette lettre que j'arrose de mes larmes. Jugez , poursuit St. Albon , de votre pouvoir sur moi. Vous m'écrivez en Hollande : plus docile encore à votre voix qu'à celle de mon devoir , je revole vers la France ; je cours me jeter aux pieds d'un

E de

de nos supérieurs, lui montrer mon repentir; je ne lui cache point que c'étoit vous qui me rameniez à mon état; je m'applaudissois de votre victoire, & je me promettois de vous en instruire: on n'a point égard à ma franchise & à mes remords; pour toute réponse, on m'entraîne dans ce souterrain, où Dieu, depuis cinq années, sans doute pour me donner le tems de pleurer mes fautes, entretient un souffle expirant. Constance! je suis nourri du pain de la douleur, & je m'abreuve de mes larmes; ce Dieu suprême m'a éclairé du flambeau de l'infortune; c'est ce que je vous apprenois par cet écrit que je vous prie de conserver; vous y verrez combien je gémiss de mes égarements, que mon ame... non, Constance, non, mon amour ne doit plus vous offenser, ni irriter le ciel: c'est l'attachement le plus pur, c'est la tendresse innocente d'un frere pour une sœur qui, après Dieu, est ce qu'il aime le plus; je ne vous demande que vos pleurs, que vos prieres; adressez-les à cet Etre si bienfaisant; obtenez-en mon pardon. Je vous l'ai dit: je ne cherchois point à sortir de ce cachot; je voulois seulement que vous fussiez informée que je respire encore, que mon cœur est changé... Me tromperois-je, Constance? Votre vue... Dieu, Dieu permettra que vous receviez mes derniers sours.

Est-il possible, ma chere fille, d'exprimer tout ce que je souffrois? Mes yeux étoient

étoient fixés sur St. Albon; je ne pouvois former que des cris; j'étouffois dans les sanglots. — Quoi! St. Albon, c'est vous, c'est vous que j'ai plongé dans ce gouffre de malheurs! Je vous ai chargé de ces chaînes! — Je les supporte avec plaisir, puisque je vous ai obéi; vous m'avez rendu à Dieu; je veux vivre & mourir pour lui; j'ai eu la consolation de vous voir... Ah! Constance, fuyez-moi, fuyez.. je sens... je sens que pour cesser de vous aimer, il faut que je cesse d'exister.

Et aussitôt il prend dans ses mains cette tête de mort qui étoit devant lui: voilà, continue-t-il d'une voix lugubre, ce que je vais bientôt devenir! que cette image soit entre vous & moi! voilà à quoi je vais ressembler! & lorsqu'on est sur le point de subir un changement si affreux, doit-on oser aimer?

St. Albon & moi nous nous exhortions mutuellement à repousser un sentiment qui venoit toujours nous surprendre. Peut-être, hélas, dans ce moment où nous nous promettons d'abjurer une tendresse criminelle, dans ce même moment brûlions-nous plus que jamais. L'humanité a tant de peine à se vaincre, & les passions ont des ressorts si cachés! il est si difficile de surmonter un penchant que nous avons reçu presque avec l'existence! Cependant je m'efforçois de faire croire au chevalier que nous étions devenus les maîtres de notre cœur, & que c'étoit la piété seule qui m'a-

nimoit ; je voulois m'en imposer à moi-même ; je lui appris quelle raison m'avoit amenée dans cette nouvelle retraite. Après une longue conversation , nous nous séparâmes ; il me fit donner ma parole que je le reverrois ; nous rétablîmes les pierres , de façon qu'on ne pouvoit soupçonner qu'elles eussent été dérangées.

De retour chez moi , je me remplis d'une aventure si extraordinaire ; c'étoit un songe que le réveil me rendoit encore plus effrayant : je ne sçavois à quel parti m'arrêter. Je cachai à Sophie , & j'aurois voulu cacher à moi-même que j'avois retrouvé St. Albou ; j'allois souvent le voir ; je lui portois à manger ; je pleurois sur ses fers ; c'étoit lui qui me consoloit ; il m'avoit qu'il n'avoit jamais passé de jours plus heureux , que ma compassion le retenoit à la vie , que j'avois changé sa prison en un lieu de délices , & il demandoit au ciel d'expirer en ma présence.

Mon amie un jour me surprit au moment que j'étois prête à m'ouvrir la prison du chevalier. Où allez-vous , me dit-elle ? Je lui répons avec emportement : réparer ce qu'a fait votre barbarie ; tenez , voyez. Je fais tomber les pierres : elle reconnoît Théodose ; elle apprend ses nouveaux revers , & elle verse des larmes avec nous.

Sophie cependant ne put s'empêcher de me faire des représentations. Eh quoi ! ma chere amie , me dit-elle , vous vous exposez l'un & l'autre à de pareilles épreuves !

Vous

Vous êtes-vous bien interrogés ? est-ce bien la pitié qui vous conduit ? ne cédez-vous qu'au desir de soulager un malheureux qui a besoin du secours de la compassion ? Euphémie, vous vous trompez tous deux ; jamais vous n'avez été plus proche de l'abîme. Mais la religion, lui répondois-je, ordonne-t-elle qu'on laisse mourir de misère & de faim un infortuné ? .. Sophie, c'est moi qui ai fait tous ses malheurs, & vous voulez que je l'abandonne ! .. — Non, je ne veux point que vous l'abandonniez : je veux que vous vous reposiez sur moi du soin d'adoucir sa malheureuse situation ; je tenterai tout pour lui être de quelque utilité : mais vous, si vous m'en croyez, si la religion vous parle encore, vous ne le verrez jamais. Et quand vous seriez assurée que cette démarche n'offenseroit pas le ciel, pensez-vous que vos entrevues avec Théodose puissent rester longtems cachées ? Envisagez-vous la rigueur des châtimens qui l'attendent, si l'on vient à découvrir que sa prison vous est ouverte ?

Ces dernières paroles de Sophie me troublerent plus que ses reproches & ses craintes sur ma piété chancelante ; je connus aisément que St. Albon étoit menacé d'un danger inévitable ; je ne m'arrêtai pas aux promesses de Sophie ; j'étois bien persuadée qu'elle feroit tous ses efforts pour obliger St. Albon : mais le sentiment qui m'enflammoit encore, ne me permettoit pas dans une telle circonstance, de m'en rap-

port

E 3

por-

porter à d'autre qu'à moi-même; c'étoit à moi de m'occuper du soin de secourir le chevalier.

J'imagine un projet; j'écris au supérieur de *** que je le priois avec instance de passer à notre couvent, & de m'accorder une demi-heure d'entretien: il se rend à mon invitation. Après m'être excusée sur la témérité de ma démarche, mon pere, lui dis-je, permettez que je vous parle à genoux; il m'interrompt: ma sœur, je ne souffrirai point... Je poursuis: oui, mon pere, je me jette à vos pieds comme à ceux de Dieu même; vous le représentez sur la terre, ce Dieu de bonté, de clémence: c'est donc à vous que j'ose avoir recours. Ce religieux, pénétré déjà de compassion, veut absolument que je me relève: je lui obéis, je m'affieds, & je lui fais un détail du triste enchaînement de mes disgraces; je n'obmets aucune circonstance; j'appuie sur l'horrible trahison qui nous avoit ensevelis l'un & l'autre dans le cloître. Cet homme respectable me paraît attendri. Mon pere, m'écriai-je, c'est donc au nom de l'humanité, au nom de la religion que je vous implore; j'attends de votre pitié qu'on retire de cet affreux séjour, l'infortuné Théodose, & qu'il soit remis au nombre de vos religieux. Je n'ignore point qu'il s'est accusé à vos yeux d'avoir tenté de me séduire, & de m'enlever à mon état: connaissez la vérité: c'étoit moi qui lui avois suggéré ce dessein sacrilège; c'est moi

moi qui lui ai fait oublier son devoir, l'honneur, Dieu même; un remords heureux m'a empêchée de le suivre dans les pays étrangers, quoique ce complot fût mon ouvrage; c'est donc moi qui suis la seule coupable, & qui mérite d'être punie. Mais que Théodose voye briser ses fers, & je me soumetts à tous les châtimens... Mon pere, (je retombe à ses genoux) me refuserez-vous cette grace? Je vous donne ma parole que jamais je ne reverrai Théodose; non, jamais je ne le reverrai; je ne lui écrirai même point; il ne sçaura pas si, après l'avoir retrouvé, cette séparation me coute la vie... Un repentir véritable l'a ramené aux autels; qu'il y trouve cette indulgence dont Dieu nous a donné l'exemple. Vous ne me répondez point... Si vous rejettez ma priere, je ne connais plus rien; j'irai, j'irai aux pieds du trône y porter mes larmes, mon désespoir; toute la terre sera instruite de mes faiblesses, de mes égarements.. tout apprendra que je suis criminelle; on me condamnera; je ne m'aveugle point, je ferai deshonorée: mais je souffrirai tous les opprobres, toutes les punitions, le deshonneur; je mourrai contente, si j'ai pu sauver ce que j'ai tant aimé (j'ajoute avec des sanglots) ce que peut-être j'aime encore.. Mon pere, me l'accorderez-vous, cette grace? Vous serez satisfaite, me répond ce religieux touché de ma douleur. Il y a peu de tems que je suis dans la maison; je

E 4

hais

hais ces rigueurs tyranniques si contraires à la pureté de notre morale; oui, Théodose fera libre. Mais vous m'assurez qu'il sent l'énormité de ses fautes, que vous ne vous verrez plus, que vous ne vous écrirez plus? — Je promets tout, tout, mon pere: qu'il vive, qu'il soit heureux, qu'il m'oublie, & que je meure!

Je cours à Sophie. — Partagez ma joie; j'arrache Théodose à sa prison; j'ai parlé: on m'accorde sa liberté .. Sophie, je ne le verrai plus: mais il me devra son bonheur. Pour moi, je ne veux plus m'occuper que de Dieu.

Je m'applaudissois de ma démarche; je goûtois un plaisir secret à m'être accusée pour justifier St. Albon. Et en effet, me disois-je, ne suis-je pas la première coupable? Si le chevalier ne m'eût point connue, qu'il ne m'eût point aimée, auroit-il trahi ses vœux? Malheureuse Euphémie! ne t'entretiens que du bonheur d'avoir rompu la chaîne de l'infortuné Théodose; oublie-toi, immole-toi; est-ce assez du sacrifice de ton cœur, de tes jours, pour acquitter tout ce que tu devois à ce funeste amour?

Je m'efforçois de recueillir le fruit de ce triomphe apparent. Une main inconnue me remet ce billet: „ Je n'ai pas joui long-
 „ tems de vos bienfaits, si l'on peut don-
 „ ner ce nom au service cruel que vous
 „ m'avez rendu; j'étois dans un cachot,
 „ courbé sous le poids des fers: mais je
 „ VOUS

„ vous voyois , je pouvois vous confier
 „ mes peines , vous effuyiez mes pleurs ,
 „ vous me disiez que je vous étois encore
 „ cher: je me suis vu enlever ce plaisir, le
 „ seul qui me retenoit à la vie; je n'ai pu
 „ supporter le jour, privé de votre présen-
 „ ce; au moment où je vous écris, je suis
 „ étendu sur le lit de mort. Constance ..
 „ dans ce moment terrible, mentirois-je à
 „ Dieu? il faut vous l'avouer: je n'ai ja-
 „ mais cessé de vous aimer; il est vrai que
 „ cet amour s'étoit épuré dans l'adversité
 „ & dans les souffrances. Souvenez-vous
 „ que le ciel m'avoit formé pour être vo-
 „ tre époux, si je l'offense ce ciel, c'est
 „ malgré moi; je lui en demande un sînce-
 „ re pardon: mais il faut que mon cœur ait
 „ perdu tout sentiment pour n'être point
 „ rempli de votre image. Puissè ma mort
 „ désarmer un Dieu irrité! Constance,
 „ joignez vos larmes & vos prieres aux
 „ miennes; c'est le dernier témoignage de
 „ générosité que j'attends de votre ame si
 „ compatissante. Adieu, adieu pour jamais.
 „ J'ai fait vos malheurs, me le pardonnez-
 „ vous? Je vois l'éternité s'approcher ..
 „ ô mon Dieu .. je me jette dans le sein
 „ de ta bonté!”

La mort de St. Albon fut en quelque for-
 te la mienne; je n'avois point été préparée
 à ce dernier coup: il m'accabla. Je n'exis-
 tois plus que par l'amitié de Sophie; elle
 seule retenoit le soufflé de vie qui me fai-

soit respirer. Cette amie infatigable redou-
bloit ses soins; elle recevoit dans son sein
le peu de larmes qui étoit resté dans mes
yeux presque éteints à force de pleurer.
Tous ces sacrifices ne suffirent point à la
justice de Dieu; il voulut appesantir son
bras vengeur, & ne me laisser aucune con-
solation sur la terre, pour me faire éprou-
ver qu'il est le seul que nous devons ai-
mer; oui, sans doute, il est le seul qui mé-
rite notre hommage, notre attachement,
tout notre cœur. Il m'avoit fait descendre
sur les premières marches du tombeau: il
acheva de m'y plonger. Sophie tombe ma-
lade; mon ame se réveille de son anéantis-
sement de douleur, pour être faisie de nou-
velles craintes; je sens encore que j'ai un
cœur capable d'aimer, susceptible de rece-
voir de nouvelles blessures. La maladie de
ma bienfaitrice devient dangereuse; enfin
tout ce qui m'intéressoit dans le monde,
mon amie, mon unique amie, mon seul
soutien, Sophie va mourir: elle fait écar-
ter nos compagnes, & me tient ce discours
qui sera toujours gravé dans ma mémoire:
Ne pleurez point, ma chere Euphémie,
réjouissez-vous plutôt avec moi d'une fin
qui nous est destinée à tous; je brûle d'é-
tre réunie à l'auteur de mon être; il a été
le digne objet de mes affections; je n'ai
vécu que pour l'aimer, que pour l'adorer;
je lui offre encore mon dernier soupir:
puisse-t-il l'agréer & me pardonner mes fau-
tes,

tes, en faveur de cette confiance sans bornes que j'ai en sa miséricorde ! Tout ce qui m'afflige, c'est que vous allez être privée d'une amie qui pouvoit vous être nécessaire ; j'ose dire plus, vous n'en trouverez point de plus tendre. Euphémie, je vous en conjure par les derniers transports de cette amitié qui vous fut chère, revenez entièrement à Dieu que vous avez si longtems abandonné ; que votre amour pour lui, votre résignation à ses volontés soient le prix de ma mort ! n'envifagez que ce ciel où doivent tendre tous nos vœux. Euphémie, voilà la source du bonheur ; il n'y en a point d'autre... Me promettez-vous bien de retourner à ce Dieu qui vous appelle ?

Sophie me tendit la main ; je ne pus que la serrer & la baigner de mes larmes. Enfin j'ai tout perdu, tout... Sophie n'est plus. Je la couvre encore de mes baisers, de mes pleurs ; je lui adresse encore mes gémissements & mes sanglots ; ses yeux où paraissoit briller une sainte confiance, étoient tournés vers le ciel ; tout son visage respiroit ce doux éclat, cette splendeur de l'heureuse immortalité, cette serénité inexprimable, le partage des âmes pures qui s'envolent dans le sein du Dieu qui les a créées.

Ma généreuse amie ne m'a point abandonnée ; sans doute je dois à ses prières l'adoucissement que j'éprouve dans mes peines ; mes dernières larmes ont moins d'amertu-

tume; la religion est venue auprès de moi prendre sa place; elle me tient lieu aujourd'hui de tout; je sens avec plaisir que je vais bientôt rejoindre mon amie... Parlerai-je de Théodose? ah! Seigneur, vous offenserois-je, si je desirois de le revoir dans l'azile du pur amour? ne lui auriez-vous point pardonné? mes pleurs, grand Dieu, ne vous auroient-ils pas désarmé?

Ma fille, vous voyez ce qu'il en coûte lorsqu'on est livré aux passions; le cloître est un lieu de tourments pour les ames infectées du levain terrestre: pour celles qui ont les vertus, la pureté, la ferveur de Sophie, c'est un séjour de félicité & de délices. Pénétrez-vous bien de la religion, ma chere enfant; soyez persuadée que fortifiée par ses principes, on n'a rien à désirer ni à craindre ici bas. Que sont les affections humaines près de l'amour divin! Déjà je ne vois plus la terre que comme un point dans l'infini, & je m'éleve à l'éternité.

L'autenticité de ces MEMOIRES recevra une nouvelle force des deux morceaux que j'ajoute ici. On y verra cependant que l'histoire n'est pas rendue aussi fidelement que je la publie d'après les originaux.

Le premier extrait est emprunté du Spectateur Anglais, Tom. II. Discours 40.

Le second est pris de la seconde partie du Tom. I. des Variétés curieuses & amusantes, &c.

Ex.

EXTRAIT DU SPECTATEUR AN-
GLAIS.

CONSTANCE étoit une jeune demoiselle d'un esprit & d'une beauté fort extraordinaires, mais assez malheureuse pour avoir un pere qui avoit acquis de grands biens par son industrie, & qui faisoit consister son bonheur à les posséder, ou plutôt à en être lui-même l'esclave. Théodose étoit le fils puîné d'un gentilhomme tombé en décadence, qui avoit de l'esprit, de l'éducation, du savoir & de la vertu. A l'âge de vingt ans, il eut le plaisir de se trouver pour la première fois avec Constance, qui étoit alors dans la quinzième année. Leurs maisons paternelles n'étoient qu'à peu de lieues l'une de l'autre; de sorte qu'il eut souvent occasion de la revoir ensuite, & que par les avantages de sa bonne mine & d'une conversation agréable, il fit une si profonde impression sur le cœur de la demoiselle, que le tems ne pût jamais l'effacer. D'ailleurs il n'étoit pas moins sensible lui-même aux charmes de Constance. Une longue habitude ne servit qu'à leur découvrir de nouveaux attraits, & à les animer d'une passion mutuelle qui influa sur tout le reste de leur vie. Mais au milieu des plaisirs innocens qu'ils goûtoient ensemble, il arriva par malheur que les deux peres devinrent ennemis irréconciliables, sur ce que l'un s'estimoit trop par sa naissance, & l'autre par ses richesses. Le pere même de Constance porta son animosité si loin, qu'il eut de l'aversion pour Théodose, lui défendit l'entrée de

Constance étoit. On a suivi la traduction qui est connue.

de son logis, & ordonna à sa fille de ne le plus voir, sous peine d'encourir son indignation. Il n'en demeura pas à cette démarche, & afin d'ôter à ces amants l'espérance dont ils se flattoient, qu'il pourroit arriver quelque conjoncture favorable qui aideroit à les réunir, il jetta les yeux sur un gentilhomme bien fait & riche, qu'il destina pour le mari de sa fille. Il n'eut pas plutôt pris ses mesures à cet égard, qu'il dit à Constance qu'il avoit dessein de la donner à un tel gentilhomme, & que les noces seroient célébrées un tel jour. Constance intimidée par l'autorité de son pere, & qui ne pouvoit rien alléguer contre un mariage si avantageux, en reçut la proposition avec un silence plein de respect, que son pere ne manqua pas de louer, puisqu'il sied toujours bien à une jeune fille en pareil cas. Le bruit de ce mariage pénétra bientôt jusqu'aux oreilles de Théodose, qui après un long tumulte de différentes passions qui s'éleverent alors dans son cœur, écrivit à sa maîtresse le billet suivant.

„ Il y a quelques années que je faisois tout
 „ mon bonheur de penser à ma chere Constan-
 „ ce : mais cela même fait aujourd'hui mon
 „ plus grand supplice. Faut-il donc que j'aye
 „ le chagrin de vous voir possédée par un au-
 „ tre ? Les ruisseaux, les prairies & les champs
 „ où nous avons eu de si longs & de si doux
 „ entretiens, me sont devenus insupportables ;
 „ la vie même est un fardeau que je ne
 „ puis soutenir. Puissiez-vous vivre longtems
 „ heureuse dans ce monde ! mais oubliez qu'il
 „ y ait jamais eu un tel homme que :

THEODOSE.

Ce

Ce billet fut rendu dès le soir même à Constance, qui s'évanouit en le lisant : mais elle eut bien de plus grandes allarmes le lendemain matin, lorsque deux ou trois messagers vinrent coup sur coup à son logis pour s'informer de Théodose qui étoit sorti de sa chambre environ minuit, & qu'on ne retrouvoit plus. La profonde mélancolie qui l'avoit saisi depuis quelque temps, faisoit tout craindre à son égard. Constance persuadée qu'il n'y avoit que le seul bruit de son mariage qui pût le réduire à quelque extrémité fâcheuse, étoit inconsolable : elle se reprochoit la trop grande facilité qu'elle avoit eue à y donner les mains, & regardoit son nouvel amant comme le meurtrier de Théodose. Elle résolut de s'exposer à toute l'indignation de son pere, plutôt que de consentir à un mariage qui lui paroissoit si criminel & si plein d'horreur. Le pere satisfait d'être délivré de Théodose, & de pouvoir garder son argent, ne se mit pas fort en peine du refus obliné de sa fille, & trouva les moyens de s'excuser auprès de son prétendu beau-fils qui n'avoit accepté ses offres que par des vues d'intérêt, sans que l'amour y eût aucune part. Constance ne chercha plus de remède à son mal, que dans la dévotion & les exercices de piété ; elle s'y adonna d'une telle maniere, qu'au bout de quelques années elle obtint une certaine tranquillité d'esprit, & qu'elle résolut de passer le reste de ses jours dans un cloître. Son pere fut si peu choqué de ce dessein, qui alloit à épargner sa bourse, qu'il y consentit de bon cœur, & qu'il la mena lui-même à une ville voisine, pour en voir l'exécution. Elle étoit alors dans la vingt-cinquieme année de son âge, & dans toute la fleur de sa beauté. D'ailleurs il y avoit ici un religieux qui étoit en grande réputation
par

par sa vertu & sa vie exemplaire; & comme les catholiques romains, qui se trouvent accablés sous le poids de quelque épreuve, s'adressent à leurs plus célèbres confesseurs, pour en obtenir des avis charitables, notre affligée voulut se confesser à ce bon religieux.

Mais revenons à Théodose, qui le même jour de son départ se rendit à un couvent de la ville où Constance alla demeurer ensuite, & qui après avoir exigé le secret de tous les peres; ce qu'on ne refuse pas en certaines occasions importantes; se fit de leur ordre, avec une ferme résolution de ne plus penser à sa maîtresse qu'il croyoit mariée à son rival depuis le jour fixé pour les noces. Plein d'ardeur pour se dévouer à la religion, il avoit si bien étudié, qu'il ne tarda pas à recevoir les ordres sacrés, & qu'en peu d'années il devint célèbre par la sainteté de ses mœurs, & les pieux sentiments qu'il inspiroit à tous ceux qui conversoient avec lui. C'étoit le saint homme que Constance avoit choisi pour être le dépositaire de ses plus secrètes pensées, quoiqu'elle ignorât son véritable nom, & qu'il n'y eût personne qui connût sa famille, que le seul prieur du couvent. Le gai, l'aimable Théodose portoit le nom du pere François, & il étoit si déguisé par sa longue barbe, sa tête rase & l'habit de l'ordre, qu'on n'auroit jamais trouvé l'homme du monde dans le vénérable religieux.

Un matin qu'il étoit enfermé dans son confessional, notre belle affligée vint se prosterner à son côté, & lui offrir l'état de son ame. Après lui avoir fait l'histoire d'une vie pleine d'innocence, elle ne put retenir ses larmes, quand elle vint à toucher ces endroits où il avoit eu lui-même tant de part. Je crains, lui dit-elle, que ma conduite n'ait causé la mort d'un hom-
me,

mé, qui n'avoit d'autre défaut que celui de mé trop aimer. Il n'y a que Dieu seul qui sache jusqu'à quel point je l'aimois, lorsqu'il étoit en vie, & quelle a été ma douleur depuis sa mort. Elle fit ici une pause, & leva ses yeux baignés de larmes vers le bon pere confesseur, qui étoit si ému de son triste récit, qu'à peine eut-il la force de lui dire d'une voix entrecoupée de sanglots & de soupirs, de vouloir continuer son histoire. Elle obéit à ses ordres, & au milieu d'un torrent de larmes, elle acheva de lui exposer tout ce qu'elle avoit sur le cœur. Le bon religieux sentit une si vive émotion de l'état où il voyoit sa pénitente, qu'il ne put arrêter le cours de ses larmes, & que dans les transports de son ame, la planche sur laquelle il étoit assis, s'agitoit sous lui. Constance, qui le crut touché de compassion envers elle, & pénétré d'horreur pour son crime, lui parla du vœu où elle étoit résolue de s'engager, comme d'une démarche capable d'expier ses fautes, & du seul sacrifice qu'elle pouvoit offrir à la mémoire de Théodose. A l'ouïe de ce nom qu'il n'avoit pas encore entendu prononcer depuis si longtemps, & à la vue d'une fidélité sans exemple, de la part d'une demoiselle qu'il croyoit depuis bien des années, entre les mains d'un autre, le bon pere, qui s'étoit déjà un peu affermi, éclata de nouveau, & fondit en larmes. Au milieu des intervalles de sa douleur, à peine avoit-il la force d'exhorter sa pénitente accablée sous le poids de son affliction, à prendre courage, & à se consoler, de lui dire que ses péchés lui étoient pardonnés, que son crime n'étoit pas si grand qu'elle se l'imaginôit, qu'elle ne devoit pas s'affliger outre mesure. A la faveur de ces courtes périodes, il se remit assez bien pour lui donner l'absolution dans les

formes , & la prier de revenir le lendemain , afin qu'il l'encourageât à exécuter ses pieuses intentions , & qu'il lui départît de salutaires avis à cet égard. Constance se retira pleine d'un nouveau zèle , & ne manqua pas de se rendre le jour suivant auprès de son directeur. Théodose qui s'étoit muni de bonnes & saintes pensées , propres à cette occasion , anima sa pénitente le mieux qu'il lui fut possible , à remplir tous les devoirs de la vie religieuse qu'elle vouloit embrasser , & à bannir de son esprit ces craintes mal fondées qui le tirannisoient , avec promesse de lui donner de tems en tems ses avis charitables , d'abord qu'elle auroit pris le voile. Les regles , ajouta-t-il , de nos différents ordres , ne permettent pas que je vous aille voir : mais comptez que je me souviendrai toujours de vous dans mes prieres , & que je vous instruirai souvent par mes lettres. Marchez avec joie dans la glorieuse carrière qui vous est ouverte , & vous trouverez bientôt cette paix & cette satisfaction de l'ame , que le monde ne sauroit donner.

Constance fut si animée par le discours du pere François , qu'elle fit son vœu dès le lendemain. D'abord qu'on eut achevé toutes les cérémonies de sa réception , pour suivre la coutume , elle se retira dans son appartement avec l'abbesse.

Celle-ci informée dès la nuit précédente de tout ce qui s'étoit passé entre le pere François & sa novice , remit à la dernière un billet de l'autre , qui lui écrivoit en ces termes : „ Pour
 „ vous faire goûter les prémices de ces joies
 „ & de ces consolations que vous devez attendre de la vie que vous venez d'embrasser , je
 „ dois vous avertir que ce Théodose dont vous
 „ déplorez la mort , est encore en vie , & que
 „ le

„ le pere à qui vous vous êtes confessée, étoit
 „ autrefois ce Théodose que vous plaignez tant;
 „ Le mauvais succès de nos amours nous atti-
 „ rera plus de bonheur que nous n'en aurions
 „ pu espérer de leur réussite. La Providence a
 „ disposé de nous pour notre avantage, quoique
 „ ce n'ait pas été selon nos desirs. Oubliez
 „ que Théodose fut au monde; mais souvenez-
 „ vous qu'il y a un homme qui ne cessera de
 „ prier Dieu pour vous en qualité du P.
 „ FRANÇOIS.”

Constance, qui à la vue de ce billet, réfléchit sur le ton de voix, les manieres & l'émotion de son confesseur, ne manqua pas d'y trouver d'abord Théodose. Après avoir pleuré de joie: c'est assez, dit-elle, Théodose est en vie; je passerai le reste de mes jours en paix & sans aucun chagrin.

Toutes les lettres que le pere lui écrivit ensuite, sont gardées dans le monastere où elle résidoit, & l'on en fait souvent la lecture aux jeunes religieuses, pour leur inspirer la vertu, & de bonnes résolutions. Il y avoit dix années ou environ que Constance étoit ici, lorsqu'une fièvre maligne y survint qui emporta une infinité de gens, au nombre desquels se trouva Théodose. Sur le point de mourir, ce bon pere lui envoya sa bénédiction, conçue en des termes fort tendres: mais attaquée alors du même mal, elle étoit déjà en délire & hors d'état de la recevoir. Peu de jours après, Constance eut un de ces bons intervalles qui précèdent d'ordinaire la mort dans les maladies de cette nature: desorte que l'abbessé avertie par les medecins qu'elle n'en pouvoit pas revenir, lui dit que Théodose venoit de la devancer, & que, dans ses derniers momens, il lui avoit envoyé sa bénédiction. Constance la reçut avec

un plaisir extrême, & supplia l'abbessé de permettre qu'elle fût enterree auprès de Théodose. Mon vœu, ajouta-t-elle, ne s'étend pas au-delà du tombeau, & je me flatte que ma demande ne scauroit le violer. Elle mourut bientôt après, & on lui accorda sa requête.

On voit encore aujourd'hui leurs tombes avec une courte inscription latine gravée au-dessus, où il est dit mot pour mot: „ Ici reposent les „ corps du pere François & de la sœur Con- „ stance. Ils s'aimoient durant leur vie, & la „ mort ne les a point séparés.”

EXTRAIT DES VARIÉTÉS CURIEUSES ET AMUSANTES.

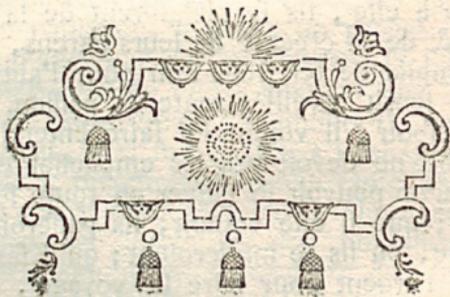
UNE demoiselle G**, Bretonne, fut aimée par un gentilhomme de son pays qui n'étoit pas riche. La mere, pour détourner cette inclination naissante, prétextua un procès qui l'obligeoit d'aller à Paris, & emmena sa fille avec elle: mais comme elle s'aperçut que l'absence n'avoit point éteint les amours de nos deux jeunes gens, elle mit sa fille à l'abbaye S. Antoine, & la recommanda à une tante de la demoiselle qui y étoit religieuse. On commença par intercepter les lettres que nos amans s'écrivoient; ensuite on fit accroire que le jeune homme étoit tombé malade; quelque tems après on annonça sa mort: mais ce fut avec mille apparences de mystère, & en se servant d'une tierce personne; de sorte que la jeune demoiselle ne put douter de la perte qu'elle avoit faite. Mêmes intrigues furent employées auprès du jeune homme, qui croyant sa maîtresse morte, se fit capucin.

Cependant la tante insinua à Mlle. G** que Dieu l'appelloit à lui; le chagrin plutôt que la rai-

raison la détermina : elle prit l'habit ; elle pouvoit avoir alors vingt-deux ou vingt-trois ans.

Dix ans s'étoient déjà écoulés, lorsqu'on demanda un confesseur extraordinaire pour le couvent ; notre capucin fut nommé. Mlle. G** vint à son tour au confessionnal ; elle lui confia ses chagrins ; il trouva quelque conformité entre ses aventures & celles de sa pénitente : il lui demanda s'il pourroit la voir au parloir ; elle y consentit. Dès la première entrevue, comme il parloit plus haut qu'au confessionnal, sa voix la surprit ; elle l'examina, & lui avoua qu'elle lui trouvoit beaucoup de ressemblance avec un gentil-homme qu'elle avoit connu en Bretagne ; il lui dit que non-seulement il lui ressembloit, mais qu'il étoit ce même gentil-homme qui, sur un faux rapport de sa mort, s'étoit fait capucin. La fille s'évanouit, & étant revenue à elle, ils se plaignirent de la supercherie & de la cruauté de leurs parens, en termes remplis de tendresse l'un pour l'autre. Le capucin sentit réveiller toute sa passion. Dans son désespoir, il voulut lui faire entendre que leur habit ne devoit pas les empêcher de s'aimer ; qu'on pouvoit se sauver en toute sorte de religion ; que si elle vouloit, ils passeroient en Hollande, où ils se marieroient ; qu'il favoit où trouver l'argent pour faire le voyage, & que comme il étoit savant, il n'en manqueroit pas dans le pays. Sa malheureuse maîtresse aussi touchée, mais plus ferme que lui, détourna cette illusion ; elle lui représenta qu'il ne falloit pas se servir pour se damner, des moyens que Dieu leur avoit ménagés pour les attirer à lui. Le capucin insista plusieurs fois, & enfin au désespoir de ne pouvoir réussir, il se déroca un beau jour, & passa en Hollande. On n'a point eu depuis de ses nouvelles.

Cependant Mlle. G** tomba en langueur ; la jaunisse lui prit : mais comme elle avoit la voix fort belle, & quelques intervalles de gaicté, pendant lesquels elle étoit fort amusante, madame l'abbessè de ** la demanda, elle y fut quelque tems : mais les manieres un peu libres de cette abbessè lui déplurent ; elle lui fit quelques remontrances sur ce qu'elle la faisoit travailler à des ouvrages qui n'avoient aucun rapport à la sainteté de sa retraite, & sur ce qu'elle étoit souvent à la grille avec de jeunes gens ; enfin elle s'en retourna à S. Antoine, où accablée de chagrins & de maladies, elle mourut vers l'an 1715, âgée de 45 ans.



LETTRE DE L'AUTEUR
A L'OCCASION DU DRAME
D' E U P H É M I E.



LETTRE DE L'AUTEUR
A L'OCCASION DU DRAME
D'EUPIEMIE

11





LETTRE DE L'AUTEUR

A L'OCCASION DU DRAME
D'EUPHEMIE.

JE vous envoie, mon ami, un Drame
composé encore dans ce genre, que
j'ai eu le faible avantage d'entrevoir.
Incertain du mérite de l'exécution, je
voudrois ménager du moins quelques
ressources à ma vanité, en vous expo-
sant le plan de ma pièce tel que je l'ai
conçu ; c'est au génie à favoriser & à
cultiver un genre si intéressant : je ne
doute pas même qu'il ne produise dans
la suite une infinité de beautés dramati-
ques, & qu'il ne recule les bornes trop
resserrées de notre scène ; je vois déjà
avec satisfaction qu'il est accueilli com-
me une nouvelle source de plaisir pour
les âmes sensibles, & en effet il me pa-
raît un des plus heureux résultats des
arts d'imitation. On pencheroit à croi-
re que la douleur est l'état de la nature
humaine, & que la joie n'en est qu'une
sensation momentanée. L'art de la poë-

Le genre
sombre.

sie & celui de la peinture, suivant un de
 nos plus judicieux écrivains, * ne réu-
 nissent jamais les suffrages, que lorf-
 qu'ils ont réussi à nous affliger. Interro-
 gez la personne la moins éclairée: rare-
 ment retournera-t-elle admirer une gal-
 lerie composée de Teniers, & elle ne
 se lassera point de revoir les tableaux
 sombres & vigoureux de Rembrandt. Les
 images de batailles, de morts, s'empa-
 rent de notre ame; deux peintres an-
 ciens, Nicomachus & Théon, avoient
 peint Medée se souillant du meurtre de
 ses enfants, & Oreste enfonçant le poi-
 gnard dans le sein de Clytemnestre. Le
 spectacle d'un torrent qui se précipite à
 grand bruit du haut d'un rocher escarpé
 & qui roule avec lui des arbres déraci-
 nés, des débris, nous affectera beau-
 coup plus que la vue d'un ruisseau
 qui coule mollement dans une prairie
 émaillée de fleurs; la profondeur d'une
 nuit qui n'est éclairée que par les étoi-
 les, excitera en nous un recueillement
 que n'y feront point naître un beau
 jour, un ciel serein; nous quitterons
 souvent des promenades agréables, pour
 aller nous enfoncer dans la solitude d'un
 parc sauvage. Demandez aux libraires
 s'ils

* Un de nos plus judicieux écrivains, L'Ab-
 bé Du Bos, &c.

s'ils ne vendent pas vingt tragédies contre un exemplaire d'une comédie ; assurément Racine a plus de lecteurs que Moliere, & peut-être a-t-il fallu plus de talent à ce dernier pour créer & perfectionner ses chefs-d'œuvres. Transportons-nous dans nos places publiques : quel est le secret des charlatans adroits pour attrouper & retenir la populace autour de leurs tréteaux ? ils détonnent des espèces de romances lamentables, plutôt que de chanter des vaudevilles divertissans. Il n'y a pas jusqu'aux enfans qui ne préfèrent le récit d'aventures tragiques à des contes qui les fassent rire. Shakespeare est redevable sans doute à l'emploi de ce genre ténébreux de la haute réputation qu'il a chez nos voisins : voilà ce qui les rend indulgens pour ces irrégularités monstrueuses que nous lui reprochons avec tant de sévérité. On remarque à Londres que, lorsqu'on joue des pièces de ce pere du théâtre anglais, il regne dans la salle un silence imposant ; tant cet homme de génie a connu l'art de se rendre maître des ames profondes & mélancoliques de ses compatriotes ! On a publié depuis Shakespeare des drames plus corrects, plus élégans, où les regles sont moins blessées : pourquoi n'ont-ils pas eu le même succès ? c'est qu'il leur manque cette *couleur noire* dont le sentiment emprunte une force

& une vie que l'esprit seul & l'entente des regles ne sçauroient lui donner. Le Dante a mis bien plus de talent dans ses chants de l'Enfer que dans ceux du Purgatoire & du Paradis. Ne seroit-on point fondé à penser que les hommes en général peuvent s'appliquer ce que Pétrarque disoit de lui:

Lagrimar sempre è'l mio sommo diletto?

Le plaisir de répandre des larmes auroit-il une douceur, que n'ont point les autres voluptés? Je l'ai observé: cette tristesse si chere, surtout à la jeunesse dont l'ame neuve reçoit avidement les premieres impressions, ne peut que nous porter à la vertu; tout ce qui nous fait sentir notre cœur, nous oblige en quelque sorte à devenir plus humains, à nous approprier davantage les plaisirs ou les peines d'autrui, & cette espee d'élan hors de nous-même, nous y ramene toujours plus attendris, & nous dispose conséquemment à devenir meilleurs.

Le genre *sombre* a aussi une qualité distinctive que l'on doit mettre au rang des plus puissants ressorts de l'art dramatique: il emporte avec soi la nécessité absolue d'approfondir les traits, de bannir les accessoires, qui tuent presque toujours le sujet; l'ombre qu'il y répand, rend la lumiere plus vive, & fait

fait fortir les caractères avec plus de vigueur ; il prête au pathétique de l'énergie , & décide les grands mouvements. Si Corneille, dont le génie étoit si vaste, eut fortifié de cette teinte le genre admiratif, la clémence d'Auguste auroit encore eu plus d'éclat, & Louis XIV eut été déterminé à pardonner à M. de Lausun. Il est étonnant que Racine rempli de la lecture des Grecs, ait négligé ce moyen dans sa tragédie des Frères ennemis. Ce drame ainsi traité, eut certainement excité plus d'intérêt, & il auroit produit un effet terrible.

J'ai essayé, dans EUPHEMIE, de rendre cette partie théâtrale plus touchante & moins lugubre que dans COMMINGE, plus analogue à la tendresse d'une femme qui conserve jusque dans l'égarement de sa passion, cet esprit de douceur dont l'amour tire un nouveau charme.

Je ne me lasse point de présenter le tableau imposant des combats de l'humanité & de la religion ; je suis persuadé plus que jamais que ce choc de mouvements contraires, est une source inépuisable de ces situations qui nous transportent, & fixent notre étonnement. Descendons dans notre cœur : nous y surprendrons un desir impatient d'étendre la sphère trop étroite des objets qui frappent nos sens, & qui ré-

Les combats de la religion & de l'humanité, source des grands effets dramatiques.

paiss-

paissent notre curiosité. Nous sommes dominés par une secrète impulsion dont la cause nous est inconnue, & qui nous porte sans cesse à nous faire plus grands que nous ne sommes ; voilà l'origine des fées, des génies, des enchanteurs, de ces géants attaqués par des hommes d'une taille ordinaire. Nos livres sacrés nous fournissent des exemples de l'attrait qu'ont pour nous ces peintures furnaturelles. Jacob luttant contre une Intelligence céleste, nous imprime une idée qui enorgueillit notre être, & nous fait jouir en quelque sorte d'une supériorité interdite à l'humanité. On se plaît à voir les héros d'Homère se mesurant avec les dieux ; l'audace sacrilège d'Ajax nous cause de l'admiration ; c'est cette hardiesse au-dessus de l'humain, qui rend Turnus plus intéressant qu'Enée ; Prométhée enchaîné sur le Caucase, insultant à Mercure au milieu de ses tourments, & ensuite écrasé de la foudre qu'il voit éclater, sans baisser les yeux, laisse dans notre ame une image sublime. Il est vrai que la raison *géométrique* réproûve ces fictions qu'a créées un heureux enthousiasme, & qu'elles lui paraissent gigantesques : mais qu'est-ce que le compas d'une philosophie mal entendue, ne resserre & ne détruit point ? Osons le dire : notre nation en acquérant des lumières *métaphysiques*, a perdu à l'extinction de cet esprit

esprit de chevalerie qui enflait le courage, & se figuroit sans cesse des paladins à combattre. Jamais peuple n'a poussé plus loin que les Egyptiens (*), le goût de ces monuments de grandeur qui ennoblissent & exhaussent l'imagination; l'aspect seul de leurs tombeaux, de leurs pyramides, devoit leur inspirer

(*) *Les Egyptiens.* Il est fâcheux que les ouvrages de littérature de ces législateurs du monde n'aient point eu le sort de leurs pyramides, & qu'ils ne se soient pas transmis jusqu'à nous. Leurs poésies surtout devoient être admirables, & pleines d'images; ils respiroient encore le charme des premiers beaux jours de la nature; ils avoient plus de tableaux sous les yeux, & étoient emportés par plus d'enthousiasme; leurs mœurs étoient plus douces, plus simples que les nôtres; l'hospitalité, la candeur, la vie pastorale: quelles sources de beautés poétiques! Le luxe, l'abus de la société & la fausse philosophie ont détruit parmi nous tout ce qui est du ressort du sentiment. Gessner n'auroit pas composé ses charmantes Idylles, s'il eut vécu dans le fracas de Paris. Ce choc continuel de tant d'esprits différents, étend, j'en conviens, les progrès de ce qu'on appelle goût, fournit plus de matière au raisonnement: mais il entraîne avec soi la mort du génie; & les couleurs primitives se partagent dans une infinité de nuances qui n'ont plus de caractère.

rer une élévation de sentiments que né
 scauroient avoir des hommes entourés
 d'images petites & mesquines, & qui
 s'emprisonnent dans des habitations
 conformes à la faiblesse, & pour ainsi
 dire à l'épargne de leur existence. Nous
 promettons-nous dans une vaste forêt:
 nos idées semblent s'aggrandir & domi-
 ner avec ces chênes majestueux, dont
 le sommet va se cacher dans les nues.
 Parcourons-nous des bosquets, des jar-
 dins symétrisés: nous nous rapetissons
 avec ces arbuttes mutilés par le ciseau
 de l'art, & nos pensées prennent, sans
 que nous nous en apercevions, la con-
 trainte de ces grâces concertées si infé-
 rieures aux beautés fortes & libres de
 la nature. Les anciens adorateurs du
 feu bâtissoient leurs temples sur des
 montagnes, & les bois sacrés où nos
 Druides avoient établi le siege de leur
 religion, étoient d'une hauteur immen-
 se. C'est une expérience démontrée que
 nous dépendons de ce qui nous envi-
 ronne, & que le physique a de l'empire
 sur l'intellectuel. J'imagine donc
 qu'on ne scauroit présenter une attitu-
 de plus fière que celle d'un personnage
 en proie aux passions humaines, & qui
 se débat, si l'on peut parler ainsi, sous
 l'ascendant impérieux de la religion.
 EUPHE'MIE, contrainte par son de-
 voir & par le ciel d'étouffer son amour,
 doit émouvoir en sa faveur, & attacher
 nos

nos regards bien plus qu'une femme dont la condition libre semble lui permettre de disputer moins avec ses penchans.

Je me suis efforcé de donner à ce rôle une *plénitude* dont on trouve en général peu d'exemples dans notre théâtre moderne. C'est cependant avec cette profusion que doit s'exprimer le désordre fécond d'une ame passionnée; on aime à voir s'ouvrir un cœur fatigué de retenir une abondance de sentimens qui le surchargent; on le suit dans ses développemens; on se pénètre de ses transports. C'est ainsi que l'inimitable Richardson sçait nous rendre propre tout ce qu'il fait ressentir à Clarisse; nous ne perdons pas un seul de ses mouvemens, nous sommes étonnés d'appercevoir à la fin de l'ouvrage que tous ces détails, qui d'abord ont pu nous paraître superflus & minutieux, étoient autant de fils nécessaires qui correspondent à l'ensemble du roman. Je ne cesserai de m'en plaindre: l'esprit est venu nous appauvrir, & il traîne presque toujours à sa suite la froideur & la médiocrité. Si Corneille revenoit parmi nous, nous le verrions forcé d'élaguer & d'amaigrir la plupart de ces scènes *pleines*, où le génie a répandu toutes ses richesses.

A l'égard des caractères, j'ai cherché, autant que je l'ai pu, à leur donner

Nos scènes trop éparpillées.

Des caractères.

ner de la vérité. C'est cet avantage que l'on remarque surtout dans les personnages de Corneille, & voilà d'où naît cette supériorité de dialogue qui distingue à un degré si éminent ce grand homme des autres écrivains de son genre; il prête à chacun de ses héros la façon de penser, & l'expression qui lui sont propres. Rodrigue enflammé d'amour, & qui joint aux transports de sa passion cette exaltation de bravoure attachée à la nation Espagnole, s'écrie:

Paraissez, Navarrois, Maures & Castillans,
Et tout ce que l'Espagne a nourri de vaillants. (*)

Ho-

(*) *Paraissez Navarrois, &c.* J'ai entendu de ces *discoureurs ingénieux* qui prétendoient que Corneille avoit fait de Rodrigue une espece de rodomont qui n'est point dans la nature. Voilà ce que c'est que d'ignorer les caractères, & de vouloir toujours demeurer *français*! Il y a lieu de présumer que la délicatesse de ces critiques avoit engagé nos comédiens à supprimer ces deux vers qui peignent si bien un héros Espagnol: nous sommes redevables à M. de Voltaire de leur rétablissement. Selon les apparences, ce sont les mêmes censeurs qui se plaignoient de ce que Lufignan avoit un ton de *radoteur devot*, comme si un vieillard renfermé en prison depuis vingt ans, & martyr de la religion de ses peres, ne devoit pas avoir cette effusion de sen-

Horace déploye toute la férocité de son caractère dans ce vers :

Albe vous a nommé : je ne vous connais plus. (*)

Et

sentiment; c'est peut-être le plus beau caractère que M. de Voltaire ait créé. Il faut renvoyer à la lecture d'Homere ces gens d'un goût si difficile : ils y verront comment parlent Nestor, Laerte, &c. Ils peuvent aussi consulter Horace dans son art poétique :

- „ Intererit multum, Davus ne loquatur, an heros,
 „ Maturus ne senex, an adhuc florente juventâ
 „ Fervidus, an matrona potens, an sedula nutritrix
 „ Mercator ne vagus, cultor ne virentis agelli, &c.

(*) *Albe vous a nommé, &c.* La Motte qui met de l'esprit partout, s'est avisé d'en donner à Corneille dans une circonstance où il paraît n'avoir cédé qu'au transport du génie. Baron prononçoit avec un reste d'attendrissement :

Albe vous a nommé, je ne vous connais plus.

Et La Motte en applaudissant à la finesse du comédien, ajoute que Corneille lui-même en fut surpris, & en félicita Baron. J'ai peine à croire l'anecdote; ce n'étoit pas certainement là le sens dans lequel Corneille avoit fait ce vers; son génie le servoit trop bien pour descendre à cette petite délicatesse; un homme furieux, si l'on peut le dire, de l'amour de la patrie,

Et Curiace à son tour fait éclater le sien dans cette répartie si touchante :

Je vous connais encore, & c'est ce qui me tue.

Sertorius dit de lui avec une hauteur qui sied si bien au vrai courage :

Rome n'est plus dans Rome ; elle est toute où je suis.

César qui aux yeux des Romains feignoit de ne pas affecter la souveraine puissance, répond à Ptolomée qui l'invite à monter au trône :

Connaissez-vous César pour lui parler ainsi ?

M. de Voltaire met dans la bouche de Mahomet ce vers qui décele toute la fierté de son caractère :

C'est le faible qui trompe , & le puissant commande.

J'aurois désiré profiter mieux de ces grands modeles. Tout ce que j'ai pu faire, c'est de ne point perdre la nature de vuc. EUPHE'MIE est déchirée par un amour qu'elle a peine à vaincre ; ses remords sont aussi sinceres que sa tendres-

Caractere
d'EUPHE'MIE.

qui dans la fuite tue sa sœur de sang froid, doit prononcer ce vers avec toute la férocité d'un Romain enthousiaste.

dressé; elle est précisément dans cette situation si bien exprimée par Horace:

Video meliora, proboque:

Deteriora sequor.

Elle a de la bonne foi jusque dans ses fautes. Je me suis toujours ressouvenu que j'avois à peindre une femme, c'est-à-dire une ame plus susceptible d'impressions que celle d'un homme. EUPHE' MIE est frappée de terreur à l'aspect de cette tombe qui s'ouvre sous ses pas; elle ne doute point que ce ne soit un miracle, tandis que THE' OTIME, moins effrayé, s'impose, sans autre raison que le devoir de l'honnête homme, la loi de se séparer pour jamais de son amante. Ce sont ces nuances imperceptibles pour bien des yeux, qui différencient à l'infini les caractères, & qui y jettent cette variété dont la nature nous présente par-tout le magnifique tableau. Quelques gens du monde, de ces ames émoussées par l'abus de la société & des faux plaisirs, ou que leur impuissance & leur féchèresse empêchent de se livrer à la vivacité du sentiment, pourront trouver trop d'agitation & de violence dans le rôle d'EUPHE' MIE. Mais j'ai déjà prévenu leurs objections, en remarquant jusqu'à quel point la retraite enflamme la sensibilité. Qui a jamais aimé comme Héloïse? C'est bien des personnes isolées qu'on

qu'on peut dire que la moindre étincelle suffit pour produire un grand embrasement :

Chiusa fiamma è più ardente.

Une sombre imagination les tourmente sans cesse, leur montre la privation beaucoup plus cruelle qu'elle n'est en effet, & leur présente une nature factice, qui, pour ainsi dire, se réalise en leur faveur; leur existence est une guerre perpétuelle; & que ces secouffes sont vives, que ces combats sont terribles, lorsque l'honneur & la piété se réunissent pour réprimer ces penchants qui les maîtrisent! Le triomphe d'EUPHEMIE est d'autant plus éclatant, qu'il lui a coûté plus d'efforts; il honore à la fois la nature & la religion, & ce personnage seroit moins touchant, & peut-être moins vertueux, s'il avoit moins combattu.

Caractere
de ME'
LANIE.

ME'LANIE a une dévotion éclairée & onctueuse. Ce sentiment prend la teinte des caractères: assurément la dévotion de Bossuet n'avoit point la douceur, & si on peut l'ajouter, la tendresse de celle de Fenelon. Le désespoir ou l'aveuglement n'ont point conduit ME'LANIE dans le cloître; son attachement pour l'état qu'elle a embrassé, est motivé & réfléchi; elle a senti de bonne heure le peu de vérité de tout ce qui excite & flatte nos desirs.

Les

Les passions , ce besoin du cœur humain , sont venues l'agiter ; elle s'est livrée à ce doux attrait : mais qu'elle l'a épuré & ennobli en concentrant tous ses vœux , toute son ame dans ce transport sublime qui l'éleve à l'amour de l'Être suprême ! Ecartons toute idée de piété , & ne consultons que la saine philosophie : n'est-il pas aisé de s'apercevoir du peu de solidité des affections terrestres ? où sont les amitiés désintéressées & constantes , les plaisirs véritables , les fortunes qui ne soient pas soumises à des revers ? où est le bonheur réel ? envain le demanderions-nous à tout ce qui nous entoure ; & dans nos malheurs , qui accourt nous consoler , quand tout nous abandonne , & nous laisse au vuide affreux de nous-mêmes ? quelle main est empressée à esfuyer nos larmes ? qui nous soutient dans les horreurs de la pauvreté , spectacle si effrayant pour le monde ? quel est enfin l'ami (*) que nous trouvons
 tou-

(*) *Quel est enfin l'ami, &c.* Il n'est point de langue où ne se trouve cette exclamation : *ô mon Dieu !* point de peuple chez qui un homme que la calomnie opprime , ou un pere & une mere qui sont privés de leurs enfants , ne levent les yeux au ciel , & ne forment dans leur douleur une aspiration secrète vers l'Être suprême. Est-ce en un

toujours prêt à nous recevoir, à nous entendre, à verser des soulagements dans notre ame affligée? ai-je besoin de le dire? il n'y a que l'idée de Dieu qui puisse nous faire supporter la vie; c'est devant cette grande image que s'évanouissent tous les autres objets aux yeux même du *raisonneur* qui apprécie tout sans le secours de la religion. Le caractère de M^E LANIE pourra donc plaire également aux personnes pieuses, & à celles qui se bornant à réfléchir d'après la sagesse humaine, n'ont pas le bonheur de joindre la dévotion à leurs autres vertus; l'amie d'EUPHÉMIE malgré ce noble détachement qui la porte sans cesse vers le ciel, n'en remplit pas moins les devoirs de l'humanité; je la représente ouvrant toujours son sein aux pleurs d'une infortunée que sa passion tyrannise, plus prompte encore à lui donner des secours, que des conseils, indulgente pour autrui, quand

mot la sagesse humaine qui a le courage d'exercer la commisération envers un malheureux criminel, de mêler ses pleurs aux siens, de le conduire au supplice, d'en partager en quelque sorte les horreurs? C'est au lit de mort que nous sentons véritablement qu'il est nécessaire de se remplir de la grande pensée d'un Dieu, & que toutes les autres ne sont que de frivoles illusions.

quand elle s'arme de sévérité contre elle-même, plaignant dans son amie des faiblesses qu'elle ne se pardonneroit point. Je pense avoir faisi le véritable esprit de la dévotion, & je ne dissimulerai pas que ce personnage est celui que j'ai pris le plus de plaisir à créer après le rôle du P. Abbé dans COMMINGE.

Il falloit qu'à côté du tableau où sont exposées toutes les vertus qui forment la vraie piété, il y en eût un autre qui montrât les abus de la dévotion; j'ai donc négligé (*) cette espece de

Caractere
de CE-
CILE.

re-

(*) *J'ai donc négligé.* Je n'ai pas prétendu donner un contraste bien décidé; CE-CILE est plutôt une dévote sévère, qu'une fausse dévote, & je crois avoir établi ce caractère sur les principes que nous a tracés un homme de génie. „ Ce qui donne, „ dit-il, le plus d'éloignement pour les „ dévots de profession, c'est cette âpreté „ de mœurs qui les rend insensibles à l'humanité; c'est cet orgueil excessif qui leur „ fait regarder en pitié le reste du monde: „ dans leur élévation, s'ils daignent s'ab- „ baisser à quelque acte de bonté, c'est „ d'une manière si humiliante! ils plaignent „ les autres d'un ton si cruel! leur justice „ est si rigoureuse! leur charité est si dure! „ leur zèle est si amer! leur mépris ressem- „ ble si fort à la haine, que l'insensibilité „ même des gens du monde est moins

regle, prescrite par le goût, & que je me suis imposée à moi-même, qui consiste à ne pas offrir sur la scene des oppositions trop marquées; l'art paraît à découvert dans ces contrastes; mais j'ai imaginé qu'on me jugeroit avec indulgence, en faveur des traits heureux qui pourroient résulter de ces deux portraits rapprochés; les sentiments que j'ai prêtés à CÉCILE ne sont point outrés; le seul reproche que j'aye peut-être à me faire, est de n'avoir point appuyé encore assez le pinceau. Je suis fâché de le dire: j'ai connu une infinité de faux dévots plus durs que n'est CÉCILE, & par malheur pour l'humanité, j'en ai rencontré bien peu qui ressemblassent à MÉLANIE. Les premiers éléments des arts sont l'expérience. On m'objectera que ces faux dévots ne parlent pas ainsi; ils peuvent être plus mesurés, plus sages dans leurs expressions. Mais qu'est-ce que l'art dramatique? la représentation exacte des

„ barbare que leur commiseration; l'amour
 „ de Dieu leur sert d'excuse pour n'aimer
 „ personne; plus ils se détachent des hom-
 „ mes, plus ils en exigent; on diroit qu'ils
 „ ne s'élevent à Dieu que pour exercer
 „ son autorité sur la terre.” Qu'on dise,
 „ après ce portrait, que le caractère de CÉ-
 „ CILE est trop dur.

des divers mouvements qui nous agitent. Un auteur de théâtre arrache le masque, fouille dans l'ame, en saisit les plus sombres replis; c'est un savant anatomiste qui apporte sous nos yeux les fibres les plus déliées du cœur humain; c'est un machiniste ingénieux, qui trahit en quelque sorte son secret, & découvre le jeu des ressorts qu'il fait agir; le poëte met dans la bouche de ses personnages ce qu'ils se contentent de penser dans la société; c'est par cette fidélité à décomposer l'homme, & à montrer le mécanisme des passions, que la scène peut contribuer à la réformation des mœurs. Où trouve-t-on des scélérats qui laissent éclater la manœuvre de leur méchanceté, comme on nous les représente dans nos meilleures tragédies? Mathan a-t-il jamais pu dire:

J'approchai par degré de l'oreille des rois.

J'étudiai leur cœur; je flattai leurs caprices;

Je leur femai de fleurs le bord des précipices.

Près de leurs passions, rien ne me fut sacré;

De mesure & de poids je changeois à leur gré.

Autant que de Joad l'inflexible rudesse,

De leur superbe oreille offenoit la mollesse :

Autant je les charmois par ma dextérité,

Dérobant à leurs yeux la triste vérité,

Prêtant à leurs fureurs des couleurs favorables,

Et prodigue surtout du sang des misérables!

A-t-il

A-t-il pu ajouter en parlant de Dieu
dont il a quitté le culte:

Heureux ! si sur son temple achevant ma ven-
geance,
Je puis convaincre enfin sa haine d'impuissance,
Et parmi le débris, le ravage & les morts,
A force d'attentats, perdre tous mes remords !

Phocas dans Héraclius expose lui-
même tous les chagrins qui dévorent
un usurpateur jusque sur le trône :

Mille & mille douceurs y semblent attachées,
Qui ne sont qu'un amas d'amertumes cachées;
Qui croit les posséder, les sent s'évanouir,
Et la peur de les perdre empêche d'en jouir.
Surtout qui, comme moi, d'une obscure naissance,
Monte par la révolte à la toute-puissance,
Qui de simple soldat à l'empire élevé,
Ne l'a que par le crime acquis & conservé.
Autant que sa fureur s'est immolé de têtes:
Autant dessus la sienne il croit voir de tempêtes,
Et comme il n'a semé qu'épouvante & qu'horreur,
Il n'en recueille enfin que trouble & que terreur;
J'en ai semé beaucoup; & depuis quatre lustres,
Mon trône n'est fondé que sur des morts illustres,
Et j'ai mis au tombeau, pour régner sans effroi,
Tout ce que j'en ai vu de plus digne que moi.

Affurément quelque méprisable que
fut Phocas, il n'auroit pas écouté pa-
tiemment les invectives dont l'accablent
Pulchérie & Léontine. Mais sans ces
dé-

développemens , que deviendroit la scene ? il n'y auroit plus de naturel dans les caracteres, plus d'énergie dans les tableaux ; le théâtre prendroit la monotonie & la fausseté du monde, & il perdrait un de ses plus solides avantages, celui d'être le miroir de la vérité. D'ailleurs n'est-on pas convaincu qu'il est une espece d'optique ? il doit nécessairement grossir les objets pour leur conserver dans le point de vue leur véritable forme ; que de traits on auroit peine à saisir , s'ils n'étoient pas prononcés ! qu'on se ressouvienne du Jupiter de Phidias, qui vû de trop près, n'offrit à l'œil qu'une ébauche grossiere, & posé à une certaine élévation, l'emporta sur tous les autres chefs-d'œuvres de sculpture pour la justesse des proportions, & la régularité de l'ensemble. Le théâtre est assujetti à peu près aux mêmes regles ; les pieces de Mairiaux, qui sont ingénieuses, manquent leur effet à la représentation ; quelle en est la raison ? ce sont des miniatures dont les traits se confondent & s'évanouissent, & toutes ces finesse d'esprit sont en pure perte pour le spectateur.

J'ai évité avec soin de faire paraître Ménager
CE CILE trop souvent, parce qu'on l'appari-
 doit ménager sur la scene l'introduction tion des
 des personnages odieux ; quelqu'un qui personna-
 nous déplaît & qui fréquente les cer- ges o-
 cles dans lesquels nous vivons, ne man- dieux.
 que

que pas d'exciter en nous des sensations désagréables, & nous force à quitter cette société ; il en est de même de ces rôles qu'on supporte avec peine : Narcisse nous cause de l'indignation ; en général on n'aime pas la vue des méchants, à moins que ce ne soit d'illustres scélérats, tels que Cléopâtre dans Rodogune, Mahomet, Cromwel, &c. Graces à notre fausse façon de voir & de peser la grandeur, ces fameux criminels nous en imposent : ils nous impriment une sorte d'étonnement respectueux qui nous contraint à les admirer, & l'intérêt qu'ils font naître a presque autant d'attrait pour nous que celui qui résulte de l'attendrissement ou de la compassion. A l'égard de ces caractères subalternes (*) qui affligent la vertu & l'humanité, je le répète, ils demandent à être moins vus qu'entrevus ; on peut les employer pour entretenir l'action ; mais il faut qu'ils se montrent rarement, & qu'ils ne fassent, si l'on peut le dire, que transpirer comme un soleil brûlant à travers des nuages.

J'ai déjà observé (†) que si j'eusse a-
me.

(*) *A l'égard de ces caractères subalternes.* Voilà pourquoi il ne seroit pas possible, quelques ressources que déployât le génie, de faire un drame supportable du sujet atroce de la Marquise de G* ; la basse scélé-

SUR EUPHEMIE. III
mené à la Trappe le pere du COMTE
DE

lératesse d'un des principaux acteurs de cette abominable tragédie, inspireroit une horreur qui passeroit la mesure des mouvements dramatiques. Pour exciter des sensations douloureuses qui nous plaisent, & dont on puisse dire: *dolor ipsa ejus voluptas*, il faut ébranler nos fibres, & non les déchirer. Un clavestin dont les touches délicates seroient pressées par des doigts trop lourds, rendroit des sons défagréables. Des monstres tels que la Brinvilliers, la Voisin, ne doivent avoir d'autre théâtre que la place publique. Je doute, malgré l'espece d'éclat qu'ils semblent avoir, qu'on pût supporter le spectacle des stupides cruautés des Caligula, des Néron, des Domitien: il n'y a pas jusqu'au crime même qui n'ait besoin d'une certaine noblesse pour attacher notre curiosité. Je suppose que ce ne fut pas une des fables absurdes qui se sont glissées dans l'histoire: quel parti un auteur de théâtre pourroit-il tirer d'un Jean Basilowitz ou Basilide, grand duc de Moscovie, qui étoit d'une barbarie assez imbécille pour obliger ses sujets au plus fort de l'hiver, à lui apporter tous les matins à son lever un verre de leur sueur? Croyons donc que toutes les actions ne sont pas susceptibles d'être admises indifféremment sur la scene, & que leur choix fait avec goût, est un des premiers talents de l'écrivain dramatique.

(1) *J'ai déjà observé.* Dans le second discours qui se trouve à la tête du Drame de COMMIINGE.

DE COMMINGE, cette scene, quelques beautés qu'elle eût pu renfermer, auroit été déplacée : ici je n'avois point les mêmes obstacles à combattre ; ce qu'on sent au premier acte d'EUPHEMIE pour SINVAL, n'est point comparable à l'effet que produit l'apparition d'EUTHIME dans le premier acte de COMMINGE. Voilà comment la variété des circonstances influe sur les regles. J'ai donc cru que la reconnaissance de la mere & de la fille ne serviroit qu'à fortifier l'intérêt, & j'ai répandu dans cette scene, autant qu'il m'a été possible, toute l'énergie du sentiment. Je peins la COMTESSE D'ORCE' au comble de l'infortune, & il étoit assez difficile de la montrer aussi malheureuse sans l'avilir ; je me suis rappelé l'exemple d'un de nos maîtres : Racine avoit à nous offrir un personnage consumé d'une passion criminelle ; il a l'habileté de nous prévenir par Oenone que Phédre est atteinte d'un mal qui la conduit au tombeau ; la Reine, dit-elle,

Touche presque à son terme fatal.

En vain à l'observer jour & nuit je m'attache :

Elle meurt dans mes bras d'un mal qu'elle me cache ;

Un désordre éternel regne dans son esprit ;

Son chagrin inquiet l'arrache de son lit,

Elle veut voir le jour, & sa douleur profonde

M'ordonne toutefois d'écartier tout le monde.

Le

Le spectateur, que la présence de cette femme coupable eut pu révolter, est, par ce trait de génie, disposé à soutenir sa vue, & même à la plaindre. Phé-dre en arrivant sur le théâtre, acheve d'approfondir cette impression, & de déterminer la pitié en sa faveur:

N'allons point plus avant: demeurons, chere Oe-none,

Je ne me soutiens plus; ma force m'abandonne,
Mes yeux sont éblouis du jour que je revois,
Et mes genoux tremblants se dérobent sous moi,

La COMTESSE D'ORCE' est une de ces meres barbares dont le nom seul ne peut faire naître que l'indignation: mais son abaissement & ses remords, sont une espece d'expiation de ses fautes, & l'on se sent porté à lui pardonner.

Pour THE'OTIME, j'ai tâché de le représenter tel qu'il devoit être; c'est un honnête homme à qui la perte de tout ce qu'il aimoit, & non l'hypocrisie ou la dévotion, a fait prendre le parti de s'arracher au monde, & de s'enfvelir dans le cloître; il a cru trouver la tranquillité au pied des autels; il s'en est imposé au point d'imaginer que sa sensibilité bienfaisante étoit le fruit de son zele & de sa piété; il se croit pénétré de la religion; il retrouve son amante, & reprend toutes les fureurs

H

de

de l'amour. Je me suis gardé de décider sa conversion ; ces coups surnaturels de la grace devant être employés avec ménagement, parce que le théâtre n'est établi que sur l'ordre des possibilités humaines. N'a-t-on pas reproché à Corneille le changement subit de Felix ?

Décence
théâtrale.

J'aurois voulu pouvoir ajouter aux parties qui doivent former les caractères, cette *décence théâtrale*, que je regarde comme une des délicatesses (*) de l'art ; c'est chez les poètes grecs qu'on trouve une infinité d'exemples de ces nuances légères, qui ne sont perceptibles qu'aux yeux du goût. Homère, ce grand peintre des mœurs, a soin de faire couvrir par Achille le cadavre d'Hector, lorsque le malheureux Priam entre dans sa tente. L'auteur d'Agamemnon, Æschyle fait observer à Cassandre le silence à l'égard de Clytemnestre. Déjanire, dans les Trachiniennes de Sophocle, respecte la douleur

d'Io.

(*) *Une des délicatesses de l'art.* C'est encore un des heureux talents de Racine, Je n'en citerai qu'un exemple : Iphigénie se repent de s'être trop livrée à son premier mouvement de jalousie contre Eryphyle :

J'ai tantôt sans respect affligé sa misère, &c.

d'Iole, qui est captive, & elle craint de l'interroger. La même Déjanire se retire sans parler, après avoir appris de son fils Hyllus l'horrible catastrophe qu'a produit l'envoi de la robe empoisonnée par le sang du Centaure. Dans une autre tragédie du même poëte, qui porte le nom d'Hercule furieux, lorsque son héros, délivré d'un accès de fureur, vient à reconnaître les excès où il s'est abandonné en égorgeant sa femme & ses enfants, il se voile le visage pour ne pas voir, dit-il, la lumière des cieux, & il résiste aux supplications de Thésée qui le presse de se découvrir. Phédre, pour ménager sa pudeur, a soin aussi de se voiler quand elle raconte à sa nourrice la malheureuse passion qu'elle a conçue pour Hippolyte. J'ai tenté de mettre à profit cette étude des convenances. MELANIE se hâte de renvoyer la sœur converse qui a introduit la COMTESSE, afin d'épargner à cette infortunée, l'humiliation de répandre ses malheurs en présence d'une domestique; son premier soin est de la faire asseoir: autant d'attentions délicates dont le caractère dur de CECILE ne seroit point susceptible. EUPHE'MIE, après avoir retrouvé sa mere, dont elle va devenir la bienfaitrice, se garde bien de l'entretenir de SINVAL; ce seroit lui rap-

pellier tous ses torts; son cœur ne s'ouvre qu'à un seul mouvement (*) qu'il semble s'empreser de reprendre presqu'aussitôt qu'il lui est échappé; elle est surprise par sa mere, quand elle la quitte pour aller pleurer librement aux marches de l'autel, & elle succombe sous la douleur, lorsqu'au milieu des larmes, elle se laisse enfin dominer par la passion, & qu'elle vient à parler de SINVAL; dans son entretien avec lui, elle a le voile baissé, & son siege est à une certaine distance du sien. Le même SINVAL, au troisieme acte, au lieu d'éclater en reproches contre la COMTESSE, se borne à lui dire:

Vous voyez votre ouvrage, &c.

Je vous rends compte, mon ami, de tous ces détails, pour les soumettre à votre discussion, & pour vous devoir de nouvelles lumieres. On prétend qu'il y a eu d'habiles peintres qui peignoient leurs figures nues avant que de les draper; par ce moyen, ils faisoient davantage la vérité de la nature; je fais à peu près de même, en vous exposant

(*) *Qu'à un seul mouvement.* Ce vers dans la dernière scene du premier acte:

Oui, voilà mon asyle, &c.

fant le dessein informe d'EUPHE'MIE, tel qu'il a précédé le tableau; vous entrerez mieux dans le mécanisme des ressorts dont je me suis servi; il vous fera plus facile de juger si j'ai sçu tirer un parti avantageux de ces conversations approfondies où vous m'enflamez & me conduisez en quelque sorte par la main dans le labyrinthe de l'art dramatique.

Je desirerois bien que vos observations sur le style ne me fussent point échappées dans EUPHE'MIE; il devroit être facile & harmonieux; mes interlocuteurs, à l'exception de THE'OTIME, sont des femmes; ce sexe a plus de douceur & d'aménité que le nôtre: conséquemment il faut que l'élocution dans sa bouche, réunisse la flexibilité à l'élégance, & qu'elle ait un ton qui lui soit propre. Racine, car on ne sçauroit trop s'arrêter sur les talents de ce grand homme, est de nos poëtes celui qui possède davantage cette propriété de style (*), partie si nécessaire.

(*). *Cette propriété de style.* Je ne rapporterai que les vers suivants pour modèle de cette propriété de style, de cette fleur d'élégance, de cette pureté, en un mot, de cette perfection qui n'appartient qu'au seul Racine. Hippolyte est accusé par Oenone

faire à tous les genres d'écrire. Phédre
n'a point le langage d'Athalie, & Mo-
ni-

après de son père d'avoir voulu attenter
à l'honneur de Phédre ; on observera que
ce fils respectueux , par un trait admirable
de bienséance & de délicatesse de la part
de l'auteur, cherche à se justifier sans ap-
puyer sur ce qui pourroit faire soupçonner
sa belle-mère ; il répond ainsi à Thésée :

D'un mensonge si noir, justement irrité,
Je devois faire ici parler la vérité,
Seigneur : mais je supprime un secret qui vous
touche ;

Approuvez le respect qui me ferme la bouche,
Et, sans vouloir vous-même augmenter vos ennuis,
Examinez ma vie, & songez qui je suis.
Quelques crimes toujours précèdent les grands
crimes ;

Quiconque a pu franchir les bornes légitimes,
Peut violer enfin les droits les plus sacrés ;
Ainsi que la vertu, le crime a ses degrés,
Et jamais on n'a vu la timide innocence,
Passer subitement à l'extrême licence.

Un jour seul ne fait point d'un mortel vertueux,
Un perfide assassin, un lâche incestueux.
Elevé dans le sein d'une chaste héroïne,
Je n'ai point de son sang démenti l'origine.
Pichée, estimé sage entre tous les humains,
Daigne m'instruire encore au sortir de ses mains.

Je

nime parle autrement qu'Hermione.
Brutus, Mahomet, Alzire, Idamé chez
M.

Je ne veux point me peindre avec trop d'avantage ;
Mais si quelque vertu m'est tombée en partage,
Seigneur, je crois surtout avoir fait éclater
La haine des forfaits qu'on ose m'imputer ;
C'est par-là qu'Hippolyte est connu dans la Grece :
J'ai poussé la vertu jusques à la rudesse ;
On sçait de mes chagrins l'inflexible rigueur :
Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon
cœur, &c.

On défie le censeur le plus pointilleux de
trouver une tache dans ce morceau ; c'est
le son continu d'une lyre : mais celui-ci est
encore supérieur & au-dessus de tous les
éloges, parce qu'il réunit le charme du sen-
timent, aux graces & à la magie des vers.
Joas serre Joas dans ses bras au moment
qu'il est déclaré roi, & il lui parle avec
toute la tendresse d'un pere :

O mon fils, de ce nom j'ose encor vous nommer,
Souffrez cette tendresse, & pardonnez aux larmes
Que m'arrachent pour vous de trop justes allarmes.
Loin du trône nourri, de ce fatal honneur,
Hélas ! vous ignorez le charme empoisonneur ;
De l'absolu pouvoir vous ignorez l'ivresse,
Et des lâches flatteurs la voix enchanteresse :
Bientôt ils vous diront que les plus saintes loix,
Maitresses du vil peuple, obéissent aux rois ;

M. de Voltaire, s'expriment chacun différemment. Peut-être qu'aujourd'hui l'on ne fait pas assez d'attention à cette bigarure de style produite par le mauvais goût, par le peu de soin qu'on prend d'étudier la nature, & surtout par le défaut de logique. Si avant que de composer, on commençoit par se rendre compte de ses idées, si l'on analysoit la signification des termes, qu'on suivît leur liaison & leur correspondance, qu'on en apprécîât la valeur par une sage discussion (c'est ce travail qui demande des vues métaphysiques), alors on ne tomberoit point dans ces dissonances monstrueuses; un confident ne s'éleveroit pas au ton d'un roi; une jeune princesse, au lieu d'avoir cette
 sim-

Qu'un roi n'a d'autre frein que sa volonté même;
 Qu'il doit immoler tout à sa grandeur suprême;
 Qu'aux larmes, au travail le peuple est condamné,
 Et d'un sceptre de fer veut être gouverné;
 Que s'il n'est opprimé, tôt ou tard il opprime;
 Ainsi de piège en piège, & d'abîme en abîme,
 Corrompant de vos mœurs l'aimable pureté,
 Ils vous feront enfin haïr la vérité,
 Vous peindront la vertu sous une affreuse image:
 Hélas! ils ont des rois égaré le plus sage, &c.

Ce passage doit être regardé comme le chef-d'œuvre de la versification française.

simplicité d'expression conforme à l'expérience de son âge, & à l'ingénuité de ses sentiments, ne se pareroit point du faste pédantesque de la philosophie, & ne s'amuseroit pas à débiter des tirades & des maximes raisonnées (*), quand elle ne doit parler que de sa tendresse; on ne trouveroit point dans un drame des vers d'ode (†),
d'é-

(*) *Des maximes raisonnées.* Un des grands défauts du style, & qui y répand une mortelle froideur, est cette application maladroite de maximes qui souvent n'ont qu'un faux éclat. Thomas Corneille en est rempli. M. de Voltaire est un de nos poètes dramatiques qui ayent connu mieux l'art de tourner la maxime en sentiment; par ce moyen elle est d'autant plus instructive, qu'elle est touchante, & qu'elle devient plus directe. Si dans *Alzire*, au lieu de ces vers:

Croyez-moi, les humains que j'ai trop sçu connaître,
Méritent peu, mon fils, qu'on veuille être leur maître.

Il y avoit:

Croyez-moi, les humains qu'on apprend à connaître.

Il est aisé de sentir combien ce trait de morale généralisé perdrait de son énergie.

(†) *Des vers d'ode.* C'est dans ce genre
H 5 de

d'épopée, d'idylle, d'églôgue; &c. si Racine eut souvent dit:

Et dans un fol amour ma jeunesse *embarquée* . . .

Ah! Seigneur! *si votre heure est une fois marquée.* (*)

II

de poésie que les inversions & les transpositions peuvent quelquefois produire des beautés: mais rarement doivent-elles être admises dans le drame, qui n'est qu'une conversation élevée. Racine est encore à ce sujet un excellent modèle à suivre.

(*) *Est une fois marquée.* Comment ne s'est-on pas avisé de reprocher ces deux vers à Racine, ainsi que ceux-ci dans Bajazet; c'est Atalide qui parle à Roxane:

Il m'a de vos bontés longtems entretenue;

Il en étoit tout plein, quand je l'ai rencontré;

J'ai cru le voir sortir, tel qu'il étoit entré.

Et l'on s'est élevé contre le même auteur pour ce vers aussi convenable que naturel,

Madame, j'ai reçu des lettres de l'armée.

C'est cependant une des preuves de son goût exquis qui refusoit de surcharger d'ornemens les petites choses, & qui se contentoit de les montrer dans une noble simplicité. Personne n'a sçu mieux que Racine faire parler les confidens, & prêter de la grace à leur langage dépourvu de figures. Que de douceur & d'harmonie dans ces

Il n'auroit pas cette réputation de poëte enchanteur qu'il a méritée à si juste titre. Si Despréaux eut fait tous ses vers dans le goût de celui-ci :

Horace a *bu son saoul*, quand il voit les Ménades,
 on vanteroit moins sa noble élégance.
 Que résulte-t-il de ce mélange de style dans une tragédie ou une comédie ? la vraisemblance & l'illusion théâtrale se détruisent ; on est fâché de reconnaître l'auteur, quand on ne devoit s'occuper que des personnages, & dès ce moment, la langueur & le dégoût s'emparent du spectateur, il n'est plus trompé agréablement ; il s'attendoit à la représentation d'une action intéressante, que l'effort de l'art est de faire passer pour véritable, & on ne lui donne qu'un centon de vers entassés sans choix, discordants, ennemis les uns des autres. On ne veut pas se persuader qu'une beau-

ces vers que dit Albine en ouvrant la scène du premier acte de Britannicus :

Quoi ? tandis que Néron s'abandonne au sommeil,
 Faut-il que vous veniez attendre son réveil ?
 Qu'errant dans le palais sans suite & sans escorte,
 La mère de César veille seule à sa porte ?
 Madame, retournez dans votre appartement.

Quelle versification musicale.

beauté de style, lorsqu'elle est déplacée, cesse d'être une beauté, & devient une faute impardonnable; Racine ne l'a commise qu'une seule fois par le brillant hors de propos de son récit de Thérémène; Corneille s'est attiré souvent ce reproche, surtout dans sa Mort de Pompée. Nos gens de lettres, au commencement du dernier siècle, avoient conservé cette absurdité, reste de la barbarie gothique. Scudery fait dire par un de ses héros à sa maîtresse:

Je ne viens point ici, beau chef-d'œuvre des
cieux,

Porté comme autrefois d'un vol audacieux, &c.

Il en est du style comme du coloris (*); les diverses nuances fondues & mê-

(*) *Il en est du style comme du coloris.* Ne pourroit-on pas comparer encore le style à la musique, où il faut une réunion d'accords différents, pour composer un corps d'harmonie? C'est du plus ou du moins de talent & d'habileté dans le mélange des tons, dans la convenance de leurs rapports, que résulte cet ensemble de sons qui flatte l'oreille, & répand son charme jusqu'à l'ame. Que de parties à rassembler pour former un bon style! Au reste vingt vers de Racine, & des morceaux de prose de Pascal, de Bossuet, de Fenelon, répandroient plus de lumière sur ce sujet, que tous les éléments qu'on pourroit imaginer.

mêlées avec art doivent former une couleur qui soit celle de la nature même; il n'en faut ni de tranchantes, ni de trop faibles; un choix heureux d'expressions, de tournures, de cadences; une variété de phrases & de périodes; de la naïveté sans bassesse; du noble sans bouffissure; du sublime sans gigantesque; par-tout une élégante simplicité: voilà les parties nécessaires (*) à la composition d'un style qui plaise dans tous les tems. Les écrivains qui n'ont qu'un ton & une pompe uniforme, ressembtent à ce peintre ignorant qui voulant employer des couleurs riches & cheres, ne se servoit uniquement que d'outremer & de carmin. Les Grecs, que je ne me laisserai point de citer com-

(*) *Voilà les parties nécessaires.* Ce seroit ici l'occcasion, si l'on ne craignoit de passer les bornes qu'on s'est prescrites, d'interroger les gens de goût sur ce qui différencie le style ampoulé, du style sublime; le style faible, du style facile; le style bas, du style familier; de se plaindre de l'extinction de certains mots qui avoient de la noblesse, comme *son penser*, *ses penseurs*; de proposer enfin quelques idées sur une langue où il n'y auroit ni adverbess, ni même d'adjectifs, & qui réduite aux noms & aux verbes, en acquereroit plus de vigueur & de précision, &c.

comme nos modeles , ne font jamais parler leurs personnages qu'à propos , & ils leur prêtent le langage qui leur convient. Il faut avouer que leur langue est bien supérieure à la nôtre pour la simplicité , la rondeur , l'abondance & le pittoresque. Les Muses & les Graces avoient chez les anciens le même temple : ne vouloient-ils pas faire entendre par cette association , que ces divinités ne devoient jamais se séparer ? & où sont-elles plus réunies que dans la langue grecque ? chaque mot a son image & son accent musical ; c'est l'harmonie même alliée à la peinture. Cette nation , si favorisée de la nature , sçavoit exprimer le bruit des flots , le sifflement des vents , la rapidité d'une fleche ; les passions avoient leur langue particuliere ; les cris de Philoctete formoient des vers ; il y a un chœur dans les Perses , tragédie d'Æschile , où les vieillards interrompent par leurs gémissements le récit du courier qui annonce la perte de la bataille de Salamine ; l'arrangement des mots y produit un effet admirable. Les Anglais , qui se piquent d'imiter les Grecs & les Latins , ne négligent point cet art dans leurs pieces de théâtre : rarement se servent-ils du vers alexandrin ; ils varient le mètre dans un même drame ; ils ont des scenes en vers de dix syllabes , d'autres en

pe-

petits vers de toutes mesures, & ils réservent la prose pour les personnages subalternes; le style en un mot est assorti au sujet.

Je me suis attaché à suivre ces exemples, autant que mes forces me l'ont permis. Le style, dans le rôle de MELANIE, doit être plus doux que dans celui d'EUPHEMIE, parce que MELANIE n'est point agitée par les passions; son langage doit respirer la sérénité de son ame. *L'ineffable plaisir*, scene VI, acte I. est une expression *mystique* qui convient à son caractère, & qui seroit déplacée dans la bouche d'une autre. Il faut que THEOTIME, avant que de reconnaître EUPHEMIE, ait le style modéré & affectueux. A-t-il retrouvé sa maîtresse: je crois que son langage peut s'animer avec sa situation, & alors il est plus enflammé & plus pittoresque. Souvenons-nous toujours du précepte d'Horace:

Telephus & Peleus cum pauper & exsul uterque
Projicit ampullas & sesquipedalia verba.

Ayons sans cesse devant les yeux ce vers si sensé de Moliere qu'on peut appeler le philosophe du théâtre:

Et ce n'est pas ainsi que parle la nature.

C'est

La nature, premier principe des arts d'imitation.

C'est à l'étude constante (*) de ce grand principe des arts d'imitation, que je rapporte l'objet principal de mes travaux: mais les connaissances, fussent-elles approfondies, sont d'un faible secours, lorsqu'elles ne sont point accompagnées du talent; il y a encore loin du dessinateur au peintre. Je vais vous indiquer les moyens que j'ai employés pour fouiller, si je le puis dire, dans le sein de l'humanité, & lui arracher la découverte de ses plus secrètes sensations. Vous jugerez si du moins j'ai sçu ouvrir la carrière que le génie a seul la force de parcourir, & s'il me seroit permis

(*) *C'est à l'étude constante.* Ce n'est qu'à force d'observations & de comparaisons que l'on parvient à posséder cette connaissance si nécessaire. Il en est du poëte dramatique comme du peintre: l'un & l'autre doivent avoir des yeux différents que le reste de la société, & si l'on peut le dire, épier sans cesse la nature; c'est à cet esprit observateur que Moliere dut le talent de creuser ses sujets, & de nous tracer des caractères si vrais & si approfondis; il ne dédaigna pas de descendre aux expériences les plus minucieuses pour s'éclairer sur les moindres impressions de l'humanité: aussi remarque-t-on dans ses ouvrages que c'est d'après la nature même qu'il a composé, & non d'après les copies, &c.

mis d'établir quelques préceptes qui pourroient lui être profitables.

Las de nos absurdités dramatiques (*), fatigué surtout du prétendu héroïsme de ces personnages gigantesques & si peu vraisemblables, qui se dévouent à la mort, ou qui la reçoivent sans le moindre trouble, sans la moindre émotion, je conçus le dessein de saisir la nature dans sa véritable attitude. Rempli déjà de la lecture des anciens, principalement des Grecs, je n'ignoreis pas que l'éducation, en dégrossissant cette nature, lui ôte de ce caractère de férocité de nos personnages dramatiques.

(*) *Las de nos absurdités dramatiques.* Quel autre nom donner en effet à des tyrans mal-adroits, à de jeunes princesses qui raisonnent comme de profonds politiques ou de sublimes philosophes, à des coups de théâtre si mal concertés, & conséquemment dénués d'effet, au défaut continuel de dialogue, à des amplifications de rhétorique exprimées en vers qui n'appartiennent point au sujet, à des caractères qui ne sont nullement établis, ou qui se contraignent sans cesse, à des *à parte* qui font voir tout le technique de l'art, à des beautés, en un mot, qui ne sont jamais à leur place? Voilà pourtant ce que nous voyons tous les jours sur notre scène consacrée par les chefs-d'œuvres des Corneille, des Molière, des Racine, des Crébillon, des Voltaire, &c.

cité que les barbares appellent coura-
 ge (*); je sçavois encore que ces mê-
 mes Grecs sentoient plus le prix de la
 vie que les Scythes; les dieux d'Homé-
 re jettent des cris, lorsqu'ils sont bles-
 sés; Sophocle n'a pas hésité à nous
 montrer le compagnon d'Hercule, Phi-
 loctète, remplissant sa caverne de gé-
 missemens; nous calculons le degré
 d'intérêt par le plus ou moins que peut
 s'évaluer la perte; & cet attachement
 à l'existence, le partage des peuples
 instruits, n'a fait que prêter plus d'é-
 clat à ces grands hommes qui couroient
 en foule exposer leurs jours pour la
 patrie, & chercher leurs tombeaux aux
 Thermopyles. Je voulus entrer dans le
 mécanisme de l'homme, voir en un
 mot comment on mourroit. Emporté
 par l'amour de l'art, je domptai mon
 extrême sensibilité; j'eus la fermeté
 (†) d'assister au spectacle le plus affreux
 &

(*) *Que les barbares appellent courage.* Les
 anciens peuples du nord brûloient de re-
 cevoir la mort dans les combats pour al-
 ler jouir de toutes les douceurs du para-
 dis d'Odin, qui consistoient à boire du sang
 humain dans le crâne de leurs ennemis, à
 porter encore les plus belles armes, à se
 battre avec plus de fureur, &c.

(†) *J'eus la fermeté.* Me permettra-t-on
 une observation? On nous vante la bonté
 de

& le plus déchirant; je choisís l'exécution d'un célèbre criminel dont l'état avoit approché de la souveraine puissance, & qui ayant été entouré de toutes les illusions de la grandeur, devoit conséquemment avoir plus de peine qu'un autre à perdre la vie; je m'imposai la loi de ne laisser échapper aucun de ses mouvements; il n'y en avoit pas un qui ne me donnât de nouvelles lumières sur cette situation la plus importante où puisse se trouver la nature humaine; mon ame en quelque sorte alla chercher l'ame de ce malheureux, & se pénétra de toute l'horreur qui devoit la bouleverser; je descendis, pour ainsi dire, je marchai, je m'avancai avec

Appren-
dre com-
ment on
meurt.

de la nature humaine: je ne conçois pas comment les hommes peuvent courir en foule pour être témoins du supplice d'un de leurs semblables, & se rassasier de ses tourments. Je le répète, il n'y a eu qu'un amour prodigieux de l'art qui m'ait pu forcer d'assister à un pareil spectacle; j'ai éprouvé, lorsque j'ai vu le sabre levé sur la tête du criminel, que j'aurois préféré le plaisir de lui donner la vie à toutes les richesses & toutes les grandeurs qu'on eût pu m'offrir. Il y a donc bien des cœurs de fer! O sentiment, sentiment! quelle ame est assez heureuse pour se pénétrer de toutes tes douceurs?

avec lui au pied de l'échaffaut : lorsqu'il y fut arrivé, il fit un geste qui excita en moi une impression terrible, qui ne s'effacera jamais ; il avoit les mains liées, il les ferra contre sa poitrine, & ensuite les soulevant un peu, il tourna un long regard vers le ciel : ah ! mon ami, que ce geste & ce regard disoient de choses ! quel pathétique ! Monté sur l'échaffaut, il eut la force de se mettre à genoux & d'y rester, sans être appuyé, jusqu'au moment qu'il reçut le coup mortel ; lorsqu'on lui eut attaché le bandeau, que sa tête chauve parut à découvert, alors j'aperçus la terreur de la mort se graver à vue d'œil sur ses deux joues ; elles se couvrirent d'une livide pâleur, & se creusèrent vers la bouche : tant son ame éprouvoit un effroyable ravage ! il ne témoigna cependant ni faiblesse, ni insensibilité ; il mourut, comme auroit expiré l'innocence même, avec cette décence qui est le plus beau caractère de l'humanité ; il remplit l'idée attachée à ce trait sublime de la mort d'un de nos anciens héros, *spiritu magno vidit ultima*. Alors, mon ami, j'appris le grand art de mourir ; je sentis combien un vrai philosophe est supérieur à des poëtes ignorans, lorsqu'il nous dit : *an tu existimas quemquam soluto vultu, & ut isti delicati loquuntur, bilari oculo mortem contem- nere ?*

De-

Depuis cette affreuse expérience, j'ai eu de la peine à ne pas trouver des défauts de vraisemblance dans nos meilleures tragédies. Racine, lui-même, qui a connu si bien la vérité du sentiment, y a manqué peut-être dans une de ses plus belles pièces. Iphigénie débite des vers admirables: mais le caractère d'une jeune princesse, qui du sein maternel & du milieu des honneurs & des caresses de la fortune, passe tout à coup à la mort, est-il bien exprimé? Iphigénie s'arrête-t-elle assez sur le regret de perdre la vie? Qu'Euripide l'a rendue plus vraie, plus touchante! il nous la représente rappelant à son pere toutes les marques de tendresse qu'elle en a reçues dans son enfance & les promesses flatteuses qu'il lui a faites de s'occuper de son bonheur, & d'y mettre le comble par un hymen digne de sa naissance; toutes les graces d'une jeune fille qui se voit mourir à la fleur de l'âge, sont développées dans ce rôle intéressant. Croyez-vous, par exemple, qu'on n'aimeroit pas à voir Jephthé, habillée de blanc, couronnée de fleurs pour le sacrifice, rêvant à l'ombre d'un bois solitaire, contemplant avec une affection mêlée de douleur les beautés de la nature, & par un retour subit sur elle-même. s'attendrissant sur sa triste destinée? Ne goûteroit-on pas quelque plaisir à l'entendre s'écrier:

Remarques sur le rôle d'Iphigénie de Racine

L'intérêt
attaché
au per-
sonnage
de Jephthé.

O terre! ô cieux! ô ma chere patrie! je vais donc vous quitter! je vais disparaître du monde . . . pour jamais! . . . pour jamais! le ciel ordonne un sacrifice, & c'est moi qui suis la victime! hélas! si jeune encore! quand je compte à peine seize printemps, avec des espérances si riantes, faut-il renoncer à mes compagnes, à ma famille, à moi-même, aux jours brillants que mon âge & le rang de mon pere sembloient me promettre? . . . Mais j'offense Dieu par mes plaintes! il m'a donné la vie, il me la redemande, & l'on m'a dit que je devois la lui rendre avec une entiere soumission; c'est lui qui nous a créés: n'est-il pas le maître de son ouvrage? Eh bien! que je lui sois immolée . . . me défendrait-il de laisser couler mes larmes? ah mon pere! ah mon Dieu! . . . je vous obéirai, je marcherai à l'autel . . . il n'y a donc plus d'espérance! il faut mourir.

De jeunes filles paraissent, elles viennent à Jephthé en pleurant, en poussant des cris. Jephthé tombe dans leurs bras, leur parle avec tendresse, les appelle chacune par leur nom, & quoiqu'elle-même fonde en larmes, elle leur dit:

Ne pleurez point, mes cheres compagnes.. Ne faut-il pas se soumettre à Dieu? Hélas! je ne m'attendois point à vous être sitôt élevée! vous sçavez combien je vous chérissois . . . oui . . . vous m'étiez bien cheres! (Et là son attendrissement augmente, & les sanglots lui coupent la parole; elle reprend:) Auriez-vous cru que les
fleurs

fleurs que nous avons cueillies ensemble ce matin, auroient servi à me parer pour un sacrifice; que Jephthé devoit tomber sous le couteau sacré? Mes tendres amies, rappelez-vous nos doux amusements, nos plaisirs, l'amitié qui nous unissoit. . . Nahami n'est point ici! . . parlez-lui de moi, dites-lui bien à quel point je l'aimois. . . je ne la verrai plus! . . Lorsque vous viendrez dans cette prairie, dites: c'est ici que nous cueillions des fleurs avec Jephthé, que nous reposions avec elle à l'ombre de ce palmier, que nous nous asseyons aux bords de ce ruisseau pour voir couler son onde, & entendre son flatteur murmure. Hélas! embrassez-moi encore.. Adieu, cheres compagnes, il est tems de nous séparer. . . puissiez-vous avoir un sort plus heureux! adieu. . souvenez-vous quelquefois de la malheureuse Jephthé.

J'imagine qu'une semblable scène embellie du coloris de Racine, feroit couler ces douces larmes qui ont tant de volupté pour les cœurs sensibles. La mort présentée sous de telles images, perd de son horreur, & produit une tristesse délicate; c'est cette mélancolie touchante qui rend si attendrissans ces vers de Chaulieu:

Beaux arbres qui m'avez vû naître,
Bientôt vous me verrez mourir.

Mais ce n'est pas à cette seule connaissance que doit se borner l'étude de la nature: il faut la suivre dans les di-

Ne pas se borner à cette connaissance de la nature.

Les caractères de Curiace & de Pauline admirables pour la vérité de la nature.

verses affections qui lui sont relatives; on se plaît à la voir mêler le charme de la sensibilité à la grandeur d'ame du héros; le morceau suivant est un exemple qui instruira mieux que tous les préceptes. Curiace répond au farouche, à l'inflexible Horace, qui ne respire que la fureur du patriotisme, & qui ne voit plus que l'intérêt de Rome:

Je n'ai point consulté pour suivre mon devoir;
 Notre longue amitié, l'amour ni l'alliance
 N'ont pu mettre un moment mon esprit en balance,
 Et puisque par ce choix, A'be montre en effet
 Qu'elle m'estime autant que Rome vous a fait,
 Je crois faire pour elle autant que vous pour Rome;
 J'ai le cœur aussi bon: mais enfin je suis homme;
 Je vois que votre honneur demande tout mon sang,
 Que tout le mien consiste à vous percer le flanc,
 Prêt d'épouser la sœur, qu'il faut tuer le frere,
 Et que pour mon pays j'ai le sort si contraire;
 Encor qu'à mon devoir je cours sans terreur,
 Mon cœur s'en effarouche, & j'en frémis d'horreur,
 J'ai pitié de moi-même, & jette un œil d'envie
 Sur ceux dont notre guerre a consumé la vie.
 Sans souhait toutefois de pouvoir reculer,
 Ce traître & fier honneur m'émeur sans m'ébranler.
 J'aime ce qu'il me donne, & je plains ce qu'il m'ôte;

Et

Et si Rome demande une vertu plus haute,
Je rends graces aux dieux de n'être pas Romain,
Pour concevoir encor quelque chose d'humain.

Pourquoi nous intéressons-nous si fortement à Pauline? c'est que nous aimons sa vertu encor plus que nous ne l'admirons; c'est que cette vertu est sans faste, & qu'elle n'humilie point la faiblesse de l'humanité. J'affure, dit l'épouse de Polyucte, mon repos, en évitant la présence de Severe:

La vertu la plus ferme évite les hazards;
Qui s'expose au péril veut bien trouver sa perte;
Et pour vous en parler avec une ame ouverte,
Depuis qu'un vrai mérite a pu nous enflammer,
Sa présence toujours a droit de nous charmer.
Outre qu'on doit rougir de s'en laisser surprendre,
On souffre à résister, on souffre à s'en défendre,
Et bien que la vertu triomphe de ces feux,
La victoire est pénible, & le combat honteux.

On est flatté, dans le rôle de Felix, Autre
de voir s'ouvrir le cœur de l'homme trait de
avec ses imperfections: vérité de
caractère.

De pensers sur pensers mon ame est agitée,
De soucis sur soucis elle est inquiète;
Je sens l'amour, la haine, & la crainte & l'espoir,
La joie & la douleur tour à tour l'émuvoir.
J'entre en des sentimens qui ne sont pas croyables:

I 5

J'en

J'en ai de violents, j'en ai de pitoyables,
 J'en ai de généreux qui n'oseroient agir,
 J'en ai même de bas, & qui me font rougir.

Que le Maréchal de Luxembourg est bien plus intéressant au lit de mort, que dans l'éclat de ses victoires! qu'on est touché de l'entendre proférer ces paroles, quelques moments avant que d'expirer : *Je préférerois en ce dernier instant à tous mes succès militaires, le mérite d'un verre d'eau donné à un pauvre.* Voilà bien la nature dans son plus haut point de vérité! & sous ces traits, elle est supérieure au plus brillant héroïsme.

Mot admirable du Maréchal de Luxembourg à l'article de la mort.

Exemple de sentiment, tiré d'une tragédie de Shakespear.

Dans la tragédie de César par Shakespear, Brutus & Cassius ont une querelle très vive. Brutus revient le premier à lui; il avoue à son ami qu'il a eu de la vivacité, parce qu'il a l'ame agitée d'un grand chagrin: la mort vient de lui enlever son épouse, Porcie; aussitôt Cassius reprend toute sa tendresse; il ne peut se pardonner d'avoir ajouté à la douleur de Brutus: il le serre dans ses bras avec transport, & s'écrie en pleurant: *O mon ami! que manquoit-il à l'injure que je t'ai faite, que de t'enfoncer ce poignard dans le sein?* Ce sont-là de ces beautés inimitables que toutes les ames font en état de sentir. Dans

Autre exemple du même poëte.

une autre tragédie du même Shakespear, un malheureux pere dont les fils ont été assassinés, apprend cette affreuse

nou-

nouvelle, succombe à sa douleur, & s'effuie les yeux en disant avec un profond gémissement: *Quoi! mes deux fils! tous deux! mes deux fils ne sont plus! il ne m'en reste pas un seul! . . . tous deux!* N'êtes-vous pas dans le cœur de ce pere affligé? ne ressentiez-vous pas avec lui la perte de ses enfants?

Ce que le froid stoïcisme appelle imperfection dans la nature, en est sans contredit une des premières qualités. Aristote connoissoit bien les ressorts du cœur humain, lorsqu'il rejettoit du drame ces personnages dont la vertu inaltérable n'est mêlée d'aucune ombre. La raison, qui nous fait presque adorer Henri IV, c'est que son caractère est, pour ainsi dire, le chef-d'œuvre de l'humanité; les faiblesses de ce grand homme le mettent en quelque sorte à notre portée, nous familiarisent avec le héros, & adoucissent l'admiration qu'il nous inspire. Nous sommes plus étonnés que touchés de cette perfection qui est si fort au dessus de nous; c'est le clair obscur qui fait sortir les beautés d'un tableau. S'il n'y avoit qu'un trait de lumière répandu sur la toile, l'œil ne feroit plus la dégradation & le fondu des couleurs. La nature est assujettie aux mêmes règles que la peinture: des caractères parfaits n'auroient que de la roideur, de la monotonie, & ne produiroient surtout aucun intérêt; l'ad-

Caractere
de Henri
IV, le
chef-
d'œuvre
de l'hu-
manité.

l'admiration est un sentiment bientôt épuisé ; il n'y a que l'attendrissement dont les impressions soient toujours agréables & nouvelles. Ce n'est pas qu'il n'y ait des circonstances où la nature en s'élevant au-dessus de sa sphere, ne nous offre un spectacle qui nous attache. Les Flamands prisonniers, présentés à Charles VI, refusent la vie : „ Le roi, disent-ils, est assez puissant pour assujettir les corps des plus généreux hommes du monde : mais il n'aura jamais le pouvoir d'assujettir nos esprits ; lorsque nous serons morts, nos os se rassembleront pour combattre, &c.” Quoiqu'on sçache très-bien que les morts ne sçauroient ressusciter sans un miracle, cette exaltation de courage est d'accord avec l'idée que nous nous formons de l'intrépidité. Douze Mandarins prennent la généreuse résolution d'exposer au méchant empereur Tsiang, l'opprobre de sa conduite : le premier qui tenta cette démarche si hardie, fut scié en deux ; le second eut la même audace & périt par une mort aussi cruelle ; Tsiang poignarda le troisieme ; tous ces vrais héros de la vertu en furent les martyrs, excepté le dernier que la fin terrible de ses compagnons ne put ébranler ; il eut la fermeté de courir au palais, & portant dans ses mains les instruments de son supplice : voilà, dit-il à l'empereur, le fruit

Exemples
de grandeur
d'ame.

fruit que retirent de leurs services vos fidels sujets; je viens chercher ma récompense. Tisiang frappé de cette magnanimité, embrassa ce grand homme, le récompensa, & devint le meilleur des princes. On est transporté à de semblables traits; ils nous attendrissent en nous surprenant, parce que l'humanité échauffée par l'amour de la vertu, peut atteindre à ces efforts sublimes.

Si nous aimons tant (*) ce qui est conforme à cette vérité de nature qui rapproche tout de nous-mêmes, nous devons voir avec peine que l'on manque à ce principe fondamental. Croiroit-on qu'Homere, ce peintre si vrai, ait été un des premiers à tomber dans cet-

(*) *Si nous aimons tant.* Une ame sensible a de la peine dans la lecture de l'histoire, à se prêter aux faits qui paraissent un démenti à la nature; le Chancelier de Silleri répond à Marie de Médicis, qui lui annonçoit la triste fin de Henri IV, „Vostre Majesté m'excusera, les rois ne meurent point en France.” Que l'on est malheureux d'avoir l'esprit si présent, quand on ne doit être rempli que de la douleur d'une pareille catastrophe, quand on perd Henri IV! les larmes & les sanglots de Silleri l'eussent bien plus honoré aux yeux de l'humanité, que sa réponse froide & magistrale.

La recon-
naissance
d'Ulyffe
& de Pe-
nelope
dans Ho-
mere trai-
tée froi-
dement.

cette faute? Penelope apprend d'Eury-
clée, qu'Ulyffe est revenu; on s'attend
que le poëte développera tous les transferts de la tendresse; que ces deux époux qui ne se sont pas vus depuis vingt ans, vont se précipiter dans les bras l'un de l'autre; que cette reconnaissance nous fera fondre en larmes. Penelope descend de son appartement, délibere en son cœur si elle parlera à son mari sans l'approcher, ou si elle l'abordera pour le saluer & l'embrasser, & elle ne lui parle point; Télémaque même en est si indigné, qu'il reproche à sa mere *d'avoir un cœur plus dur que le marbre*; Ulyffe est porté à l'excuser; il s'imagine qu'elle ne l'a point reconnu, parce qu'il est couvert d'habits qui annoncent la pauvreté; il se baigne, se parfume, prend de riches vêtements, reçoit de Minerve la beauté même des immortels, & va s'asseoir en présence de la reine, à qui il adresse un long discours. Pénélope lui répond par un discours encore plus long, s'obstine à ne point le croire, en disant *qu'elle n'ajoute pas encore foi à ses yeux*; son mari commence à se fâcher, lui parle d'un certain lit qu'il s'étoit fait, lui décrit encore avec une exactitude fatigante, tout ce qui compose ce lit. Enfin après tous ces détails bien circonstanciés, bien inutiles, Pénélope tombe évanouie, & r'ouvre les yeux pour

pour reconnaître son cher Ulyffe, & tous deux s'applaudissent réciproquement de leur prudence. Vous m'avouerez, mon ami, que tout lecteur sensible est tenté d'avoir un peu d'humeur, quand après vingt-trois livres, on lui présente aussi froidement une reconnaissance si attré due. Je suis assurément un des plus zelés admirateurs d'Homere; je m'en fais gloire mais je ne dissimulerai pas que cet endroit me cause quelque peine, & je serois curieux de sçavoir comment ses *idolâtres* s'y prendroient pour m'en faire goûter les beautés.

L'*Æschile* des Anglais, *Shakespeare*, Même faire dans Shakespeare. dans une de ses tragédies, qui renferme de très-belles scenes, fait assassiner une épouse innocente, par son mari jaloux; il tient un flambeau d'une main, & une épée de l'autre; il entre au milieu de la nuit dans l'appartement de sa femme, la trouve endormie, a tout le tems de contempler ses charmes, & d'être partagé entre la fureur & l'amour; elle s'éveille, ils ont un très-long entretien, il le termine par étrangler cette malheureuse femme; un meurtre si préparé, si médité, est-il dans la nature, & dans la nature d'un homme qui est amoureux? M. de Voltaire a traité bien différemment une situation à peu près semblable. *Orosmané* est en proie à toute la rage de la jalousie; à peine a-t-il entendu la voix de *Zaire*, qu'il court

I
n
d
e
n
d
n
r
e
d

L'avant-
derniere
scene du
quatrieme
acte de
Zaïre peut-
être inu-
tile.

Défaut de
vraisem-
blance
dans l'hi-
stoire de
Constance
& de Thé-
odose,
telle que
l'a rap-
portée le
Spectateur
anglais.

court lui plonger un poignard dans le sein; aussitôt il est déchiré par la douleur, par les remords, & se frappe du même poignard. Je ne sçais si ce célèbre auteur a rendu la vérité aussi fidelement, lorsqu'à l'avant-derniere scene du quatrieme acte de cette tragédie, Orosmane qui croit avoir entre les mains une preuve de la perfidie de Zaïre, la rappelle auprès de lui, demande jusqu'à deux fois s'il est aimé, & la renvoie ensuite sans aucune explication; un amant furieux qui avoit paru conserver son sang froid pendant quelques momens, ne devoit-il pas éclatter, accabler sa maîtresse de reproches, & lui montrer enfin la lettre? il est vrai que la piece étoit finie. Antiochus dans Racine doit-il choisir l'instant où Bérenice est au comble de ses vœux, & croit aller épouser Titus, pour faire à cette reine une déclaration d'amour? Théodose à qui j'ai donné le nom de Théotime, a la force dans le Spectateur anglais, de reconnaître Constance, de l'écouter, & de ne pas lui apprendre qu'elle l'a retrouvé.

Quand je souhaite que nous soyons plus exacts à suivre la marche de la nature, je n'entends point qu'on prenne l'esprit & la petitesse du copiste superstitieux, & qu'on imite ces peintres qui se piquent d'une froide & scrupuleuse fidélité. Je n'exige que dans un dra-

drame on descende à ces détails minucieux (*) qui appartiennent à la vie domestique; je voudrois seulement qu'on cherchât à ressembler à ces fameux artistes, qui réunissant le *technique* & l'*idéal*, avoient en quelque sorte créé une nouvelle nature; des exemples développeront mes idées. Phidias, dans ses statues de Jupiter & de Minerve, sembloit s'être pénétré de la divinité. *Et concepit deos & exhibuit.* La Vénus d'A-

Nature
idéale.

(*) *A ces détails minucieux.* Il faut bien se garder de confondre la nature ignoble avec la nature simple & naïve. Nous avons vû d'imbécilles comédiens qui s'imaginoient être les égaux de Baron, parce qu'ils osoient pousser comme lui sur le théâtre la familiarité indécente jusqu'à se moucher & prendre du tabac. Un poëte qui pour établir dans un drame le caractère *pe- tit* de Charles II roi d'Espagne, rappellerait que ce prince fit tordre le col à deux perroquets de la reine son épouse, parce qu'ils parloient français, un tel poëte tomberoit dans le bas & dans le puéril. Les piéces anglaises sont infectées de ce mauvais goût qui admet sans choix toutes sortes de peintures, pourvu qu'elles soient vraies. Il doit y avoir quelque différence entre la nature dans sa grossiere vérité, & la nature théâtrale; celle-ci reçoit des embellissemens, & l'art est d'en sçavoir fixer la mesure.

K

pelle étoit le résultat de toutes les beautés réunies: c'est cette nature *idéale* ou *embellie* que nous admirons dans Raphaël, le Corregge, & qui répand sur leurs ouvrages cette grace variée & élégante qu'ils ont été seuls capables d'imaginer. Il n'y a point de femmes, à les prendre séparément, qui rassemblent les charmes & les vertus de l'héroïne de Richardson.

Les Grecs l'ont emporté (*) de beaucoup

(*) *Les Grecs l'ont emporté.* Ils comptent des philosophes, des poètes, des orateurs, des historiens, des peintres, des sculpteurs, des musiciens, des architectes, en un mot ils ont possédé tous les arts au plus haut point de supériorité, tandis que les Romains ne peuvent se flatter que d'avoir eu des poètes, des orateurs & des historiens, encore Virgile est-il au-dessous d'Homère son modèle; Cicéron inférieur pour la force du génie, à Demosthène; & je ne sçais, pour les graces du style & la *manière large*, si l'on doit mettre les Tite-Live, les Saluste & les Quinte-Curce à côté des Thucydide, des Xénophon, &c. Je ne parle point du dramatique; on n'ignore point ce qu'est Seneque à le comparer avec les Æschyle, les Sophocle, les Euripide. Il y a autant de différence entre les Grecs & les Romains, qu'entre une belle statue antique & une moderne, & nous sommes, en rapport d'éloignement du *vrai* & du *beau*, aux Romains, ce qu'ils étoient aux Grecs.

coup sur les Romains pour l'intelligence de cette *nature perfectionnée* ; aussi Pope a-t-il dit avec raison que Virgile qui se glorifioit d'être l'imitateur d'Homere, avoit trouvé que ce poëte & la nature étoient la même chose :

Nature and Homer were he found the same.

C'est donc cette *nature idéale*, cette *belle nature* que je demanderois qui fût plus cultivée parmi nous ; aujourd'hui tout est défiguré, tout meurt sous les efforts d'un art corrompéur (*): notre peinture (†), notre architecture,

(*) *D'un art corrompéur*. Il est prodigieux combien aujourd'hui nous sommes livrés à tout genre d'imposture ; il est des bornes dans tous les arts, au-delà desquelles se trouvent le gigantesque, l'extravagant, l'absurde, en un mot le faux & l'opposé du naturel, & ces bornes si sages, nous les avons passées, dans la confiance peut-être que nous ferions oublier nos modèles. Nous ressemblons précisément à ces femmes qui, à leur entrée dans le monde, mettent si peu de rouge, qu'on peut douter si ce ne sont pas leurs propres couleurs, ensuite leurs yeux s'accoutument à cet éclat étranger au point qu'elles en abusent & qu'elles se défigurent.

(†) *Notre peinture*. Ce sont surtout nos peintres à portraits qui ont introduit ce goût *maniéré*, bien différent du bon goût.

re (*), notre musique (†), notre décla-

Ils ne peignent pas une de nos jolies femmes qu'ils ne lui prêtent un air minaudier, un sourire forcé; ces têtes penchées, ces regards de côté, ces bouches grimacieres sont regardés comme autant de finesses de l'art, faïties par le pinceau moderne, & ce vernis de porcelaine s'appelle du coloris. Qu'on se souvienne au reste que mes observations ne tombent que sur quelques abus du talent.

(*) *Notre architecture.* Il n'y a pas jusqu'à la mort que nous ne cherchions à dénaturer: un sauvage qui verroit nos catafalques, croiroit entrer dans un lieu destiné à quelques réjouissances publiques. Que diroit-il de nos salles de spectacles, de nos jardins symétrisés, de nos appartements retrécis?

(†) *Notre musique.* On demande si chaque langue n'a pas sa musique comme elle a son accent particulier. Il paraît ridicule qu'on chante des paroles françaises sur des airs italiens, & l'on seroit fondé à croire que le récitatif de Lulli, quand il est moins traîné, est le seul qui nous convient. Ce n'est point que la musique italienne n'ait des graces, du brillant & du pittoresque: mais encore une fois, lorsque nous parlons, nous n'avons pas l'accent des Italiens, & la musique vocale doit prendre l'esprit & le ton de la langue, puis- qu'elle n'est autre chose que l'accent de cette langue plus marqué.

(§) *Notre déclamation.* Mlle. Dumesnil est peut-être la seule en Europe que l'on puisse don-

clamation (§), nos piéces de théâtre

donner pour modele de cette déclamation simple & fans fafte, qui est la voix même de la nature. Jamais comédien n'a sçu mieux saisir le sentiment, & l'exprimer. On se ressouvient encore de quelle façon sublime elle rendit cet hémistiche si touchant d'Olympie, *le malheur est par-tout.* Lorsque dans Semiramis elle sort du tombeau, elle sçait arracher des larmes par ces seuls mots qu'elle adresse à Ninias: *O mon fils! mon cher fils!* Quelques idées sur la déclamation, suivront assez naturellement l'éloge de cette grande actrice. Pourquoi veut-on tout déclamer? est-il dans la nature qu'un personnage se détache de son rôle pour venir au-devant du parterre, & lui débiter des vers empoulés? cela n'est-il pas un grossier contre-sens? Je ne parle point de ces misérables à *parte*, où le poëte & l'acteur mettent le public dans leur confiance: un comédien intelligent pourroit quelquefois prêter des beautés à l'auteur, ou adoucir du moins les teintes trop fortes. Je n'en veux qu'un exemple. Brutus, dans la tragédie de ce nom, lorsqu'il apprend la mort de son fils, dit avec toute la férocité que Tite-Live lui attribue:

Rome est libre.. il suffit.. rendons graces aux dieux.

Ce vers, dans la bouche d'un habile acteur, ne produiroit-il pas un plus grand effet, si Brutus, à cette nouvelle affreuse, laissoit entrevoir toute la douleur de l'amour paternel, & qu'il ne prononçât qu'après un

tre (*), tout est infecté de ces prétendues graces de convention; nous devrions être effrayés de la distance qui nous éloigne de la vérité; le public

mê.

long silence, où auroit éclaté l'attendrissement:

Rome est libre, &c.

Par ce moyen, la dureté de ce rôle seroit corrigée, & le caractère Romain ne perdroit point de sa grandeur & de sa fermeté, &c.

(*) *Nos pieces de théâtre.* On conviendra que l'action, & l'emploi du pittoresque ont fait quelques progrès: mais nous avons perdu du côté des développements; les scenes ne sont plus qu'indiquées; les entrées & les sorties, une des premières règles de l'art dramatique, sont totalement négligées; les coups de théâtre n'ont jamais été amenés avec plus de mal-adresse; la nature est par-tout sacrifiée au *bel-esprit*, & l'on craint sur-tout d'être simple, & de ne pas entasser les ornements; on s'imagine avoir composé une tragédie, lorsque l'on a sçu réunir sans nécessité, des prêtres, des soldats, un trône, un autel, un tombeau; on ne veut point se persuader que la décoration n'ajoute au mérite d'un drame qu'autant qu'elle est placée & que le sujet l'exige; sans cela c'est une parade tragique, qu'il faut renvoyer à la foire avec les farceurs, & les danseurs de corde.

C'est

même (*) qui est notre juge, est tous les jours séduit par le mensonge, & se trompe jusque sur le sentiment: tant la dépravation de l'esprit s'est étendue jusqu'à l'ame! Une des causes de cette *perversité de nature*, est assez facile à saisir: les Romains étoient déjà les copistes infideles des Grecs, & peut-être sommes-nous à la cinquieme ou sixieme copie des Romains; la nature a passé jusqu'à nous, comme par la voie d'une ancienne tradition, dont tous les jours la fidélité s'altère & se détruit; nous avons entièrement perdu de vue le modele. Ce seroit donc une entreprise digne de notre siècle *philosophe & éclairé*.

La cause
de cette
corruption
de goût.

C'est bien à présent que nos maîtres seroient en droit de nous crier: *Eh! malheureux jeune homme, tu as fait Helene riche, ne l'ayant pu faire belle!*

(*) *Le public même.* Nous aurons le courage de le dire: le public est trompé tous les jours sur le sentiment; il prend l'art pour la nature; il admire des acteurs qui jamais n'ont connu la vérité & l'attendrissement; il se laisse abuser par des talents factices; & il est la dupe de la fausseté du *bel-esprit*; ressouvenons-nous qu'il a cru reconnaître le style de Racine dans la tragédie des Machabées de la Motte. Peut-être dans ce moment-ci est-il excusable; l'excès l'accable en tout: *ut omnium rerum sic litterarum intemperantia laboramus.*

éclairé, de remonter jusqu'à cet *original* si précieux, d'après lequel ont composé les premiers hommes. Je l'ai déjà remarqué : c'est dans ses desseins primitifs qu'il faut examiner la nature, saisir son véritable esprit, s'emparer, si l'on peut le dire, de sa première pensée, de son premier *faire* ; & qui nous y ramenera ? le sentiment associé au goût ; rarement n'agissent-ils pas ensemble ; tous deux nous conduisent au vrai ; & c'est ce vrai que nous semblons aujourd'hui nous efforcer de rejeter ; notre paresse s'accommode d'un malheureux esprit d'imitation (*), qui en s'appropriant sans choix les idées d'autrui, nous prive des nôtres, & nous fait presque toujours perdre beaucoup plus que nous ne gagnons.

Les

(*) *D'un malheureux esprit d'imitation.*
 Rien ne fait plus de tort au véritable esprit, que l'abus de l'esprit d'imitation. Pourquoi les Anglais & les Allemands ont-ils des ouvrages qui étincellent de beautés sublimes, & qui leur sont propres ? c'est qu'ils ont la patience de suivre plus que nous la série des idées, & la progression des sentiments ; ils se livrent moins à la société ; ils vivent davantage avec eux-mêmes, & ils se donnent le tems de réfléchir & d'envisager un sujet dans toutes ses parties ; de-là un effet sûr, & une heureuse exécution,

Les gens de lettres, dont l'objet est le développement des passions, ne sçau- roient donc trop s'attacher à la cultu- re du sentiment, qu'il faut bien se gar- der de confondre avec le talent & l'es- prit (*). C'est peut-être le degré de sentiment (†) qui produit le plus ou

Du senti-
le ment.

(*) *Le talent & l'esprit.* Le talent est l'aptitude de l'artiste à manier l'instrument, & l'esprit le dirige dans la sage distribution des détails. C'est l'esprit qui lie les rap- ports, qui joint les parties: mais c'est le sentiment qui rassemble & qui donne la flamme de la création. Sans le sentiment, les le Moyne, les Pigale n'animeront pas le marbre, & n'auroient pas *ce grand penser* qui sépare par un si long intervalle l'homme de génie de l'ouvrier. Combien de piéces de théâtre, mieux conduites peut-être que quelques-unes de nos célèbres dramatiques, n'ont eu aucun succès, parce que le senti- ment n'avoit pas échauffé leurs auteurs! Je dirai plus: à force de sentiment, on par- viendra à faire disparaître les défauts les plus essentiels d'un ouvrage; c'est le charme qui couvre toutes les fautes, ou qui du- moins les fait pardonner. Le Cid est rem- pli d'imperfections, & les scènes immortel- les de Rodrigue & de Chimène lui ont as- suré cette célébrité qui nous frappe enco- re, &c.

(†) *C'est peut-être le degré de sentiment.* Que ne peut-on calculer ces degrés comme ceux du thermomètre! tel degré de sentiment

le moins de génie; car ce génie sur lequel on a tant raisonné, qu'est-ce autre chose qu'une exaltation de l'ame excitée par une effervescence (*) supérieure

produit une ame douce & ouverte aux diverses impressions de la sensibilité; ce degré augmente-t-il? elle a la force & la faculté d'exprimer ce qu'elle sent; plus pénétrée, plus enflammée, elle est agitée par les transports du génie; est-elle au plus haut degré? supérieure alors aux autres ames, franchissant les bornes de la nature humaine, elle s'éleve, se livre à cet essor illimité qui décele sa grandeur, plane en quelque sorte sur l'univers, & ne conçoit plus que la noble & vaste passion, attachée à ces ames rares & sublimes, celle d'établir l'ordre, & de faire le bonheur des hommes; de-là les Lycurgue, les Confucius, les Marc-Aurele, les Antonin, &c. Pour un homme qui sentira avec énergie, combien de froids beaux-esprits, d'êtres faux & frivoles, de cadavres vivants dans la société! Il faut qu'il y ait bien peu d'ames susceptibles de sentiment, puisque tous les jours on le confond avec les grimaces & le *batelage* de l'art; j'ai vu un public entier prendre l'histriion pour le comédien, porter aux nues telle actrice dont le jeu affecté n'étoit qu'un perpétuel mensonge à la nature, & trouver du sentiment dans des ouvrages qui n'en étoient que la parodie.

(*) *Excitée par une effervescence.* Il y a tel

rieure aux mouvements ordinaires de la nature? Et qui peut découvrir en nous ce

tel homme de génie ignoré, & qui le fera toujours, tandis qu'une multitude intrigante de beaux-esprits de profession ont leurs treteaux & leur petite auréole de gloire; ce sont peut-être les circonstances seules qui ont manqué au premier pour le placer à la tête de la littérature; les circonstances sont au génie, ce qu'est au bloc informe le ciseau créateur; la statue sort de la pierre sur les doigts de l'artiste; & un rapport heureux d'événements fait éclater le génie; une simple secousse suffit quelquefois pour le développer; un pere qui aura perdu ses enfants, un époux qui pleure sa femme expirée dans ses bras, un homme innocent qu'on aura calomnié, un autre qui du faite de la prospérité se verra tomber par une chute effroyable dans l'accablement du malheur, tous ces divers personnages dans les accès de la douleur auront des élans de génie. Une mere tendre est absorbée dans le chagrin par la mort de son fils unique; elle refuse toute espece de consolation: un religieux entreprend de la calmer; il lui rappelle la résignation d'Abraham aux volontés de Dieu, qui lui ordonnoit d'immoler Isaac; elle s'écrie: *ah! mon pere! Dieu ne l'auroit pas commandé à une mere.* L'éloquence des Grecs l'a emporté sur celle des Romains; l'intérêt d'un peuple entier qui avoit à combattre par la politique comme par les armes la tyrannie d'un roi puissant, étoit

ce principe d'exaltation, l'entretenir, le fortifier, lui donner l'élasticité d'une four-

étoit un motif bien plus agissant sur l'ame d'un orateur que les concussions & les débauches obscures de Verrès; Corneille auroit été moins grand, s'il ne se fût pas ressenti de cette fermentation qui nous avoit longtems agités, & Racine peut-être auroit montré plus de force, si les beaux arts n'avoient commencé à se tourner du côté des graces & de la mollesse. On a remarqué que le patriotisme & la religion étoient les ressorts les plus vigoureux qui pussent donner de l'action au génie. Au reste je ne confonds pas avec l'enthousiasme du génie ces chaleurs de tête d'où ne résultent que des idées bizarres qui ressemblent aux écarts d'un délire extravagant. Ces écrivains qui prennent leur imagination factice pour de l'ame, sont les singes du génie, &c.

La société, comme je l'ai déjà observé, tue le génie, au-lieu qu'elle crée & entretient l'esprit. D'ailleurs les hommes en société sont dans une attitude forcée; notre prétendue politesse est le masque de la perfidie & de l'imposture. Ce n'est donc pas dans les cercles qu'il faut étudier l'humanité; on ne va point au bal pour saisir les traits du visage; un peintre ne s'aviserait pas de vouloir peindre le nud d'après des figures drapées; nous avons tous aujourd'hui la même physionomie. Voulons-nous connaître les hommes? examinons-les dans
ces

source abondante qui s'élançe & se répand en mille canaux? une étude opiniâtre de nous-mêmes, une méditation continuelle, une recherche profonde sur nos sensations, sur nos idées, une longue habitude de nous interroger, &c. C'est ainsi que l'ame essaye ses forces, les affermit, & que sa faculté intuitive devient plus perçante & plus vaste; le génie embrasse d'un coup d'œil ce que l'esprit n'apperçoit & ne décompose que par succession de tems; l'un est ce globe de feu qui lance de son propre foyer des torrens de lumieres; & l'autre peut se comparer à cette planete dont la clarté n'est qu'un reflet impuissant & sans chaleur des rayons de l'astre du jour. Quand on n'aura point le courage de s'arracher à un monde uniforme & superficiel, quand on ne saura point *s'écouter* & creuser la nature, on ignorera l'art du dialogue, parce que c'est du sentiment primitif qu'émane la vérité dialectique; ce senti-

ces révolutions où le mécanisme de la nature humaine se montre à découvert. Combien l'événement du système a-t-il prouvé qu'il y avoit peu d'ames qui ne fussent basses & intéressées! ce n'est pas là une des époques les plus brillantes pour la gloire de l'homme; elle nous a bien fait voir la fange d'où il tire son origine.

timent primitif une fois échappé, il ne nous est plus gueres possible d'y revenir & d'en refaisir le fil & l'expression propre, quelques efforts que tente l'esprit pour nous dédommager de sa perte, & pour le contrefaire. Le connaisseur n'a pas de peine à distinguer, si l'on peut s'exprimer ainsi, *les points de suture* qui se rencontrent dans les scenes de nos maîtres; il démêle l'endroit où l'auteur ramené à froid sur l'ouvrage, n'a eu que les secours du talent, & non l'élan & la vigueur de l'ame. Il est aisé de voir que Corneille & Moliere ont travaillé de masse (*); voilà pour quelle raison leur dialogue est si plein, si vrai, si facile. Je risquerai une opinion qui peut-être sera celle du petit nombre: j'attribuerois beaucoup plus encore à la faiblesse de sentiment, qu'à la faiblesse de style la prodigieuse différence qui existe entre Racine & Pradon. Je n'en veux qu'une preuve: qu'on traduise l'un & l'autre (†) dans une langue étrangere,

(*) *Corneille & Moliere ont travaillé de masse.* Lisez *La Chaussée* & tant d'autres, vous verrez que leurs scenes sont des chapitres bien arrangés, bien compassés, & remplis de coupures.

(†) *Qu'on traduise l'un & l'autre.* On n'a qu'à choisir, par exemple, la déclaration d'amour d'Hippolyte à Aricie; les deux

re, il ne s'agira plus du mérite de la versification; les beautés de l'élocution de Racine comme les défauts de celle de Pradon, auront disparu: on ne jugera que sur le fonds des choses; & qui constitue ce fonds si précieux, si ce n'est la richesse & l'abondance du sentiment? tous ces accessoires si intéressants dans Racine, n'est-ce pas le sentiment qui les a fait naître? c'est lui qui nous fait retourner sans cesse à La Fontaine, & qui prête même à ses négligences des graces que n'a point la régularité de l'art. Dans Tiridate, piece du second genre, & sans coloris, c'est le sentiment qu'on y trouve quelquefois, qui nous ferme les yeux sur la médiocrité des vers; nous aimons à entendre ceux-ci qui semblent s'échapper d'une ame pleine de sa passion:

Je ne te verrai plus, ô sœur fatale & chere!

Les mers entre nous deux vont servir de barriere!

Je ne te verrai plus!

Nous sommes attendris jusqu'aux larmes dans Esope à la Cour, de la fable du Fleuve & de sa Source (*), & nous
avons

auteurs ont manié le même morceau; qu'on le traduise en italien ou en latin, on jugera si ce sentiment est fondé.

(*) De la fable du Fleuve & de sa Source.
cc.

avons oublié les autres apologues de cette comédie. Ce ne font ni les ornemens de la fiction, ni le brillant de la poësie qui nous rappellent fans cesse à la lecture de l'Enéide : quels font donc les morceaux qui nous flattent le plus ? c'est le quatrieme livre où est déployé tout le charme du sentiment, le trait de Marcellus dans le sixieme, l'épifode de Nifus & d'Euryale. Homere lui-même, ce peintre admirable, qui nous transporte dans l'horreur des

com-

ce. Rhodope, dans la fortune & dans l'éclat, a méconnu sa mere qui est pauvre ; celle-ci vient se plaindre à Esope ; il la fait cacher ; Rhodope paraît ; Esope, pour lui reprocher ses torts, se contente de lui réciter cette fable :

Un Fleuve enflé d'orgueil de l'abondance d'eau
 Qui de plusieurs endroits avoit grossi sa course,
 Avec indignité défavoua la Source
 Qui l'avoit en naissant fait un simple ruisseau.
 Ingrat, lui dit la Source, à qui ce coup fut rude,
 Que tu reconnais mal ma tendresse & mes soins!
 Quelque injuste raison qu'ait ton ingratitude,
 Sans moi qui ne suis rien, tu serois encor moins.

Rhodope répond à cet apologue en fondant en larmes ; elle reconnaît sa faute, & demande à voir sa mere, qui accourt aussi en pleurant, & tombe dans les bras de sa fille.

combats, qui nous enflamme de la valeur de ses héros, nous intéresse encore bien davantage par les adieux touchants d'Hector & d'Andromaque, & par les larmes paternelles de Priam aux pieds du meurtrier de son fils. Ovide auroit une réputation moins contestée, si tous ses vers étoient semblables à ceux qu'il met dans la bouche de Biblis: elle envoie une lettre à son frere, pour qui elle est consumée d'une ardeur incestueuse, & elle n'ose le nommer à celui qui est chargé de rendre cet écrit:

Dixit, & adjecit longo post tempore . . . fratri.

Un seul trait de sentiment répandra tout à coup sur un caractère, un intérêt qu'il ne recevroit pas de la pompe & de la stérile profusion de l'esprit. Qu'une harangue des Scythes à Alexandre soit composée en vers magnifiques, il n'y en aura point qui fassent autant de plaisir que cette faillie de sentiment: *tu n'es pas un Dieu, puisque tu fais du mal aux hommes.* Dans un panegyrique d'Antonin, tout le faste de l'éloquence collégiale s'évanouira devant ces expressions du cœur: *il vaut mieux conserver un citoyen, que de tuer mille ennemis.* Quelles ressources d'esprit dans l'éloge de Charles V. duc de Lorraine, seroient comparables à ce que disoit ce prince bienfaisant: *je quitterois demain ma souveraineté, si je ne pouvois faire*

L dit

du bien. Qui a pu assurer le succès d'Inès, tandis qu'une infinité de tragédies mieux écrites sont tombées dans l'oubli? ce sont les situations de sentiment; je dis les situations, parce que le dialogue, indépendamment de la mauvaise versification, auroit pu être traité avec plus de chaleur & de pathétique. En un mot, le sentiment est l'idiome universel; c'est la langue mere; le langage de l'esprit n'est qu'un jargon de convenance, soumis aux vicissitudes de la mode & de la bizarrerie. Nous entendons Virgile bien plus aisément que Plaute & Térence; le premier en nous faisant verser des larmes avec Didon, a écrit pour tous les âges; & Plaute & Térence ont composé pour les Romains & pour leur tems. L'esprit a mille nuances imperceptibles, que chaque siècle, chaque année, chaque jour même semblent emporter avec soi, & le sentiment est toujours immuable; depuis que l'univers existe, il n'a souffert aucune altération; c'est le feu central qui anime tout; c'est le nœud secret qui lie tous les hommes; un Chinois, un Sauvage, qui n'auront que des notions imparfaites de notre langue française, pleureront à ces vers de Merope:

C'est un infortuné que le sort me présente;
 Il suffit qu'il soit homme & qu'il soit malheureux..

Et

Et ils ne sentiront pas les finesses & les beautés répandues dans la comédie du Méchant.

L'expérience nous démontre assez Le senti-
ment pré-
férable
aux coups
de théâ-
tre.
que l'intérêt dramatique excité & sou-
tenu par la seule force du sentiment,
est préférable à tous les effets combi-
nés des coups de théâtre ; il y en a
très-peu qui soient motivés (*), &
pref-

(*) *Il y en a très-peu qui soient motivés,*
Je ne connais que celui de Phédre, acte
IV, scene IV, qui semble être amené par
la nature même, & qui est suivi d'un ef-
fet prodigieux. Phédre qui en quelque for-
te a par la bouche d'Oenone accusé Hip-
polyte auprès de son pere, ressent bientôt
des remords, & se hâte de rejoindre Thé-
sée pour l'engager à ne point punir son fils ;
son époux lui répond :

Tous ses crimes encor ne vous sont pas connus :
Sa fureur contre vous se répand en injures ;
Votre bouche, dit-il, est pleine d'impostures ;
Il soutient qu'Aricie a son cœur, a sa foi,
Qu'il l'aime . . . &c.

Quelle affreuse lumiere pour une femme
qui jusqu'à ce moment n'avoit condamné
Hippolyte que pour son insensibilité. J'au-
rois désiré seulement qu'anéantie par la sur-
prise & le désespoir, elle fût restée quelque
tems sans parler, & qu'elle n'eût repris les
sens que pour s'écrier :

presque tous sont concertés; l'esprit y laisse voir son artifice, comme on découvre à l'opéra le jeu d'un grossier mécanisme dans les descentes des divinités, dans les vols, les décorations, &c. le seul rôle de Phédre est supérieur à toutes les tragédies qui nous emportent de surprise en surprise. On a beau vanter le plan d'Héraclius (*), je crois qu'on ne sauroit comparer cette pièce à Cinna, Polyeucte, ouvrages du même auteur. Les plaisirs de l'ame sont plus doux que ceux de l'imagination; on aime mieux voir se développer un cœur, qu'une suite d'événements extraordinaires; qui rarement ont pu exister tels que le poëte nous les représente; on croit aisément que Thésée a été infidèle, qu'il a trahi Ariane, qu'Orosmane agité d'un transport de jalousie, s'est fouillé du meurtre de Zaïre: mais on

a

Oenone, qui l'eut cru? j'avois une rivale.

J'imagine que le coup de théâtre par ce moyen eût été encore plus frappant; d'ailleurs ce qui est dans le monologue auroit pu se transporter facilement dans la scène suivante.

(*) *Le plan d'Héraclius.* Corneille lui-même avoue dans un de ses discours sur les trois unités, que son Héraclius produit un plaisir *qui fatigue.*

a de la peine à se persuader que dans l'espace de vingt-quatre heures, un ministre ambitieux (*) ait assassiné son roi, ensuite un des fils de ce roi, qu'il ait formé enfin une conspiration pour tuer l'autre fils qui est sur le trône; il n'est pas possible que le sentiment puisse se répandre dans de semblables sujets qui appartiennent plus au roman qu'au théâtre. Mais, dira-t-on, ne court-on pas risque d'être monotone, en n'adoptant que les ressorts du sentiment? qu'on l'anime du feu des passions, qu'on y jette ce désordre heureux qui en résulte, qu'on y déploye les grands mouvements; surtout au lieu d'une multiplicité d'incidents peu vraisemblables, qu'on fasse succéder naturellement des tableaux variés: alors l'action prendra sans cesse de nouvelles forces, & l'intérêt croîtra à proportion.

Le pouvoir des images (†) sur nos sens

(*) *Un ministre ambitieux.* On veut parler du sujet de *Silicon* rendu encore plus invraisemblable & plus romanesque par *Métastase* sous le titre d'*Artaxerce*. *Thomas Corneille* & *La Grange* ont plusieurs pièces dans ce genre si peu naturel.

(†) *Le pouvoir des images.* Que d'exemples de ce pouvoir étonnant! Un tableau qui représente *Palamede* condamné à la mort par ses amis, jette le trouble dans

Des ta-
bleaux.

fens a été plus connu par nos philoso-
phes, que senti par nos poètes; du
moins

l'ame d'Alexandre; il rappelle à ce prince le traitement cruel qu'il avoit fait à Aristonicus. Une courtisane au milieu d'une joie dissolue, vient par hazard à fixer les yeux sur le portrait d'un philosophe: elle a honte tout à coup de ses désordres, & embrasse la vertu la plus rigide. Un roi Bulgare se fit chrétien pour avoir vu un tableau du Jugement dernier. Amurat IV voulant réprimer l'insolence des janissaires & des spahis, ne leur fait aucun reproche; il sort à cheval du ferrail, va dans l'Hippodrome, y tire de l'arc, & lance sa zagaye; la dextérité & la force que montre ce prince, étonnent ses troupes: elles rentrent dans le devoir. On tente de consoler une femme qui a perdu son mari; elle fait signe, en mettant la main sur son cœur, que c'est là qu'est renfermé son chagrin, & qu'il ne peut se guérir; un tel geste est plus expressif que tous les discours qui seroient échappés à sa douleur. La mort de Germanicus par le célèbre Pouffin, inspire de l'attendrissement pour ce prince, & de l'indignation contre Tibere. Le riche tableau des funérailles de Clarisse n'est-il pas plus intéressant que tous les regrets qu'on eût prodigués sur sa perte? En un mot ce n'est que par le secours des images que les idées entrent dans notre ame; les raisonnemens ne viennent qu'à la suite des objets qui frappent nos regards, & ce qu'on

ap-

moins ont-ils négligé ce ressort, un des plus actifs sans contredit, que puisse employer l'art théâtral. La Grange avance assez légèrement dans sa préface d'Amasis, que „ le spectacle n'est bon „ que pour les tragédies de collège.” (*) Il ne suffit pas seulement de savoir rimer : il faut avoir des connaissances, remonter aux causes, étudier la nature dans ses principes, pour apprendre jusqu'à quel point le spectacle a de l'empire sur l'homme; Æschyle, Sophocle, Euripide, qui, suivant les apparences, avoient un peu plus réfléchi que le ver-

si-

appelle une abondance de réflexions, n'est souvent qu'un amas de tableaux ; c'est au jugement & au goût à leur assigner leur place, & à disposer de leurs effets.

(*) *Le spectacle n'est bon que pour les tragédies de collège.* Oui, lorsque le spectacle n'est point motivé, lorsqu'il n'est point soutenu par une vérification mâle, énergique & correcte, lorsque sans nul propos on fera venir un régiment aux gardes sur la scène, & qu'on prendra la peine, comme je l'ai dit, d'élever un trône, un autel, un tombeau qui ne seront pas nécessaires à la pièce : mais lorsqu'on présentera un spectacle tel que dans Olympie, qui sera lié au sujet, qui animera le récit, alors il faudra le transporter sur le théâtre français, & chercher à l'embellir par tous les accessoires de la décoration.

ficateur français, nous ont offert une multitude de tableaux. Ce qui m'étonne, c'est que Racine qui étoit si instruit, n'ait pas profité davantage de ce moyen employé avec tant de succès par les Grecs; Athalie est la seule piece où il ait introduit du spectacle. Cependant le théâtre ancien, l'histoire, notre propre expérience, tout doit nous faire connaître la nécessité de fortifier le sentiment par des images, si nous voulons mettre en œuvre toute la richesse & l'énergie du pathétique. Qu'est-ce que la poésie & l'éloquence, lorsque la peinture ne les anime point? Dans la Mort de Pompée, on voit Cornélie, on suit tous ses mouvements dans ces vers qui présentent autant d'attitudes pleines de vérité:

La triste Cornélie, à cet affreux spectacle,
 Par de longs cris aigijs tâche d'y mettre obstacle,
 Défend ce cher époux de la voix & des yeux,
 Mais n'espérant plus rien, leve les mains aux cieus,
 Et cédant tout à coup à la douleur plus forte,
 Tombe dans sa galere évanouïe ou morte.

La grandeur d'ame de Pompée est exprimée par ce seul coup de pinceau:

Sa vertu toute entiere à la mort le conduit.

Ce vers hardi & pittoresque justifie plus Rodrigue, coupable de la mort du
 pe-

pere de Chimene, que tous les raisonnemens qu'on eut pu imaginer :

Les Maures en fuyant ont emporté son crime.

Les Mexicains que l'empereur Montezume avoit envoyés à la découverte des Espagnols, reviennent auprès de leur maître; ils ne parlent point: ils se contentent de développer des tableaux composés de plumes, où étoient représentés les Espagnols montés sur leurs chevaux, armés de ces tubes d'où s'élançoit la mort; le prince & toute sa cour sont frappés de terreur. Un simple récit auroit-il produit cet effet? Philippe-Auguste étoit entouré de mécontents; quelques heures avant la bataille de Bovines, il met sa couronne sur l'autel où l'on célébroit la messe pour l'armée, & la montrant à ses troupes, il leur dit: *Si vous croyez qu'un autre soit plus capable que moi de porter cette couronne, je suis prêt de lui obéir: mais si vous m'en croyez digne, il vous faut défendre aujourd'hui votre roi, vos familles, & votre bonheur.* Aussitôt les soldats tombent à ses pieds & lui demandent sa bénédiction; il n'est pas surprenant qu'ils ayent été vainqueurs. Un missionnaire veut frapper les esprits; voici le tableau qu'il expose; au premier coup d'œil, il paraîtra ridicule: au second, il sera sublime, & remplira l'ame d'une image imposante. *Il y a dans*

l'enfer une grande pendule, dont le faite se perd dans l'immensité de l'espace, & les extrémités dans un abîme sans fond; auprès de cette pendule, est un démon qui a les yeux toujours attachés sur le cadran. Les damnés se levent tous à la fois du milieu d'un vaste étang de flamme, & ils demandent d'une voix gémissante: quelle heure est-il? quelle heure est-il? l'éternité, (leur répond ce démon) l'éternité; & aussitôt tous ces malheureux se replongent avec des rugissements, & disparaissent dans ce lac de feu. Le Pere le Moyne ajoute ainsi à la pensée de Senneque: quand un grand homme est aux prises avec le malheur, c'est alors qu'il mérite que Dieu s'avance pour le regarder. Quelle image! Young se représente dans une de ses Nuits creufant au clair de la lune une fosse pour sa fille, y ensevelissant de ses propres mains son cadavre, & lui donnant le dernier baiser paternel. Comment Racine dans son Iphigénie, ne s'est-il pas approprié la scène si intéressante d'Euripide? on voit Agamemnon dans sa tente, accablé de chagrin, écrivant à la lueur d'une lampe, pour engager Clytemnestre à éloigner Iphigénie de l'autel; les soucis dévorants sont gravés sur le front de ce pere affligé; les devoirs de son rang combattent l'amour paternel, en triomphent, sont subjugués, prennent le dessus; il déchire la lettre, la récrit, & la

dé-

déchire encore ; un vieillard étonné le confidère & l'interroge : ah ! vieillard , lui répond Agamemnon en pleurs , que tu es heureux , & que j'envie ton sort ! Achille , dans Homère , s'arrache les cheveux , se roule sur la poussière , & veut se donner la mort. Les anciens ont tellement regardé les tableaux comme une des parties essentielles de l'art dramatique , que quelquefois il ne leur en a fallu qu'un seul pour remplir un acte entier. Voici un exemple qui est connu ; je l'emprunte du cinquième acte des Trachiniennes , tragédie de Sophocle ; j'ai pris la liberté d'y faire quelques changements peu considérables ; ce n'est qu'une copie bien imparfaite de l'original le plus sublime : mais l'esquisse suffira pour vous donner une idée , d'après laquelle vous pourrez décider du mérite de l'invention. On fait dans les moindres desseins la riche composition des Raphaël & des Michel-Ange.

Hercule avoit épousé Déjanire , fille d'Oenée , roi de Calydon en Etolie ; coupable du meurtre d'Iphitus , fils d'Eurythus , qui régnoit sur l'Oechalie , il se condamne lui-même à l'exil selon l'usage de l'antiquité , & passe avec sa famille & sa suite en Thessalie chez Cécis , roi de Trachine. Il traverse un fleuve ; le centaure Nessus transporte d'abord Hercule , ensuite Déjanire ; épris de la beauté de cette princesse , il veut lui faire violence ; ses cris parviennent à son

son mari, qui lance un trait infecté du venin de l'hydre de Lerne; le centaure blessé mortellement donne de son sang à Déjanire, en lui disant que si jamais son époux devenoit infidele, elle pourroit oindre de ce sang ses habits, & qu'alors il reprendroit sa premiere tendresse. Hercule arrivé à Trachine, y laisse sa femme & ses enfants, fait plusieurs expéditions, est vendu à Omphale pour expiation du meurtre d'Iphitus, ensuite attaque Eurytus, ruine l'Oechalie, de-là se rend au promontoire de Cénée pour offrir un sacrifice à Jupiter; il envoie à Trachine Lichas, un de ses serviteurs, avec plusieurs esclaves, au nombre desquelles étoit Iole; Déjanire alarmée par des soupçons que tout ne sert qu'à confirmer, fait usage du sang du centaure, en frotte un vêtement travaillé de ses mains, qu'elle charge Lichas de remettre de sa part à son mari; à peine en est-il revêtu, que le venin, comme une flamme rapide, s'attache à toutes les parties de son corps, & lui cause des tourments inouis; Déjanire apprend par son fils Hyllus les effets de son fatal présent; elle se donne la mort; Hercule désespérant de la vie, dès qu'il sçait la nature du mal qui le dévore, se fait porter sur le mont Oeta, & expire sur un bucher. Cette piece porte le titre de Trachiniennes, parce que le chœur est composé de jeunes filles de Trachine.

ACTE V. (*)

Des Trachiniennes, Tragédie de Sophocle.

SCENE PREMIERE.

LE CHOEUR. (†)

IL n'est plus de malheurs que la Grece redoute :
Nous sommes condamnés à d'éternels regrets.

Le Chœur fait quelques pas au fond du théâtre.

Un lamentable écho se perd sous cette voule !
Ecoutons . . La douleur du fond de ce palais,
Porte jusqu'en ces lieux une voix gémissante !
Nous ferions-nous trompés ? . . ce son lugubre aug-
mente !

Dieux ! n'êtes-vous pas satisfaits,

Et votre haine est-elle infatiable ?

De votre bras impitoyable,

Devons-nous craindre encore, ô Dieux, de nou-
veaux traits ?

S C E.

(*) *Acte V.* On doit se ressouvenir que les Grecs n'ont jamais connu cette ridicule distribution d'actes que nous avons adoptée d'après les Romains : mais comme par cinquième acte on entend la catastrophe ou le dénouement d'un drame, on a cru pouvoir se servir de ce mot à l'exemple des interprètes.

(†) *Le Chœur.* Chez Sophocle, c'est une troupe de jeunes filles de Trachine, qui ont donné leur nom à la pièce, qu'on auroit pu intituler *Hercule mourant*. J'ai cru qu'il étoit plus convenable de substituer à des étrangères un chœur formé de la suite d'Hercule, ses serviteurs devant bien plus s'intéresser à son sort, que les Trachiniennes. On observera que le chœur est instruit de l'affreux événement qu'a produit la robe empoisonnée.

S C E N E II.

LA NOURRICE DE DE' JANIRE, LE
CHOEUR.

La Nourrice () paraît éplorée.*

LE CHOEUR.

Mais que veut cette esclave, & quel sujet l'amene ?
C'est elle dont les soins ont élevé la reine,
Et qui partage ses secrets,

Le désespoir est peint dans tous ses traits !

Pâle, tremblante, hors d'haleine,

Que va-t-elle annoncer ? & pourquoi ces sanglots ?

LA NOURRICE, *arrivant au milieu du théâtre.*

O trop fatal présent ! ô voile détestable !

Sur nos têtes, hélas ! qu'il fait tomber de maux !

LE CHOEUR.

Les Dieux ajouteroient au fort qui nous accable !

Quel plus affreux événement. . .

LA NOURRICE.

Déjanire n'est plus !

LE CHOEUR.

Elle est morte ! comment ?

Quel revers imprévu termine sa carrière ?

LA

(*) *La Nourrice.* Notre délicatesse française, qui souvent dégénère en petitesse, m'a fait craindre d'employer le mot de *Nourrice*, quoique Racine s'en soit servi plusieurs fois dans son *Athalie*, &c.

LA NOURRICE.

Le fer lui ravit la lumière.

LE CHOEUR.

Le fer! . nommez-nous l'assassin.

LA NOURRICE.

Elle-même.

LE CHOEUR.

Elle-même.

LA NOURRICE.

Oui, de sa propre main,

La reine s'est percé le sein.

Une éternelle nuit a fermé sa paupière.

LE CHOEUR.

Que nous apprenez-vous? déplorable destin!

Pouvons-nous trop gémir?

LA NOURRICE.

Vous répandez des larmes;

La désolation s'offre de toutes parts.

Eh! quel seroit l'excès de vos allarmes,

Si ce tableau terrible eût frappé vos regards!

UN VIEILLARD.

O fille d'Eurytus, fléau de ma patrie,

Quel astre envenimé présidoit à ton sort?

Dans la maison d'Hercule, ainsi qu'une Furie,

Tu sèmes le crime & la mort.

LA NOURRICE.

A cette image encor tous mes esprits se troublent!

Ecoutez... écoutez... que vos douleurs redoublent.

Le front couvert d'une sombre pâleur,

Morne, comme affaîsée sous le poids du malheur,

Déjanire au palais à peine étoit rentrée:

Et-

Elle apperçoit fon fils, s'éloigne avec terreur ;
 Elle fuit tous les yeux ; à fes ennuis livrée,
 Sans voile, mourante, égarée,
 Elle court embrasser les autels protecteurs,
 Leur adresse fes cris, les mouille de fes pleurs ;
 Elle porte par-tout fes mortelles allarmes :
 Tout irrite fes maux, & nourrit fes chagrins ;
 Sur les ouvrages de fes mains,
 Elle laiffe tomber des larmes ;
 Ses plus fideles ferviteurs
 S'emprefsoient-ils fur fon paffage :
 Elle les repouffoit, se cachoit le visage,
 Et reprochoit au ciel d'avoir fait fes malheurs ;
 Puis observant un long filence,
 Avec fureur elle s'élance,
 Monte à l'appartement qu'habitoit fon époux,
 Au chaste lit d'himen vole & se précipite :
 „ O monument chéri d'un feu jadis si doux,
 „ Pour le lit de la mort, Déjanire te quitte ;
 „ Tu ne m'entendras plus exhaler mes douleurs ;
 „ C'est la dernière fois que tu reçois mes pleurs.”
 Elle dit, prend un fer . . (*) à fes pieds je me jette,
 Les embrasse en pleurant, & pouffe mille cris ;
 Je lui nomme Hercule, fon fils :
 Dans ce cœur défolé, la nature est muette ;
 Tous mes efforts font vains ; je vois lever fon bras . .
 Je vois fon fang jaillir d'une large blessure ;
 Il forme en s'écoulant un lugubre murmure,

Et

(*) Elle dit, prend un fer. Dans le grec, c'est avec une de fes aralles que Déjanire se perça le fein.

Ce récit, dans l'original, est un des plus beaux morceaux qui nous soient restés de l'antiquité ; tout y est simple, touchant, & pittoresque ; c'est à peu près le même tableau que celui d'Alceste ; Virgile en a emprunté quelques traits dans sa belle description de la mort de Didon.

Et semble de lenteur accuser le trépas.
 Hyllus vient ... il sçavoit alors son innocence,
 Il sçavoit que Nessus, du crime seul auteur,
 De Déjanire avoit trompé la confiance,
 Hyllus ... il s'abandonne à sa vive douleur,
 A mes gémissements mêle une voix plaintive,
 Imploré son pardon, presse contre son cœur
 Un corps pâle, déjà sans vie & sans chaleur;
 De sa mere vingt fois il déplore l'erreur;
 Il voudroit l'arracher à la fatale rive,
 Et dans son sein reçoit son ame fugitive;
 Ses parents les plus chers, en ce jour douloureux,
 Sont à la fois ravis à ce fils malheureux. (*)

Déplorable famille! ô race infortunée!

Hélas! quelle est ta destinée!

Songes de l'avenir, prestiges si flatteurs,

Nous apprenons à vous connaître.

Qu'espérer du jour qui doit naître,

Quand le jour qui nous luit est marqué par nos pleurs?

LE CHOEUR.

Dieux! vous nous enlevez Hercule & Déjanire!

L'une n'est plus, & l'autre expire;

Tous deux nous étoient chers; qui de ces deux objets

Excitera plus nos regrets?

Pour ses enfants, hélas! Jupiter nous réprouve!

Ce

(*) *A ce fils malheureux.* Selon notre goût français, le récit auroit dû finir à ce vers: mais comme les Grecs aimoient les maximes, & que d'ailleurs leur théâtre étoit une espee d'école de mœurs & de philosophie, ils terminoient toujours leurs grands tableaux par des sentences. Elles en étoient le résultat comme la morale est ordinairement à la fin de l'apologue; nous trouverions que ces maximes sont trop isolées, & ne sont pas assez fondues dans le corps de l'ouvrage. Au reste si nous avons quelques reproches à faire à cet égard aux anciens, combien ne seroient-ils pas en droit de nous condamner pour une infinité d'autres défauts plus importants?

Ce jour cruel nous va tout enlever;
 Un malheur qu'on doit éprouver (*)
 Differe peu d'un malheur qu'on éprouve.

Dieu des tyrans de l'air, Eole, entends nos vœux;
 Abbaïsse ici ton sceptre, & qu'un vent favorable
 Nous emporte loin de ces lieux! (†)
 On nous menace, on dit qu'une image effroyable
 Se prépare à frapper nos yeux.
 Le fils du souverain qui lance le tonnerre,
 Hercule en proie aux Dieux persécuteurs,
 Va sortir du palais, & montrer à la terre
 Le spectacle de ses douleurs.

De sourds gémissements annoncent sa présence.
 Ainsi la sœur de la mère d'Ilys,
 Par ses accents plaintifs, à nos bois attendris,
 Fait de ses longs malheurs sentir la violence.
 Les étrangers comme nous gémiront...

S C E N E III & dernière.

HERCULE, HYLUS, UN VIEUX OF-
 FICIER, LE CHOEUR, LES E'TRAN-
 GERS.

*Le fond du théâtre s'ouvre; on voit Hercule porté par
 des Etrangers.*

LE CHOEUR continue.

Les voici! . . la douleur éclatte sur leur front!
 L'œil morne, & d'un pas lent un peuple entier s'avance;

(*) *Un malheur qu'on doit éprouver.* Voilà encore de ces maximes qui étoient autant de préceptes pour le peuple grec, & qui parmi nous sentiroient la morgue de l'école.

(†) *Nous emporte loin de ces lieux.* Je ne sçais ce que veut dire le texte dans cet endroit; chez Sophocle, comme je l'ai observé, le chœur est composé de Trachiniennes; ces filles peuvent-elles demander à être transportées loin de leur patrie? En mettant ces vers dans la bouche des serviteurs d'Hercule, ainsi que je l'ai fait, ce passage alors devient plus clair.

Ils portent Hercule en silence!
 Le sommeil éternel l'auroit-il accablé?
 Ou par un doux repos feroit-il consolé?
 Devons-nous écouter la flatteuse espérance?

HYLLUS.

O mon pere! . est-ce lui? . dans quel état! ô ciel
 Que vais-je devenir? mon pere .. fort cruel!

L'OFFICIER.

Ah! prince, retenez vos plaintes;
 Craignez de réveiller l'accès
 Du mal dont votre pere éprouve les atteintes;
 De la douleur Hercule épuise tous les traits!
 Couché sur le visage, on l'entend qui respire..

HYLLUS.

Il vivroit!. quoi! les dieux le rendroient à mes pleurs!

L'OFFICIER.

Comme il est accablé d'un sommeil de douleurs!
 Quel charme heureux endort le mal qui le déchire!
 Taisons-nous; n'allons point ranimer ses fureurs;
 Un mot irriteroit les tourments qu'il endure.

HYLLUS.

Eh! comment étouffer la voix de la nature,
 Lorsqu'on est abattu sous de pareils malheurs?
 Qui pourroit, sans gémir, supporter cette image?

HERCULE, *relevant la tête.*

O Jupiter? où suis-je! . où suis-je? quel rivage,
 Me voit en proie à des maux éternels!
 Ah! je souffre encor plus! ah! supplices mortels!
 O cieux!

L'OFFICIER, à *Hyllus.*

Jugez combien il étoit nécessaire
 De ne point le tirer de son accablement;
 Prince, vous n'avez pu vous taire,

M 2

Es

Et vous venez d'augmenter son tourment.
Daignez. .

H Y L L U S.

A ce spectacle horrible,
Vous voudriez qu'un fils .. Qui ne seroit sensible ?
Le désespoir l'emportè en cet affreux moment.

H E R C U L E.

Et voilà donc la fin qui m'étoit destinée !

O promontoire de Cénée,

Où d'hécatombes solennels,

Ma main religieuse a chargé les autels !

O Jupiter, objet d'un hommage fidelle,

C'est-là ma récompense ! .. une honte éternelle

Est le prix de l'encens que j'ai brûlé pour toi ;

O Jupiter, reprends ces jours que je te doi ;

Loin de me donner l'être, & d'ouvrir ma paupiere,

Que ne la fermois-tu plutôt à la lumiere !

Au mal qui vient me consumer,

Quel remede opposer ? nul espoir ne me reste !

Il n'est que toi qui puisses le calmer !

Qu'est-ce que l'art humain sans le secours céleste ?

*A ceux qui l'entourent & qui veulent lui procurer du
soulagement.*

Ah ! laissez-moi .. laissez mourir un malheureux. .

Vous me touchez .. cruels ! .. retirez-vous .. ô Dieux !

Vous redoublez mes maux .. vous m'arrachez la vie !

O douleur infernale ! .. elle étoit assoupie. .

Vous avez irrité mes poisons, tous mes feux. .

Ah ! quelle flamme me dévore ?

O jour .. jour que je hais .. tu m'éclaires encore !,

Je sens .. je sens .. déchirements affreux !.

O Grecs, dont tant de fois j'ai vengé les injures,

Pour qui, dans l'horreur des combats,

Couvert de poudre & de blessures,

J'ai tant de fois affronté le trépas,

Je vous implore en vain .. vous me fuyez, ingrats !

J'ai

J'ai rassuré vos ports, vos villes insultées;
 J'ai nettoyé vos mers de brigands infestées;
 Vous devez tout à l'effort de mon bras;
 Et de votre reconnaissance,
 Quand je n'exige que la mort,
 Nul de vous par pitié ne vient finir mon sort.
 Tranchez le dernier fil d'une affreuse existence;
 Dieux!

L'OFFICIER, à Hyllus.

C'est à vous que j'ai recours;
 Prince, des jeunes ans la force est le partage;
 Mon bras commence à succomber sous l'âge;
 Vous pourrez mieux que moi prêter quelque secours.

HYLLUS.

Ah! disposez d'Hyllus, & .. *Il regarde son pere.*
 Cet aspect me tue.

Que fera mon zele impuissant,
 Pour calmer un mal si pressant
 Dont la source se cache à notre faible vue?
 On y voit éclatter la colere des cieux,
 Et l'effort des humains cède au pouvoir des Dieux.

HERCULE, *ne voyant point son fils.*

Hyllus fuiroit aussi les regards de son pere!
Il l'apperçoit.

Soulevez-moi de ce côté, mon fils.
 Prenez garde .. arrêtez .. ô tourments inouis!
 O Pallas .. cher Hyllus .. Dieux! ..

L'OFFICIER.

Il mord la poussiere!

HERCULE, *se relevant avec fureur, à son fils.*
 Repousse la nature, il la faut oublier;
 Que la seule pitié te guide;
 Arme-toi d'un fer meurtrier;
 Sans craindre de fouiller tes mains d'un parricide,

Dans mon sein malheureux plonge-le tout entier,
 Tu vois où m'a réduit une mere coupable :
 Puisse-t-elle subir un châtement semblable !
 Puisse-je voir tout son corps dévoré,
 Par le même poison qu'elle m'a préparé !
 Hâte un trépas trop lent, Pluton, qu'Hercule expire,
 Et trouve le repos au ténébreux empire !

L E C H O E U R .

Quel grand tableau d'adversité !
 Que tout mortel regarde & tremble !
 C'est Hercule qui souffre, & qui sur lui rassemble
 Tous les maux de l'humanité !

H E R C U L E .

Oui, vous voyez (*) ce vengeur de la terre,
 Qui par mille dangers & par mille travaux,
 S'étoit acquis la palme des héros,

Et

(*) *Oui, vous voyez, &c.* Tout ce morceau jusqu'à *Et punir les pervers, &c.* a été traduit par Cicéron : lisez le second livre des Tusculanes ; d'autres disent par un ancien poëte latin, nommé Attilius ; Ovide l'a imité dans ses Métamorphoses, & à son ordinaire il joue sur le mot :

. . . Defessâ jubendo est
 Scœva Jovis conjux ; ego sum defessus agendo.

Je ne sçais pourquoy le pere Brumoy, à propos de ces misérables *Concetti*, regrette beaucoup de ce qu'Ovide n'a point travaillé pour le théâtre : nous ne pouvons pas parler de sa *Médée*, puisqu'elle ne nous est point parvenue : mais il y a tout lieu de croire qu'Ovide qui est presque toujours hors du sentiment, eût été un très mauvais auteur dramatique ; on a beaucoup vané ses *Elégies* ; je ne connais rien qui soit plus opposé à ce genre ; c'est le cœur seul qui doit s'exprimer dans ces petits poëmes, & Ovide y répand tous les brillants déplacés du *bel-esprit* : sans ses *Métamorphoses* où il y a tant d'imagination & de richesse de poësie, on pourroit lui contester le rang d'un des premiers écrivains de l'antiquité.

Et sembloit s'élever au séjour du tonnerre.
 Tous mes jours ont été des triomphes nouveaux;
 J'ai pu dompter les cieus & leur haine immortelle,
 Lasser le fort jaloux à force de succès,
 Et la fille d'Oenée est pour moi plus cruelle
 Qu'Euristhée & Junon ne le furent jamais.
 C'est de ma femme, hélas! c'est de ses mains impies,
 Que j'ai reçu ce présent infernal,
 Eltes m'ont enfermé dans ce voile fatal,
 Comme dans un filet tissé par les Furies.
 Un poison dévorant s'attache à tout mon corps,
 Des fources de la vie attaque les ressorts;
 Tout mon sang bouillonne & s'allume,
 Et je m'épuise en vains efforts.
 Un feu toujours plus vif me bruite & me consume!
 Moi, dont la force étonna l'univers,
 Je ne suis plus qu'un spectre échappé des enfers!
 Ce que n'ont pu les fureurs de la guerre,
 Les fils orgueilleux de la terre,
 Tous les monstres, la Grece, & les climats lointains,
 Le monde qui me doit ses paisibles destins,
 Ce que n'ont pu les Dieux, qui m'éprouvoient sans
 cesse,
 Seule, n'ayant que sa faiblesse,
 Une femme a pu le tenter!
 Qu'ai-je dit? une femme a pu l'exécuter!
 D'une femme, en un mot, Hercule est la victime!...
A Hyllus. Ah! montre-toi mon fils; que mon esprit
 t'anime;
 Qu'une mere coupable en ton cœur vertueux,
 N'aille pas balancer un pere malheureux;
 Va, plein de ma fureur extrême,
 Va, du palais cours l'arracher toi-même;
 Abandonne à mes coups ses destins odieux:
 Oui, je veux que témoin du courroux qui m'inspire,
 Et des maux qu'elle doit endurer à son tour,
 Hyllus fasse voir en ce jour
 Qui d'Hercule ou de Déjanire

Mérita le plus son amour.
 Point de retardement, cours, vole & fers ma rage;
 Sens combien la douleur a dompté mon courage:
 Mon fils . . . Hercule pleure!

LE CHOEUR.

O ciel! quel changement!
 Et quel est donc l'excès de son tourment?
 Aux yeux d'Hercule, il échappe des larmes!

HERCULE.

Oui, je succombe à mes allarmes;
 Oui, je verse des pleurs .. vous m'entendez gémir;
 Peuple, c'est mon premier soupir.

A son fils.

Tu tardes à remplir les vœux de ma vengeance!
 Tu crains de m'obéir! c'est mon fils qui balance,
 Qui n'est point attendri sur mon fort malheureux!

Eh bien! connais le crime de ta mere;
 Vois jusqu'où peut aller la colere des Dieux;
 Regarde. *Il se découvre.*

Approchez tous. . Au peuple.

Contemplez ma misere;

Me reconnaissez-vous en cet état affreux?
 O torture! ô douleur! supplice insupportable!

Ah! Dieux cruels, précipitez ma fin.

Tous les monstres d'enfer me dévorent le sein.

Ah! ton vautour infatiable,

Malheureux Prométhée, avec moins de fureur,
 S'acharnoit à tes flancs, & déchiroit ton cœur!
 Dieu des morts, ouvre-moi tes gouffres les plus som-
 bres;

J'irai de mes tourments épouvanter les ombres;

J'implore, ô Jupiter, tes foudres réunis:

Viens te montrer, mon pere, en tonnant sur ton fils..

Mon courage étonné cède au feu qui me brule;

Moi-même, hélas! j'ai peine à reconnaître Hercule!

Il regarde son bras.

Est-ce-là ce bras menaçant
 Qui sçut vaincre, étouffer un lion rugissant;
 Qui de l'hydre abbatit les têtes renaissantes;
 Qui des centaures monstrueux
 Dompta les forces impuissantes;
 Qui d'un sanglier furieux,
 Délivra les bois d'Erymanthe;
 Qui, bravant les horreurs du gouffre ténébreux,
 Tira de sa nuit effrayante
 Cerbere dont l'aspect a fait pâlir les cieux;
 Qui d'un dragon terrible à tous les yeux,
 Dispersa les débris sur la terre fumante?
 Ce bras fameux par mille exploits,
 Et jusqu'à ce jour indomptable,
 Qui soutenoit le faible, & détrônoit les rois,
 Languit & tombe enfin sous le mal qui l'accable.
 Quel revers! est-ce toi, fils du premier des Dieux,
 Et de la plus tendre des meres?
 Hercule est assez malheureux,
 Pour exhaler sa vie en des larmes ameres!
 Une épouse perfide, ô cieux!
 Cause ce changement honteux.
 Qu'elle vienne, qu'elle paraisse,
 Et que son châtement apprenne à l'univers
 Qu'Hercule malgré sa faiblesse,
 Sçait encor se venger, & punir les pervers.

LE CHOEUR.

Quelle sera ta perte, ô Grece infortunée,
 Et quel deuil s'étendra sur l'univers entier,
 Si d'un héros qu'aux Dieux on doit affocier,
 La Parque ose trancher l'illustre destinée?

HYLLUS.

Mon pere, daignez m'écouter.
 Un moment.

HERCULE.

Qui peut t'arrêter?

HYLLUS.

Déjanire.

HERCULE.

Ce nom réveille ma colere;
 Perfide, oserois-tu justifier ta mere?

HYLLUS.

Peut-être son forfait, ou plutôt son erreur..

HERCULE.

Son erreur! un tel nom conviendrait à son crime!
 Que dis-tu, malheureux?

HYLLUS.

Un démon destructeur

Vous a choisi pour sa victime;
 Hélas! de Déjanire il a trompé les vœux;
 Vous tenez de lui seul ce présent odieux.
 Si ma mere en effet pouvoit être coupable,
 Elle auroit expié cet attentat...

HERCULE.

Tu dis.

Explique-toi; parle.

HYLLUS.

Un fort déplorable
 A terminé ses jours, par les Dieux poursuivis.

HERCULE.

Elle ne feroit plus! une main étrangere
 L'auroit dérobée à mes coups!
 Qui l'immole?

HYLLUS.

Elle-même a fini sa misere,

Et

Et porté le poignard dans ses flancs.. ah ! mon pere !
 Si vous sçaviez .. calmez cet injuste couroux ;
 Je vous l'ai dit, elle est moins criminelle..

HERCULE.

Fils indigne, ce n'est pas elle
 Qui me donne aujourd'hui le plus honteux trépas ?

HYLLUS.

Accusez-en l'amour qui l'aveugloit ; hélas !
 Accusez-en Iole & sa beauté fatale ;
 Ma mere à son aspect a craint une rivale ;
 Elle a cru préparer un philtre séducteur
 Qui d'un volage époux captiveroit l'ardeur,
 Et fixeroit vos vœux par un charme facile.

HERCULE.

Et dans ces lieux, quel enchanteur habile..

HYLLUS.

Le centaure Nessus..

HERCULE.

Tu m'en as dit assez.
 C'en est fait ; pour jamais la clarté m'est ravie ;
 Vous n'avez plus de pere.. Hyllus, obéissez :
 Que tous ceux que le sang me lie,
 Et ma mere surtout si tendrement chérie,
 A votre voix soient rassemblés ;
 Qu'ils soient instruits du sort qui termine ma vie,
 Les oracles obscurs me sont tous dévoilés ;
 Le souverain des dieux, le maître du tonnerre,
 Mon pere me prédit, (oui, j'ouvre enfin les yeux)
 Que nul habitant de la terre
 Ne trancheroit le fil de mes jours glorieux,
 Mais que leur fin seroit l'ouvrage
 D'un habitant du séjour ténébreux.
 Nessus n'est plus, & c'est ce monstre affreux
 Qui d'un dessein mortel, me fait subir l'outrage.

Un

Un autre oracle encor m'apporte un jour nouveau ;
 Tout m'entraîne, mon fils, & me plonge au tombeau.
 J'entrois dans la forêt antique
 Où les Selles font retirés,
 Lorsqu'un de ces chênes sacrés,
 Que Dodone nourrit dans son sein prophétique,
 M'annonça ce moment comme un tems de repos,
 Comme le terme enfin de mes nobles travaux.
 Je crus que cette voix de mon bonheur suivie,
 Me promettoit une paisible vie :
 Ce n'étoit que la mort, la fin de tous les maux.
 N'allons point repouffer ces funebres flambeaux ;
 Ma destinée est accomplie ;
 Mon fils, Hercule doit mourir.
 Il ne faut donc que m'obéir ;
 La plus sainte des loix, mes droits, l'honneur lui-même,
 T'imposent le devoir suprême
 De céder au moindre desir
 D'un pere qui commande, & d'un ami qui t'aime :
 Dis : m'obéiras-tu ?

HYLLUS.

Je serai votre fils ;
 C'est dire qu'à vos loix vous me verrez soumis.
 Mais qu'ordonnerez-vous, mon pere, à ma tendresse ?
 Qu'exigez-vous d'un fils ?

HERCULE.

Qu'il n'ait point de faiblesse ;
 Donne-moi cette main pour gage de ta foi.

HYLLUS.

Mon pere ! ô ciel ! que voulez-vous de moi ?

HERCULE.

Donne.

HYL-

HYLLUS, *incertain.*

Eh bien! la voilà.

HERCULE.

Jure ici par mon pere,
Par Jupiter que tout craint & révere.

HYLLUS.

Quoi!

HERCULE.

De remplir ma volonté.

HYLLUS, *à part.*

Un sentiment secret & m'arrête & me touche.

Haut. Avec peine.

Jupiter . . fois garant de ma docilité.

HERCULE.

Prononce ton arrêt, & de ta propre bouche,
Que l'imprécation, si tu romps ton serment,
Punisse . . tu frémis, & mon fils se dément!

HYLLUS.

Mon zele obéissant fera cesser vos doutes!
C'est au parjure à craindre un juste châtiment,
Les imprécations . . je les prononce toutes.

HERCULE.

Le mont Oeta t'est-il connu,
Ce mont où Jupiter par un culte assidu,
Reçoit des honneurs légitimes?

HYLLUS.

Je le connais; le sang d'innombrables victimes
Y rougit les autels, par mes mains répandu.

HERCULE.

J'attens encor d'Hyllus un plus grand sacrifice:

J'at-

J'attens que par son bras mon destin s'accomplisse.
 Tu connais Oeta, me dis-tu;
 C'est-là, c'est sur cette montagne,
 Sur son sommet qu'il faut me transporter.
 Ces amis, dont ici la troupe t'accompagne
 Dans ce pénible emploi voudront bien t'assister;
 Que le chêne orgueilleux & l'olivier sauvage,
 De la cime d'Oeta prompts à se détacher,
 Cédant à leurs efforts, me forment un bucher..

Hyllus témoigne de la douleur.

Souviens-toi que mon fils doit montrer du courage:
 Point de larmes, de cris, pas même un seul soupir;
 La science de l'homme est d'apprendre à mourir.
 Si d'un amour soumis tu veux que je me loue,
 Que pour son sang Hercule enfin t'avoue,
 Tu m'enleveras de ce lieu;
 Sur le bucher hâte-toi de m'étendre:
 Hyllus, il deviendra l'autel d'un demi-dieu.
 Le flambeau dans tes mains, viens allumer ce feu
 Qui doit dévorer l'homme, & mettre Hercule en
 cendre,
 Ou mon ombre en courroux attachée à tes pas.

HYLLUS, reculant d'horreur.

Que votre fils..

HERCULE.

Tu ne l'es pas.

HYLLUS.

Quoi! vous voulez qu'Hyllus commette un parricide!

HERCULE.

Je veux qu'Hyllus soit moins timide,
 Qu'il soit mon bienfaiteur, qu'il presse mon trépas.

HYLLUS.

Je prendrais le flambeau!. j'allumerois la flamme!
 Mon

Mon pere .. vous avez tout pouvoir sur mon ame :
Mais .. je ne puis. .

HERCULE.

Eh bien ! si tu ne peux
Commander à ton cœur ce transport courageux,
Du moins sensible à ma priere,
Sur le bucher tu porteras ton pere. (*)

HYLIUS, *en pleurant.*

Ma main en frémissant tentera cet effort :
Mais qu'une autre s'apprête à vous donner la mort.

HERCULE.

J'ai retrouvé mon fils à mes ordres docile.
Allons, avant que de nouveaux accès
Reviennent irriter une douleur tranquille,
Que l'on s'empresse à remplir mes souhaits..
Approche, à son fils : acquitte ta promesse ;
Transporte-moi sur le bucher.

Aux étrangers.

De son bras incertain rassurez la faiblesse ;
De ces lieux il faut m'arracher ;
La mort est le seul terme aux tourmens que j'en-
dure. .

Hercule en ce moment montre-toi tout entier :
Etouffe dans ton cœur jusqu'au moindre murmure ;
Mets

(*) Sur le bucher tu porteras ton pere. Hercule dans l'original, ne se contente pas d'exiger de son fils ce service ; il veut absolument qu'il épouse Iole : c'est alors que j'ai cru devoir manquer de respect aux anciens en retranchant ce morceau ; notre délicatesse, je dirai plus, le goût général aujourd'hui en eut été offensé. Il paraît en effet ridicule & même indécent qu'un pere veuille forcer son fils à épouser une femme qui a causé tous les malheurs arrivés à sa maison, & dont la réputation n'est que trop suspecte.

Mets dans ta bouche un frein d'acier;
 Subjuge la douleur, & dompte la nature.
 C'est le dernier de tes travaux.

Après une longue pause.

Allons mourir.

LE CHOEUR.

Hercule, aux marches de la tombe,
 Triomphe & fert encor de modele aux héros.

HYLLUS.

Sans doute, Dieux jaloux, vous êtes ses rivaux,
 Et vous permettez qu'il succombe,
 Qu'Hercule mis au rang des vulgaires mortels
 Souffre comme eux des maux cruels,
 Qu'il soit vaincu du fort, & sous ses coups qu'il
 tombe,

Lui qui devoit partager vos autels!
 L'avenir nous oppose un voile impénétrable;
 Il cache dans la nuit la justice des cieux,
 Mais qui n'éleveroit sa voix contre les Dieux,
 Quand Hercule subit ce destin déplorable?

Aux Etrangers.

Amis, secondez-moi. *Au chœur.* Vous, fortiez de
 ces lieux,

Venez; que ce spectacle attache tous les yeux;

Pour les humains quel grand exemple!

Que l'univers entier contemple;

Qu'il regarde Hercule souffrir;

Qu'il regarde Hercule mourir.

Dans ces tourments affreux, dans cette fin terrible,
 Dieux, qui ne reconnoît votre bras invisible? (*)

Si

(*) *Votre bras invisible.* Si l'on veut connaître le comble de l'absurdité, & sçavoir ce que c'est que l'énorme défaut d'ou-

Si l'on n'eut consulté que le goût français, on auroit pu retrancher considérablement de cet acte, mais alors ce n'eut plus été l'ouvrage de Sophocle : on s'est attaché à le donner ici dans toute son étendue, pour montrer jusqu'à quel point les Grecs favoient tirer parti d'un seul tableau ; ils ne les entassoient point. (*) Plus l'attitude est

trepasser la nature, on n'a qu'à lire l'Hercule de Rotrou qui est une imitation grossiere de la mauvaise piece de Sénèque. Déjanire, dans le poëte latin copié servilement par le français, est une bavardie insupportable ; elle se répand en vaines déclamations dans le moment même où chez Sophocle elle garde un profond silence en apprenant d'Hylus les funestes effets de son présent à Hercule. De tels exemples rapprochés instruisent mieux sur la vérité des mœurs, & sur le naturel que toutes les discussions. Je remarquerai seulement qu'il est très singulier que l'auteur de Vincelas, que le grand Corneille appelloit son pere, ait eu la maladresse d'emprunter le plan de Sénèque plutôt que celui de Sophocle ; Déjanire dans le premier est une furie, & Hercule un capitain ; & dans le grec, Déjanire est une épouse malheureuse qui excite l'intérêt, & Hercule un héros digne à la fois de pitié & d'admiration ; la différence de ces deux tragédies est précisément celle de la nature & de l'art.

(*) *Ils ne les entassoient point.* Je croirois qu'il faut éviter au théâtre la confusion des tableaux. Sont-ils trop multipliés ? ils se détruisent l'un l'autre, & nuisent à l'action loin d'y ajouter ; il y a des objets qui gagnent plus au récit qu'à la représentation ; c'est à la sagesse du goût à fixer l'emploi

est simple, & plus elle a d'expression. Le Pouffin veut représenter toute la douleur que peuvent ressentir des mères qui voyent égorger leurs enfants sous leurs yeux & dans leur sein même: il ne peint qu'une femme sur le devant de son tableau du Massacre des Innocens. *Plus intelligitur quam pingitur.* Hercule mourant a donc suffi au poëte grec pour remplir un acte entier; toutes les articulations, si l'on peut le dire, d'un homme qui souffre & qui est prêt d'expirer, sont exprimées dans cette grande image. Il faut cependant observer que la pantomime, qui est au récit ce que la musique est à nos opéras, devoit par sa variété racourcir de beaucoup cet acte qui nous paraît trop long. Aristote met les tableaux au nombre des parties théâtrales; ceux de Philoctete & d'Alceste sont de toute beauté. J'ai osé prendre le pinceau après ces grands maîtres: EUPHEMIE se levant de son cercueil & se jettant ensuite à son prie-dieu pour implorer l'être

de ces accessoires; qu'on se souvienne seulement que le Brun, dans son fameux tableau de la Famille de Darius, a mis beaucoup de simplicité; ce chef-d'œuvre de la peinture peut instruire nos poëtes, comme il est une leçon pour nos peintres.

tre suprême ; ME'LANIE avec cette infortunée , embrassant les autels ; ce caveau funéraire où celle-ci descend une lampe à la main ; son évanouissement sur les marches d'un tombeau ; sa chute dans ce sépulchre , dont la pierre se brise & roule avec bruit ; toutes ces images simples & vraies pourront peut-être tenir lieu de ces coups de théâtre amenés à force d'art , & presque toujours hors de la vraisemblance.

J'ai suivi la même règle de simplicité pour mon dénouement ; il me paraît ^{Du dé-} fortir du fond du sujet. Il est dans la vérité de la nature perfectionnée par la religion , qu'EUPHEMIE après bien des agitations , des combats , se rende enfin maîtresse de ses penchants , & qu'elle s'expose à succomber sous l'excès de sa douleur , plutôt que de quitter son état ; si elle eût cédé aux sollicitations de THE'OTIME , alors plus d'intérêt , plus de *mœurs* , & l'objet de la pièce étoit totalement anéanti. Quelques personnes pourront me reprocher cette tombe ouverte tout à coup sous les pas d'EUPHEMIE , & regarder cet incident comme *le Dieu de la machine* ; mais qu'elles daignent apporter un peu plus d'attention , elles verront que ce n'est point un miracle (*) ; c'est le seul

ef-

(*) Elles verront que ce n'est point un miracle. C'est un miracle, par exemple, quand

effet du hafard, & il fert à augmenter le ténébreux qui regne dans le Drame; cet événement n'a point décidé EUPHÉMIE à refter attachée à fes devoirs; il ne fait que l'affermir dans le deffein qu'elle a déjà conçu d'immoler l'amour à la religion; j'aurois pu aifément me paffer de cet accessoire: conféquemment il n'entre pour rien dans les moyens qui fondent mon dénouement; l'accufation tomberoit à faux; il eft vrai que j'ai voulu enrichir mon tableau, le rendre plus fombre, donner en un mot plus de vigueur au coloris, & je me flatte que cette invention ne m'aura pas été inutile dans le but que je m'étois propofé. Quant à ce qui doit former un dénouement heureux, j'imagine que les plus fimples font toujours les meilleurs; on aime celui de Cinna, parce qu'il eft naturel qu'au-

Pauline & Félix fe convertiffent au moment qu'on s'y attend le moins. Que dire du dénouement admirable de Rodogune? fur quel fondement eft-il établi? fur la réticence d'un homme qui meurt à propos. Si Seleucus en expirant ne fut pas refté précifément à ce mot, *C'est . . .* tout étoit éclairci, & le cinquieme acte n'exiftoit plus. Si Nerestan avoit employé le nom de fœur dans le bill et adreffé à Zaïre, que devoit la cataftrophe?

qu'Auguste qui se pique de grandeur, mette sa gloire à pardonner; on ne doute point que Polyeucte ne coure au martyre, & cependant on est touché de sa mort. A ce seul vers d'Orosmane:

Je ne suis point jaloux .. si je l'étois jamais!

On entrevoit qu'il seroit capable d'ôter la vie à sa maîtresse, s'il pouvoit un instant la soupçonner d'infidélité; on n'est donc point surpris de la triste fin de Zaïre, quoique cette catastrophe soit une des plus touchantes que nous connoissons. On m'opposera celle d'Alzire, elle n'est pas plus inopinée que tous les dénouements dont je viens de parler; on doit s'attendre qu'un chrétien en mourant, n'a pas la même façon de penser que dans le cours de sa vie; à ce moment, il change en quelque sorte de caractère; les objets se montrent à ses yeux sous un autre point de vue. Enfin pour qu'un dénouement, selon moi, soit exact dans toutes ses parties, (*) il faut que l'on puisse dire après avoir lu

(*) Soit exact dans toutes ses parties. L'Oedipe de Sophocle offre sans contredit le chef-d'œuvre des dénouements; c'est bien de ce drame que l'on peut dire: *semper ad eventum festinat.*

lû ou vû une piece: cela ne pouvoit se terminer autrement.

De la
morale.

Ceux qui veulent que la morale soit absolument la base (*) d'une piece de théâtre, trouveront dans EUPHEMIE le fonds de plusieurs grandes vérités relatives au bonheur & aux devoirs de tous les hommes. Ces principes si essentiels pour la religion & pour la société: que Dieu doit être l'objet principal de nos attachements; que hors lui tout est sujet à changer, à périr, à nous tromper; que des parents ne doivent jamais contraindre les inclinations de leurs enfans, & immoler les droits du sang à la prédilection, à l'orgueil, à l'intérêt, qui trop souvent est plus fort que la nature, tous ces préceptes si nécessaires sont, pour ainsi dire, l'ame de mon ouvrage. Puisse sa lecture attendrir des
me-

(*) *Soit absolument la base.* Le but de la tragédie seroit-il nécessairement de nous instruire? & ne suffiroit-il pas quelquefois qu'elle excitât de grands mouvements, & qu'elle peignît le ravage des passions? Ces moyens indirects n'en seroient peut-être pas moins propres à nous purger des vices; toute action vivement représentée, nous conduit à nous replier sur nous-même; & lorsque nous réfléchissons, il n'est pas possible que nous ne cherchions à devenir meilleurs.

meres barbares qui s'apprêtent à faire le supplice éternel de leurs filles, pour assurer plus de fortune à un fils chéri! & que les jeunes gens apprennent à quels malheurs entraînent les passions, lorsqu'on ne s'efforce pas de les combattre & de les étouffer dans leur naissance! Quelle douceur suivroit la culture des lettres, si elles pouvoient contribuer à l'instruction publique, & au bien général de l'humanité! que je souhaiterois que ces vers fussent écrits dans tous les cœurs:

Voilà les fruits des rigueurs d'une mere;
O vous, qui trahissez ce sacré caractère,
Que n'êtes-vous témoins du châtement cruel,
Qui punit les erreurs de l'amour maternel!

M. de Voltaire dit dans une de ses préfaces: „ Les meilleures fins de tragédies sont celles qui laissent dans l'ame du spectateur quelque idée favorable, quelque maxime vertueuse (*) & importante, &c.” Je voudrois bien que

(*) *Quelque maxime vertueuse.* La plupart des pièces de théâtre des anciens, finissent par des traits de morale qui semblent être le résultat du drame; aussi pouvoit-on appeler leurs poètes les précepteurs de la nation & de l'univers entier.

que la faiblesse de mes talents m'eût permis de prétendre à cet avantage: mais il n'appartient qu'au génie de consacrer ses leçons; ce n'est pas assez de la vérité des sentimens, il faut qu'ils soient exprimés avec énergie pour être portés dans les ames, & s'y graver en caracteres ineffaçables.

C'est à vous, mon ami, à décider si j'ai sçu employer heureusement quelques faibles connaissances dans un art dont je sens toutes les difficultés. Quoiqu'Aristote pense qu'un drame, pour réussir, peut se passer du secours de l'acteur, je ne me cache pas que mes ouvrages ont besoin de réunir en leur faveur tous les genres d'illusion, & un des plus brillants prestiges qui fassent disparaître, ou qui du moins colorent & affaiblissent les défauts, c'est le jeu & l'intelligence des comédiens. Il faut l'avouer: combien font-ils valoir de tragédies (*) qui perdent tout leur mérite

(*) *Combien font-ils valoir de tragédies!*
 A la faveur du jeu d'un habile comédien, on a vu réussir des pieces d'un style barbare & remplies de défauts les plus grossiers; on étoit honteux à la lecture, des applaudissemens qu'on avoit prodigués à la représentation; on ne pouvoit croire que ce fût le même drame qu'on avoit entendu; voilà ce que produit l'illusion du théâtre.

te à l'examen du cabinet! La représentation est à une pièce de théâtre qui seroit même le fruit du génie, ce qu'est le talent de la parole à un homme dont la physionomie nous auroit prévenus: s'il ne parloit pas, il plairoit beaucoup moins. Je dois rechercher plus que personne tout ce qui peut imposer sur mes fautes: mais voici ma réponse aux reproches qu'on me fait tous les jours de n'oser m'essayer sur la scène. Mon extrême passion pour l'art dramatique, m'a fermé les yeux sur le peu de gloire que je pourrois espérer de recueillir comme tant d'autres écrivains. J'ai mieux aimé me borner à la simple lecture dénuée du spectacle, & cultiver un genre neuf & intéressant, que d'aller me traîner sur les pas de nos maîtres (*) au théâtre français, & de multiplier des

co-

tre. Les mémoires du tems nous apprennent que Racine a eu un nombre de compétiteurs dont les succès ignorés aujourd'hui, ont semblé balancer sa gloire, & on lira éternellement Britannicus, Athalie, &c.

(*) *Sur les pas de nos maîtres.* Peut-on se flatter de faire mieux que Corneille, Racine, Crébillon, M. de Voltaire? ne sentira-t-on jamais que cette abondance de pièces composées dans le même esprit, n'est qu'une preuve de stérilité? *nos inopes copia fecit.*

copies froides & monotones. En suivant la première route, je serai plus utile, quoique moins connu; & pour un homme qui se donne la peine de réfléchir, il n'y a pas à balancer un instant entre l'utilité, & cet éclat de réputation qui souvent n'est qu'une lueur éphémère. D'ailleurs il faudroit renoncer à la littérature, si l'on n'avoit pas le courage de l'aimer pour elle-même; c'est une maîtresse à laquelle on doit sacrifier son repos, sa liberté, sans espérance même de retour. Je m'efforcerai donc d'avancer dans la carrière que je me suis ouverte; j'ai encore plusieurs Drames à publier dans le même genre; les critiques m'éclaireront, (*) & les succès, si je suis assez heureux

(*) *Les critiques m'éclaireront.* Je parle de ces critiques dictées par le goût & l'honnêteté, & non de ces satyres indécentes, de ces railleries amères qui prennent leur source dans un mauvais cœur. Qu'on apprenne au reste à se consoler de ces traits de la méchanceté humaine par des exemples sans nombre. De mauvais poètes firent dévorer Euripide par des chiens: c'est bien pis que de l'avoir accablé de libelles diffamatoires. Nous sommes encore révoltés du ton de mépris avec lequel Madame de Sévigné parle dans ses lettres de Racine, de la Fontaine, &c.

reux pour en obtenir, ne serviront qu'à m'encourager ; j'aurai toujours devant les yeux ce portrait du véritable homme de lettres, que nous traçoit un de nos amis. „ Les Bardes, nous disoit-
 „ il, ont été nos premiers législateurs, Portrait du véritable homme de lettres.
 „ & aujourd'hui la plupart de nos poë-
 „ tes sont des especes de jongleurs qui
 „ amusent la populace aux dépens les
 „ uns des autres. L'homme de lettres,
 „ qui mérite ce titre, ne confond pas
 „ le bruit avec la réputation (*) ; il
 „ sçait supporter jusqu'à l'obscurité
 „ (†) & l'indigence ; il est prêt à im-
 „ mo-

(*) *Confondre le bruit avec la réputation.*
 Parle-t-on aujourd'hui d'un certain peintre nommé de *Ruet* ? cependant il avait sçu par ses manœuvres & ses basses intrigues, se procurer un accès auprès de Louis XIII qui lui fit l'honneur de le crayonner de sa propre main : on lit au bas de ce dessin ces vers :

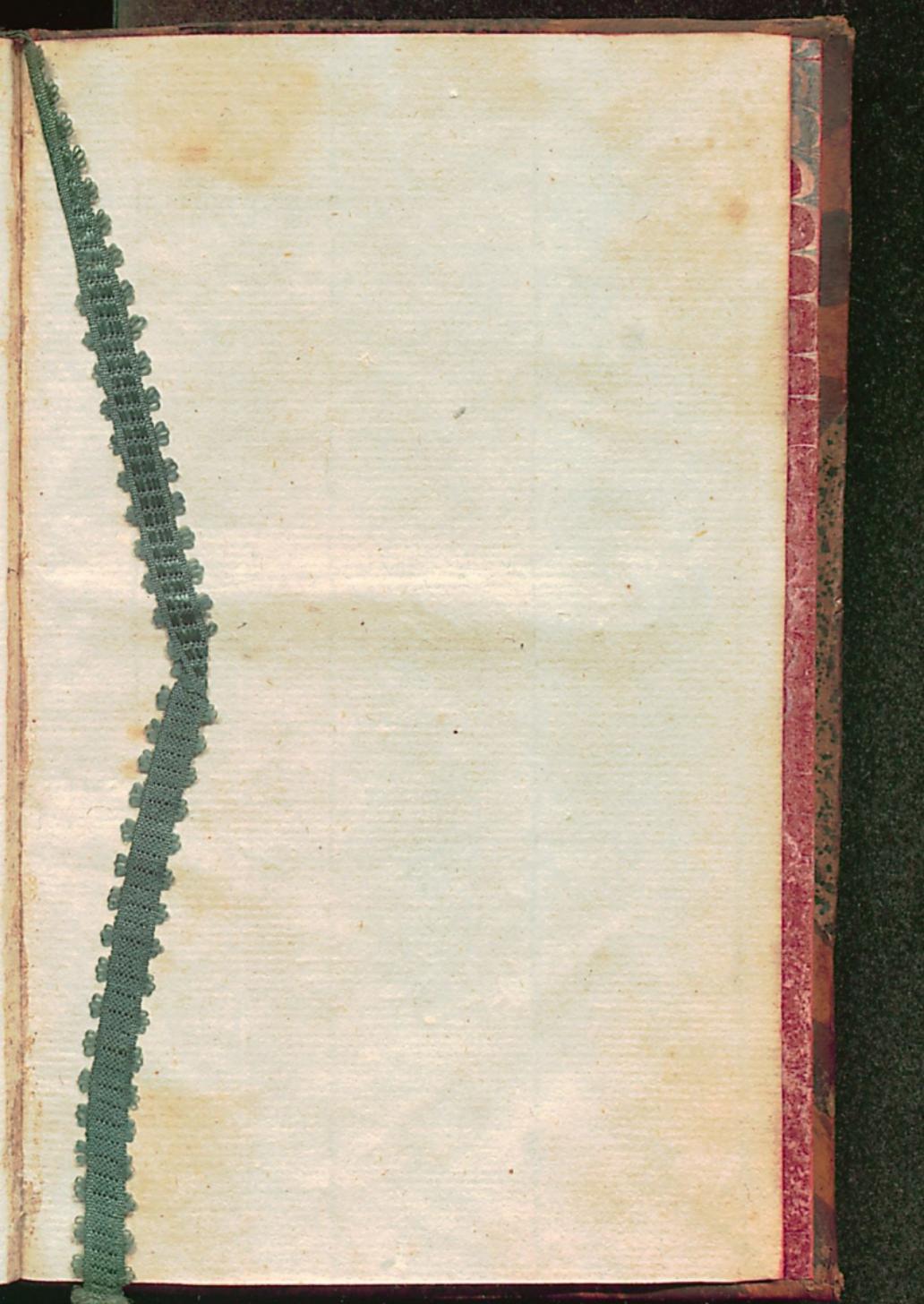
On sçait à quelle gloire Appelle osa prétendre
 Par ce fameux portrait que laissa d'Alexandre
 Son pinceau dans la Grece autrefois adoré :
 Quoiqu'on en ait écrit, je prise davantage
 Cët illustre crayon où par un rare ouvrage
 Des mains d'un Alexandre un Appelle est tiré.
 Qu'est-ce donc que la réputation ?

(†) *Jusqu'à l'obscurité.* Philippe de Cominès, un de nos anciens historiens les plus esti-

„ moler la richesse, les emplois à son
 „ talent; il fuit le monde pour courir
 „ s'enfoncer dans le silence de la so-
 „ litude; il se redit sans cesse que l'é-
 „ clat littéraire n'est rien sans l'amour
 „ de la vertu; que le plus honnête
 „ homme est toujours celui qu'on doit
 „ le plus estimer, & il n'oublie jamais
 „ ces paroles de Montaigne: *La vertu*
est plus jalouse des loyers d'honneur, que
des récompenses où il y a du gain & pro-
fit; ce n'est pas merveille si la vertu re-
çoit & desire moins volontiers cette sorte
de monnoie commune, que celle qui lui est
propre & particuliere.

estimés, fut oublié par un souverain qui
 cependant est au nombre de nos bons rois;
 Comines avoit pris ses intérêts auprès de
 Charles VIII avec tant de chaleur, qu'il
 déplut à ce monarque, & souffrit beau-
 coup sous son règne, & la récompense de
 cet honnête homme fut de mourir dans
 une extrême pauvreté. Pope dit en par-
 lant du poëte Gay qui avoit de la réputa-
 tion, *Gay dies unpensioned with a hundred*
friends. Gay meurt sans pension, avec une
 centaine d'amis.

F I N.

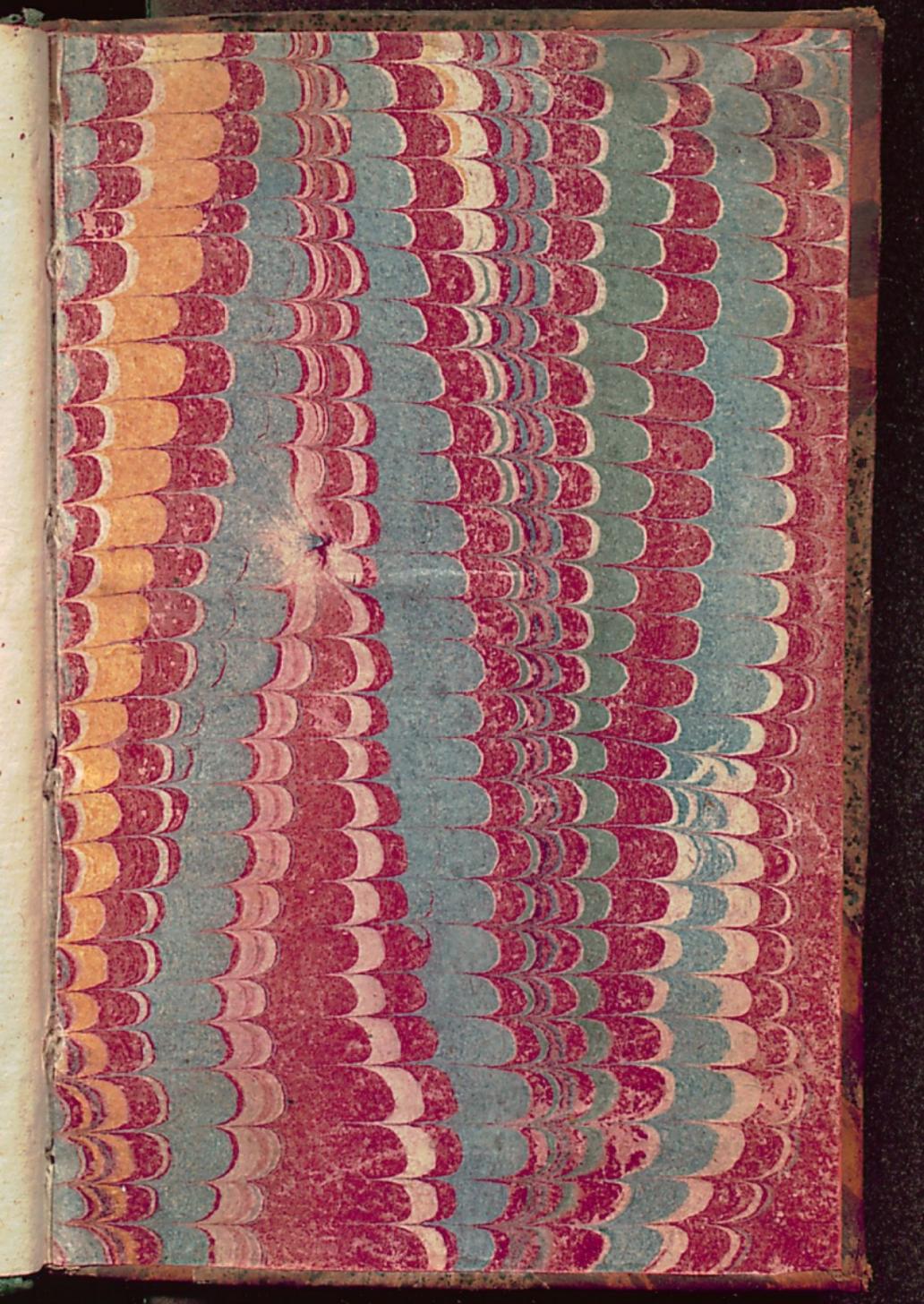


AB: M2961

S

X2365697

DL 2385 $\frac{L}{30}$

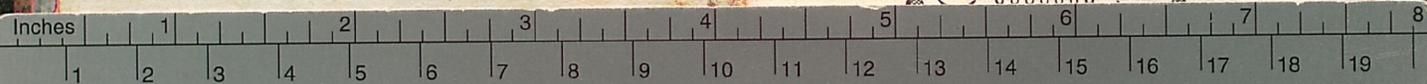
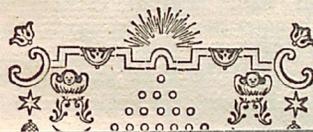




00 Ja

M É M O I R E S
D' E U P H É M I E .

PUBLIÉ'S PAR M. D'ARNAUD.



Farbkarte #13

B.I.G.

Blue Cyan Green Yellow Red Magenta White 3/Color Black

